AZ.
uele III
PL.
INA

BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
83
NAPOLI

II Suppl. Palet. B. 83.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES

PORTRAITS.

BN
627983

LES PORTRAITS;

Par J. S. QUESNÉ.

A PARIS,

Chez
- LENORMANT, Imp. libraire, rue des Prêtres St.-Germain-Lauxerrois, N°. 42;
- MARADAN, libr., rue Pavée St.-André-des-Arcs, N°. 16;
- FUCHS, libraire, rue des Mathurins.
- LEVRAULT, libraire, quai Voltaire;
- POUGENS, libraire, quai Voltaire, N°. 10.

ET A ROUEN,

Chez GUILBERT, libraire, rue Nationale, N°. 29.

AN XI. — 1803.

PREFACE.

COMMUNÈMENT on se plaint de la longueur des préfaces, et ce n'est pas toujours sans raison; car il est trop souvent hors de propos d'ennuyer et de faire bâiller ceux qu'on veut amuser ou instruire. J'espère que le lecteur n'aura pas lieu de s'irriter contre la longueur de celle-ci. Il me suffit de lui apprendre (ce qui pourtant n'est guères nécessaire) que cet ouvrage, composé dans un âge très-tendre, a été conçu, commencé et achevé dans une position aussi difficile à peindre que cruelle à imaginer. J'en connais assez les défauts pour assurer que le moindre de tous est sans doute celui de n'avoir point dressé une sorte de plan à chaque portrait.

Si, par un très-froid accueil, le public sévère le juge indigne de toute indulgence, j'avouerai bien sincèrement

avec M. Villeterque « que l'on fait sans succès ce que l'on fait sans plaisir.»

La Bruyère a dit: « Quand une lecture vous élève l'esprit, et qu'elle vous inspire des sentimens nobles et courageux, ne cherchez pas une autre régle pour juger de l'ouvrage : il est bon et fait de main d'ouvrier. »

Que ne puis-je appliquer ici ce qu'a dit avec tant de sens l'illustre auteur *des Caractères* !

LES PORTRAITS.

CHAPITRE PREMIER.

LE SOLITAIRE.

A ce visage ridé, à ces yeux creux et ardens, à la sévérité de ce front durci par les ans, à ces longs sourcils noirs et recourbés, méconnoissez-vous le farouche Cléanthe? Vous ignorez peut-être qu'étant né dans la capitale d'un peuple policé, il a secoué de bonne heure le joug de la politesse et des bienséances; qu'élevé dans le tourbillon des sociétés, il en a dédaigné le jargon et méprisé les manières; qu'ensuite, étourdi du fracas du grand monde, il en a abhorré les bruyans plaisirs; que son cœur, depuis qu'il a connu de plus pures jouissances, soupirant après le calme et la tranquillité des champs, a goûté dans toute leur volupté les charmes qu'on y sait trouver lorsque l'âme est encline aux tendres affections, et que se précipitant tout-à-coup au sein du repos, il a fui les villes pour embrasser sérieusement la solitude.

Le voici qui s'enferme dans un cabinet, et s'abandonne aux plus douces méditations. Soudain il s'échappe comme d'une prison, et s'élançant dans un bois, gravit ensuite les montagnes voisines, franchit des fossés, parcourt des champeaux. Je le vois s'attendrir aux beautés ravissantes de la nature. Il examine les fleurs qui naissent autour de lui dans la prairie. Dans ses curieuses recherches, il s'arrête à chaque pas. Tous les objets semblent se disputer son attention; l'éclat de la verdure, l'or des genêts, la pourpre des bruyères frappent ses yeux d'un luxe qui va toucher son cœur. Au fort de son ravissement, son ame agitée de mille sentimens divers, le détache de ce monde sublunaire qu'il foule aux pieds, en s'élevant comme d'un saut à la voûte éthérée. Cléanthe est en un mot dans cet état de contemplation sublime que nous avons coutume de prêter aux célestes esprits.

Mais que cet état de pure jouissance est de courte durée! En rentrant chez lui, le solitaire reçoit une lettre qu'il n'attend pas; il l'ouvre précipitamment, la regarde et la lit. Son silence marque bientôt son déplaisir; des soupirs tranchans soulèvent sa poitrine; il étouffe de sanglots. L'emportement, la colère, la fureur, la rage lui dictent des cris; il exhale toute l'âcreté de sa bile en vociférations. La nature n'est plus qu'une marâtre; l'éter-

nel que l'injustice personnifiée ; l'univers n'est plus dirigé que par un être malfaisant ; il attribue au souverain moteur des mondes toutes les inconstances de l'aveugle déité sur laquelle il fondait ses prospérités.

Que contenait donc cette lettre de si fatal, de si cruel, de si déchirant ? quel mal pouvait-elle lui causer qui plongeât sitôt dans une si poignante agitation celui qui, un moment avant de la recevoir, jouissait d'un calme qui paraissait tant inaltérable ? Ah ! Cléanthe, que disent ces regards farouches, cet air morne et sombre qui succèdent à vos transports ? Oui, je le vois trop, ce malheureux papier cause toutes vos perplexités ; sans ce chiffon, vos sens tranquilles jouiraient d'une paix profonde, leur harmonie ne serait point cruellement troublée, et votre raison, maintenue dans ses bornes, n'en sortirait point pour vous laisser en proie aux plus cuisans déchiremens.

Vos biens sont perdus, je l'apprends. Votre femme est enlevée, on a barbarement arraché de ses bras maternels votre enfant chéri, et les ennemis ont accompli toute leur rage sur votre intéressante famille, lorsqu'elle se disposait à vous rejoindre. Que voulez-vous Cléanthe ? ce sont les funestes suites de la division des états et l'un des moindres malheurs enfantés par la guerre. Le vôtre est grand, je

l'avoue; il est affligeant, il est cruel; mais faut-il s'abandonner à la plus amère des douleurs, et faire ainsi retentir ces vastes forêts de vos cris? Vous êtes philosophe, Cléanthe, et vous pleurez comme un enfant; vous êtes un des plus érudits de votre siècle, et vous ignorez qu'un furieux est digne de notre pitié, que ses cris souvent nous émeuvent, mais que nous avons toujours raison de les condamner; que ses emportemens sont une marque de sa faiblesse, et que la force de l'homme sage consiste à les étouffer ou à les contenir, loin de les faire éclater.

Que faut-il donc faire en pareil cas? me répondrez-vous. Quoi! j'aurai fui la présence des hommes afin d'éviter leur méchanceté; je me serai enseveli dans des déserts pour n'être point atteint de leurs maux; j'aurai fermement embrassé la vertu, pour n'être point témoin de leurs vices; j'aurai commencé de goûter le bonheur avec toute sa pureté dans ma retraite; j'aurai combattu de loin dans mes écrits leurs déréglemens, leurs pernicieux penchans, leurs inclinations vicieuses, perverses, et leurs honteux débordemens; j'en aurai savouré le plaisir délectable qui m'en revient et m'est dû; et puis ensuite, le plus grand des malheurs, comme pour me faire éprouver la plus grande des injustices, viendra fondre dans mon âme, sans que je puisse manifester ma douleur par

mes cris, sans qu'il me soit permis de verser des larmes, ces larmes toujours si douces et si précieuses aux ames infortunées. Ah! s'il en était ainsi, ciel! pourquoi m'aurais-tu fait un cœur si sensible et une ame si tendre? A quoi bon donc me donner des passions si faciles à s'enflammer, quand la moindre étincelle d'indignation pourra les allumer!

Ce qu'il faut faire, Cléanthe? ne point s'abuser sur la sensibilité qui nous trompe, au moins aussi souvent qu'elle nous sert. Il faut, comme vous ne l'ignorez pas vous-même, armer notre ame contre tout ce qui pourrait émousser sa dignité ou ébranler sa constance. Il faut l'accoutumer à vaincre ses affections, et à combattre ses inclinations dangereuses; or, il est dangereux d'écouter les penchans qui nous asservissent aux choses qui ne sont point de nécessité, et il n'est pas nécessaire qu'un malheur, quelque grand qu'il soit, nous emporte loin de nous comme un torrent.

Sur ce discours, le Solitaire a honte de ses mouvemens; il rougit de s'être laissé entraîner à une impétuosité qui dégrade la fierté de son ame. Il rentre en lui-même, poussant encore par intervalles quelques longs soupirs à demi étouffés; il déchire sa lettre et gémit tout bas d'être contraint de retourner parmi les hommes où il espère recouvrer la famille qui devait partager un jour son bonheur dans sa retraite.

CHAPITRE II.

L'ÉTOURDI.

Quel est ce jeune homme dont le char léger vole sur la poussière et fend l'air comme un aigle? c'est le suffisant Valère qui sèche d'impatience au moindre embarras, qui se pâme d'ennui quand il lui faut attendre. Je lis dans ses yeux la prodigieuse diversité de pensées qui tour-à-tour l'assiègent. Le vif regret de ne pouvoir joindre assez-tôt Cloé, l'irrite au point qu'il écraserait dix piétons s'ils étaient le seul obstacle à sa marche. Les murmures et les clameurs d'un public en courroux frapperaient en vain ses oreilles. Ni les gémissemens des blessés, ni les plaintes de ceux qui réclament la justice, n'ébranleraient sa fermeté stoïque; il est dans son char comme sur un trône, il faudrait le bras du tout-puissant pour le contenir.

Où va donc cet insensé? où va-t-il? Demandez-le lui sérieusement, il vous répondra sur le même ton qu'il n'en sait rien. C'est cependant après Cloé qu'il se vantait de courir. A le voir si emporté dans sa course, qui n'eût cru qu'il volait aux extrémités

de la terre ? Mais à peine a-t-il surmonté les obstacles qui traversaient si mal-à-propos ses fougueux desirs qu'il réprime le courage de ses généreux coursiers.

Le voilà monté sur l'un d'eux, ce n'est plus une voiture pesante, selon lui, qui l'entraîne trop lentement à son gré, mais un courageux quadrupède qui devance les vents. Valère, qui dans le desir de briller parmi les nobles écuyers dont il est entouré, ne concevant pas l'étourderie qui l'emporte, ne songe qu'aux applaudissemens qui le suivent, n'est sensible qu'aux cris de joie qui l'accompagnent, et se félicite avec orgueil des acclamations dont il est couvert.

Mais qui ne sait pas que Valère, tout brillant de plaisirs apparens, est en effet rongé de noirs soucis. On ignore peut-être qu'un fâcheux concurrent l'a supplanté ce matin dans un poste éminent, et qu'intérieurement Valère bouillonne d'indignation de se voir ravalé par les préférences accordées à celui dont il méprisait tantôt la bassesse, et dont il jalouse présentement les honneurs, les grâces et les faveurs.

Pour dompter ses ennuis, il espère briller dans un cercle. Une société des mieux choisies admet Valère en son sein. Au nom du jeune homme tout le monde se récrie; en le voyant approcher, on s'incline, et Valère, du ton

le plus suffisant du monde, daigne à peine regarder l'assemblée; sans craindre de l'interrompre, il vole selon sa très-louable coutume, de propos en propos sans en approfondir un seul; il caresse avec agrément sa pensée, sourit à tous ses mots; il raille ingénument les dames d'esprit, coupe vertement la parole aux vieillards, interroge avec orgueil les savans, leur donne en passant deux démentis formels, et applaudit à toute outrance les sots bons mots des ignorans.

Après avoir effleuré tous les sujets, Valère est fort content de son esprit aussi fertile qu'enjoué. Il se lève, se promène, mesure vingt fois le salon, consulte les glaces, pirouette en chantant et s'assied. Mais en rémémorant ses divertissemens, il se rappèle tout-à-coup qu'il est attendu sur un théâtre de nouveaux plaisirs, et comme il n'a garde d'oublier que partout où il doit se rendre, sa présence est impatiemment desirée, qu'on ne s'étonne pas si ses attentions obligeantes vont gratuitement éclairer le cercle sur le nombre de ses promesses, sur l'observation rigide de sa parole sacrée, et s'il se dérobe modestement aux louanges qu'il croit trop justement mériter, en s'esquivant avec une sorte d'embarras, tout-à-la-fois risible et choquant.

Examinez-le, comme il compose son maintien, comme il passe en revue sur lui-même

ses vêtemens, comme il sait ajuster toutes les parties de son corps, et comme il en cherche l'équilibre pour avoir une assiète fixe! Qui ne rirait en l'abordant, de lui trouver un air grave, morne, presque silencieux, et de le voir, franchissant aussitôt cet état d'inertie volontaire pour se noyer dans un débordement de questions plus ou moins impertinentes, faire essuyer bongré malgré aux oreilles dociles un torrent de digressions plus ou moins oiseuses, continuer l'entretien avec une volubilité sans exemple, et le terminer victorieusement avec un flux intarissable d'expressions néologiques.

Il tire sa montre, l'opéra m'appelle, dit-il, et ma loge m'attend. L'éclair n'est pas plus vif que son départ, et le bruyant éclat de sa marche, ressemble assez aux coups de tonnerre qui précèdent l'orage. Il court, va, vient, se retourne, coudoye, renverse tout ce qui le choque, tout en souriant d'une dupe qu'il vient de faire. A la tête d'un fou, il joint des jambes de cerf, et ne peut pas mieux gouverner l'une qu'il ne sait diriger les autres.

Le voici dans sa loge; Climène s'y rend, la pièce commence. Les complimens attaquent Valère; Climène est assaillie de douceurs. L'un et l'autre s'agacent par des minauderies. Le voile de la décence parait couvrir leurs propos; tandis qu'au fond du cœur l'un brûle d'un amour déshonnête, et l'autre par pure galanterie,

s'efforce de faire desirer ce qu'elle n'est guère d'avis d'accorder. Climène sait employer à propos toute la ruse de ses charmes, afin d'énivrer Valère des feux d'une passion qui sera probablement presqu'aussitôt éteinte qu'allumée.

La pièce continue, et Valère admire avec extase un beau bras qu'on étale avec grace. La lorgnette ensuite se dresse contre les parures élégantes et recherchées. La conversation ne tarit point. L'actrice chante une romance pleine d'expression, et Valère se meurt d'aise au ravissant aspect de la belle gorge de Climène. Au moment où l'habile danseur fait une pirouette moins gracieuse qu'étonnante, Valère transporté d'admiration, sent un très-joli pied qui, pressant le sien, lui indique qu'on partage ses transports. La pièce est finie; on est hors de la salle. Demandez à Valère et à Climène quelle sorte de pièce on a jouée? Celui-là vous répondra que c'est Armide, et celle-ci la Dansomanie. Ainsi l'on peut juger par l'identité des deux pièces; combien de tels personnages sont bons juges des nouveautés.

CHAPITRE III.

CHAPITRE III.

L'INSOUCIANT.

Est-ce Dorante qui parcourt cette avenue d'une manière si posée ? Serait-il plongé dans ses méditations ? Ah ! dans l'affirmative, craignons de le distraire, et disons seulement un mot de son caractère.

Dorante est un de ces hommes qui ne songent guère qu'à eux-mêmes. Il n'a point de véritables amis, et se soucie fort peu d'en chercher. Il vit dans le monde comme s'il était seul. Sa raison est éclairée, mais il a le cœur froid. On ne voit pas qu'il éclate en lui de sentimens passionnés, d'inclinations de vertu ni de douces affections. Ses penchans comme ses goûts se concentrent au dedans de lui-même, et vont mourir dans son cœur. Il est sur tout ce qui l'entoure d'une indifférence extrême. Rien ne le frappe, ne l'occupe, ne l'étonne. Les brillantes sociétés n'ont aucun charme à ses yeux. Les turbulens plaisirs, les folâtres jeux, ne peuvent effleurer son austère tranquillité ; ils émoussent leurs traits contre sa froideur : on dirait qu'ils le fuyent plutôt qu'ils ne l'étourdissent. Il ne prend aucune part aux événemens politiques. Le fracas qui accom-

pagne en tous lieux la vie humaine, ne peut nullement blesser sa léthargie : je crois que l'harmonie de l'univers s'écroulerait qu'il n'en paraîtrait pas ébranlé.

Au milieu de cette apathie, de cette insensibilité morale, il faut cependant que Dorante entre en commerce avec ses semblables ; il a comme eux des besoins ; il les lui faut satisfaire comme eux ; il faut qu'il essuie des dégoûts, dévore des rebuts, boive comme l'eau les affronts, s'il n'a bu toute honte ; il lui faut souffrir des reproches, avaler des injures, digérer des humiliations de toute espèce. Eh bien ! qui le croirait ? Dorante prend si peu d'intérêt à ce qu'on lui dit et qu'on lui fait ; il est si peu touché de ce qui pourrait mortifier et navrer tout autre en sa place ; ses sens sont si tranquilles et si peu faits à l'émotion, que tout le mal qu'on lui peut causer, il croit que c'est une grâce qu'on lui accorde, parce qu'il pense que tout le mal possible n'est jamais assez aggravé. C'est aussi pour cela qu'il ne sait pas tenir compte des bienfaits d'aucune espèce, ni distinguer la main qui lui veut nuire de celle qui, par pur désintéressement s'évertue à le combler de biens. Dans la plénitude de son erreur, il s'imagine volontiers qu'une double divinité préside au monde, l'une dont tous les maux émanent ; l'autre qui est la source de tous les biens.

Ainsi, selon lui, ces deux tout-puissans composent si bien leur souverain pouvoir, que la balance des biens et des maux régle avec équité le sort des mortels. De telle sorte qu'il ne peut arriver aucun bien pour l'un, qui ne soit un mal pour l'autre; ni aucun mal pour celui-ci qui ne soit également un bien pour celui-là. Tels sont ces ruisseaux qui, se jettant dans les fleuves, perdent de leurs eaux pour les en grossir; de même qu'à leur tour ces fleuves laissent échapper de leurs ondes pour en former des ruisseaux.

Mais je voudrais savoir de quelle utilité est à l'état un être constitué comme Dorante? Quel bien fait-il à la société? Quelle ressource en peut-on tirer qui compense la nullité de son rôle sur la scène de l'univers? Je ne sais, mais il me semble qu'un homme qui n'a pas su trouver dans son cœur la plus légère étincelle d'amour pour ses semblables, ni peut-être assez d'estime pour lui-même, ne sera jamais à sa mort très-amèrement regretté; car pour s'attirer justement nos regrets, il les faut mériter, et ce n'est pas avec l'indifférence de Dorante qu'on les peut obtenir. Si le trépas, en rangeant au même niveau tous les hommes, anéantit parmi eux toute distinction, il ne peut cependant nous empêcher de mettre de la différence entre celui qui nous aima, nous fut utile et cher, et celui qui ne nous fut absolument rien, quoique d'ailleurs il ne nous ait jamais causé ni bien ni mal.

CHAPITRE IV.

LE FURIEUX.

Après quoi court cette multitude prodigieuse de gens de toute espèce ? Auprès de qui s'empresse-t-elle ainsi ? Qui peut donc exciter si ardemment son zèle ? Une rixe vient d'éclater dans la place publique. Deux hommes sont aux prises qui s'assomment d'injures. L'affluence des témoins grossit à chaque mot insultant dont ils s'outragent. Le concours devient si prodigieux qu'il est impossible de percer la foule. Puisqu'une barrière insurmontable nous force d'essuyer les débordemens de leur bile, examinons un peu leur contenance mutuelle. Quel assemblage de traits aiguisés par la haine vont attiser leurs fureurs ! Dieux ! quels affreux regards celui-ci lance au ciel ! Qu'est-ce donc qu'un homme dont la colère a défiguré les traits ? Quels horribles blasphêmes coulent de sa bouche par torrens ! Quelles imprécations plus abominables, quelles vociférations plus atroces, et quels plus exécrables mugissemens vont assaillir son adversaire ! Voyez-vous cette écume qui abreuve ses lèvres frémissantes de courroux et de rage ?

ce visage froid, pâle, presqu'éteint, et que le sang indigné semble abandonner ? ces bras menaçans dont les extrémités paraissent deux massues dont il est armé pour réduire en poudre l'objet de sa fureur ?

Mais cet extérieur si odieux, qu'est-il auprès de ce cœur qu'il enferme ? Descendons-y afin d'examiner avec attention tous les secrets ressorts qui le font mouvoir : pénétrons, s'il se peut, toute l'agitation où il est en proie, et tâchons de découvrir toutes les furies qui le déchirent à l'envi. A leur aspect hideux, insoutenable, je les vois qui, toutes ensemble, s'en partagent également les lambeaux, le tiraillent de toutes leurs forces en sens contraire, et y assouvissent à leur tour toute leur rage. O Dieux ! que de venin en découle ! Quels flots de fiel ruissellent de toutes ces plaies ! Quelle fluctuation de sentimens infernaux se complait à navrer des plus cruels déchiremens cette ame en proie aux démons ? Non, non, je me trompe, non cet animal n'est point un homme, encore moins une bête farouche ; c'est un effroyable spectre vomi des enfers pour épouvanter les humains.

Rien malheureusement ne ressemble davantage aux mortels que leur propre image, et sous celle-ci, je suis forcé de reconnaître un homme. Mais que vois-je ?... Hélas !..., Il n'est déjà plus le même. Ses traits enflés,

totalement défigurés se radoucissent, son air sombre et terrible insensiblement s'évanouit et fait place à une sérénité plus douce: déjà le sang reprenant son cours avec sa vigueur, vient ranimer sa face amortie, et y imprimer une nouvelle dignité, en colorant des joues effacées par les pâles violettes qui servent toujours d'escorte aux fureurs. Quel changement de ce teint vermeil qui décèle la paix de l'ame et marque le repos d'un bonne conscience, à ce visage plombé d'où découlait à l'heure même une sueur froide, et dont l'agitation monstrueuse dénotait tout renversement des plus doux sentimens, tout bouleversement des affections les plus tendres, et donnait à tous les yeux de sûrs indices d'une conscience bourrelée!

Quel témoignage nous faut-il de plus pour nous convaincre à la fois de la méchanceté des hommes et de leur faiblesse? Heureusement que celle-ci, balançant au moins leur courroux, parvient sans cesse à les contenir dans les bornes que la nature leur a prescrites. Ce n'est pas qu'incessamment ils ne tendent à s'en écarter; mais la raison plus forte à la longue que nos passions qui tendent à l'user, reprend à à la fin son empire, et finit par nous convaincre de notre dignité. Car, s'il en était autrement; que l'impétuosité des passions étouffât en nous-mêmes toute semence de raison, qui doute que le néant ne fût

mille fois préférable aux prétendues délices de notre fugitive existence? Dans cet état de contrariétés, de sentimens sans cesse combattus l'un par l'autre, les maux seraient toujours réels et les biens en tout tems chimériques. Le méchant accumulerait ses méchancetés sans risque, et l'homme de bien, loin de pratiquer les vertus, ne verrait que du plaisir dans le mal, et inférerait de tous les principes renversés par le prisme de son amour-propre, que le mal moral est l'unique source de tous les biens physiques. De-là naîtraient en foule les plus grands travers d'esprit, les opinions les plus monstrueuses qui puissent entrer dans une tête déréglée. De-là découleraient enfin tous les maux capables d'affliger l'espèce humaine.

CHAPITRE V.

DAMIS.

La nature a placé Damis au rang des hommes qui touchent au bonheur. Elle a mis en réserve au fond de son cœur tous les biens destinés à l'embellissement de la vie. Il semble qu'elle ait épuisé ses dons pour en orner son ame. De son côté, la fortune, se complaisant à lui verser toutes sortes de faveurs, l'a pris à l'ombre de ses aîles. Comment Damis, comblé de richesses dont il sait jouir, et d'honneurs dont il sait user, ne serait-il point heureux ? Quelle espèce de bonheur lui serait refusé, quand tout, autour de lui, concourt à sa félicité ? Quels biens peuvent être accordés à celui que l'aveugle déesse a mis dans l'impossibilité d'en desirer.

Mais je me trompe, Damis en souhaite un, un seul, un unique bien, c'est la constance d'Aminte. O qu'il serait heureux ! combien grande serait sa félicité, s'il était assuré qu'elle lui sera toujours fidèle ! Mais les noirs soucis qui rodent sans cesse autour des plaisirs, attaquent Damis au milieu d'eux. Dans quelques intervalles de son humeur enjouée, l'idée cruelle de sa maîtresse volage, le saisit et l'afflige. Il devient

triste, ombrageux; ce qui l'approche l'inquiète; il voudrait ne pas aimer, et regarde avec un œil d'envie le bonheur des indifférens.

Cependant le cœur, qui pour un instant s'écarte de sa sphère, revient bientôt au centre de la circonférence reprendre son empire. Damis s'en laisse doucement maîtriser. Il ne songe déjà plus aux frivolités du sexe, et ne croit plus aux femmes volages. En cela, sa raison est totalement d'accord avec son cœur, puisque les tendres sentimens de sa maîtresse ne sont point distingués de ses propres affections, et que l'amour de Damis se confond avec la tendresse d'Aminte.

J'apperçois ce bien-aimé des cieux, le favori de la fortune et l'amant de la nature, marcher à la rencontre de sa bien-aimée. Ses pas tantôt vifs, tantôt lents imitent les mouvemens de son cœur. Il erre avec plaisir au milieu des bois. C'est pour se reposer au pied d'un ormeau solitaire, qu'il s'écarte de la patrie des Hamadryades. Le calme silencieux qui l'environne, délecte ses sens; il s'attendrit aux merveilles de la nature qui l'émeut puissamment. Le ramage des oiseaux voltigeant près de lui dans un bocage, lui rappelle le doux son de voix d'Aminte. Il croit l'entendre; il écoute et se lève. Tout son corps se sent agité d'un léger frémissement, son ame tressaille d'aise. Il regarde, examine, écoute derechef et gémit de ne plus

rien entendre. S'avançant tout pensif vers une prairie émaillée de fleurs, ses rêveries le conduisent au bord d'un ruisseau dont le doux murmure semble se conformer à celui de ses desirs. Deux rangées de vieux saules lui prêtant une odeur presque morte, le couvrent de leur ombre. Le frémissement des feuilles, l'agitation d'un vent faible, le souffle pur d'un zéphir caressant ses oreilles, la couleur claire et brillante des eaux qui frappent sa vue pleine d'un trouble voluptueux, le parfum des fleurs flattant son odorat, la rose qui vient d'éclore à côté d'un beau lis; tout cela joint au calme universel de la nature, pénètre son ame des plus doux sentimens, et l'enivre des plus pures voluptés. Ses sens enchantés ne peuvent tenir contre un charme si puissant : sa raison s'aliène; il se penche pour se laisser entraîner à la plus douce ivresse; il sommeille et s'endort au sein des songes les plus ravissans.

Quelle est donc cette jeune beauté que je vois accourir avec tant de légèreté? Est-ce une mortelle ou la mère des amours? Est-ce une jeune vierge pleine d'attraits, ou l'ombre d'un beau corps qui recèle en soi tous les trésors? Comme elle folâtre en accourant! comme ses pieds délicats et légers effleurent la terre et franchissent tous les fossés! Les buissons, les épines, les ronces et les ruisseaux ne sont pas même des obstacles à la rapidité de sa course

Sa vivacité, sa pétulance ne craignent pas d'échouer contre de si faibles écueils.

Du plus loin que ses yeux ont apperçu l'image d'un homme étendu le long des saules, son cœur a reconnu Damis. En dix sauts sa vîtesse lui a fait joindre l'unique objet de toute sa tendresse. « Comme il repose avec tranquillité, dit-elle en l'abordant! Quelle sérénité répandue sur son front! Aucun nuage de tristesse ou d'inquiétude ne l'obscurcit. Comme le calme de son ame paraît envelopper toute sa personne! Couvrons-le de ce mouchoir, et gardons-nous de troubler imprudemment tant de repos en l'éveillant. »

Cependant aux premiers accens de la voix de son amante, Damis sent un nouveau charme couler dans tous ses sens; il ouvre les yeux, la voit, se précipite à son cou. Quels embrassemens plus tendres, plus voluptueux! quels regards enflammés ils se dardent mutuellement! Aminte est belle comme le jour: la course vient d'animer son teint: ses joues d'un coloris si pur, sont parées des graces les plus touchantes. Le vermeil de ses lèvres rend plus éclatant l'émail de ses dents. Son front virginal est le siège de la candeur comme de la chasteté. La modestie de son maintien ne lui défend point d'étaler un joli pied; mais la pudeur, gardienne de ses attraits, dérobe également aux yeux une jambe fine et une gorge palpitante.

Damis croit à peine ce qu'il voit. Dans ses transports d'admiration, il ne cesse de s'écrier que son amante est l'ouvrage le plus parfait des dieux, qu'ils ont pris un soin tout particulier d'en former la beauté, qu'ils ont versé tous leurs trésors sur sa personne, et qu'ils y ont épuisé leur toute-puissance. Dans son délire, il oserait presque les défier de recommencer une œuvre pareille, tant son imagination succombe au souverain pouvoir de la beauté sublime! Il brûle de goûter les plaisirs que promettent tant d'attraits. Ses desirs s'allument aux feux dévorans de la volupté, tout son corps s'embrâse à l'idée de posséder un si ravissant objet. Il la prie, la conjure, se jette à ses pieds. Il lit dans ses chastes regards la vive émotion de ses sens. La trouvant tant agitée, il la presse de nouveau par les plus touchantes prières; il la sollicite par ses larmes; répand son cœur devant elle, et la voit ébranlée. Croit-il sérieusement sa conquête assurée? non, pas encore. Le frein d'une pudeur à demi-vaincue soutient encore la faible Aminte. Elle veut éviter le danger, s'enfuir sous les saules, se cacher dans les roseaux. Il la retient, et voit tous ses pénibles combats si près de sa défaite. En éludant les efforts d'une vertu mourante, il ne peut s'empêcher de l'admirer. « Quelle constance! quelle fermeté! quel courage! dit-il en lui-même. Où est la femme

qui sait aimer et résister ainsi? qui, si près de faillir, rend tant de combats, et trouve encore en elle-même assez de force pour m'avertir de me défier des miennes ? »

Après cette réflexion, il parvient à l'entraîner vers un bocage voisin. Quoiqu'elle semble obéir aux mouvemens de son amant, elle ne cesse d'employer sa ruse et ses efforts avec quoi elle essaie de repousser les brûlantes attaques de Damis. Ses pleurs sont ses armes à l'aide desquelles elle espère le toucher; mais ces armes, au lieu de s'émousser contre lui, s'aiguisent, s'affilent afin de le mieux pénétrer; et comme chaque chose, ainsi que la plus ferme et la plus opiniâtre constance, trouve son terme en ce monde, elle finit par succomber à une tentation au-dessus de ses forces. Tirons donc avec respect le voile qui couvre leurs voluptés; laissons-les dans le sanctuaire d'une divinité profane, et sur-tout gardons-nous de révéler imprudemment ses mystères.

C'est en ce moment qu'il me semble entendre un austère casuiste s'écrier : « le crime est là qui les attend et leur découvrira bientôt le vide de leurs coupables desirs, la fragilité d'un plaisir si fugitif, le néant des plus douces jouissances comme des plus piquantes voluptés, et pour prix de tant d'amour, leur laissera peut-être au fond du cœur des remords éternels.

Tel est ici bas la destinée de l'homme, que plus il se tourmente pour goûter le plaisir, plus il se prépare de disgraces, de regrets, d'ennui, d'inquiétudes, de peines de toute espèce; que moins il veut user la vie, plus il trouve le moyen d'en jouir. De telle sorte qu'en imaginant le bonheur où il devrait être, nous consumons en vain notre existence à le chercher où il n'est pas, et que le véritable moyen d'être heureux, n'est que celui d'écouter les penchans qui mènent à la vertu; car elle est la seule qui soit immuable comme la vérité. »

CHAPITRE VI.

LE JALOUX.

Sous quelle forme dois-je peindre une des plus terribles et des plus odieuses passions qui puissent dominer le cœur humain? Où prendre des traits qui caractérisent assez la jalousie, et déroulent aux yeux d'une manière évidente les replis du malheureux cœur qui en est ulcéré? C'est dans celui de Dorilas que je veux lire; c'est le sien que je me propose de consulter, c'est au fond de ses plus secrètes pensées que je prétends pénétrer d'une vue presque intuitive, afin que, s'il se peut, rien n'échappe à mes observations.

L'amante de Dorilas ayant allumé les flambeaux d'amour, lui a imposé dans ses vives clartés le joug de l'hymen. Le génie qui couvre de ses aîles le cœur des amans, a pris soin de serrer étroitement des liens entrelacés de fleurs. Les grâces touchantes qui accompagnent la beauté, tempèrent la vivacité des plaisirs qui l'entourent. La jeune épouse s'unit tendrement à son aimable époux. Dans leurs chastes embrassemens, ils se promettent un plaisir sans terme. La douceur de leurs voluptueux regards peint assez la félicité qu'ils vont goûter, et leurs

bouches confirmant la jouissance d'un état si doux, leurs cœurs vont aussitôt ratifier l'espoir de sa durée.

Afin de rendre plus vives et plus piquantes les délices de l'hymen, l'épouse a recours à l'artifice innocent qui, détruisant les dégoûts, prévient la satiété. Dorilas, toujours brûlant d'amour, toujours ivre de sa volupté, veut sans cesse l'assouvir sur sa conquête. Celle-ci s'en apperçoit, et feint de la douleur. Aussitôt il s'empresse de la calmer. Un bras s'avance sur lequel il applique mille ardens baisers : il mouille de ses larmes cette main qui le repousse avec affection ; ses yeux l'attaquent avec une voluptueuse ivresse, il la presse amoureusement entre ses bras; elle le déconcerte par des refus agaçans. Il s'emporte ; elle se défend en lui adressant de doux reproches sur sa trop vive ardeur. Sa bouche lui fait entendre qu'il faut s'abstenir pour jouir, et que le sûr moyen d'user des plaisirs permis, est de mettre quelqu'intervalle entre le desir et leur possession....

Mais, quel sombre nuage couvre en un moment les yeux de Dorilas? Quelle tempête horrible lui dérobe la clarté du jour? et quels coups de foudre vont éclater sur sa tête! Ah Dorilas! Dorilas! quelle est donc l'étrange métamorphose qui vient de s'opérer en vous? Quoi! il n'y a qu'un instant, vous étiez si doux, si tendre,

tendre, si aimable; vous aviez tant d'estime, tant d'amour pour votre trop chère épouse, vous lui juriez à la face des dieux, que votre amour ne s'éteindrait qu'au tombeau. Vous preniez, Dorilas, l'univers à témoin de votre inépuisable félicité; et voilà que le démon de la discorde souffle subitement les poisons de la jalousie dans votre ame; voilà qu'il aigrit et infecte vos plus beaux sentimens, qu'il allume toutes les féroces passions qui brûlent incessamment au cœur des scélérats, et qu'il vous laisse tout entier en proie à vos propres fureurs pour vous aider à vous déchirer vous-même.

Depuis ce tems, tous les noirs accès de la jalousie ont passé dans son cœur qu'ils ne cessent d'alimenter de leurs poisons. Dorilas ne peut avancer d'un pas, tourner la tête, lever le bras, qu'il ne s'imagine être trahi par son épouse. Tout ce qui doit écarter les soupçons d'infidélité, ne sert qu'à les fomenter et à les accroître. Le jour, il est rêveur, triste, boudeur, taciturne: son esprit se tourne à la querelle, aux débats, aux injures. Sa femme accablée d'injustes reproches, surchargée du poids de son humeur et de son ennui, s'afflige, se lamente, prend la vie en dégoût. Elle est contrainte, pour vivre en paix, de vivre seule, retirée, recluse au fond de sa solitude ou plutôt de sa prison. Personne ne la peut voir, sans allumer la rage du frénétique Dorilas; car un sourire innocent est payé par

lui d'un révoltant coup-d'œil. La nuit, au moindre bruit, il s'éveille en sursaut; il écoute en tremblant, regarde, et tâche de pénétrer l'obscurité qu'il croit complice de trahison, en prêtant une ombre épaisse aux complots des méchans.

Au milieu des ténèbres, sa vue s'égare, sa raison s'aliène; il pense voir quelqu'un. Dans son trouble, frappé de cette idée, un spectre horrible lui apparait. La frayeur le saisit; il veut crier; la voix expire sur ses lèvres; une sueur froide court par tout son corps; il devient inanimé; il est presque anéanti. Si la parole lui revient, c'est pour interroger son épouse dont il trouble le profond repos. Celle-ci moins touchée de ses noires visions que de l'état affreux où la reduit ce malheureux jaloux, lui répond tendrement en gémissant. Mais lui, pour aggraver la position de sa victime, n'assure pas sa propre tranquillité, et pour visiter le chevet du lit qu'elle arrose de ses pleurs, il n'arrache point de son propre cœur le ver rongeur qu'il y nourrit.

Voila donc l'infortunée qui se promettait une si belle vie, celle pour qui la Parque devait filer d'heureux jours, et en prolonger le cours fortuné, la voici donc soudainement assaillie de chagrins amers qu'elle ne peut plus ni maîtriser, ni adoucir, elle qui voit toutes les premières caresses de l'amour changées en rigueurs affreu-

ses. La voilà réduite à desirer la fin de sa misère, à soupirer ses tourmens, à implorer enfin les secours des destinées. Son malheureux état ne cesse d'aller en empirant. Elle marche à pas lents vers la mort, descendant dans la tombe presqu'au moment où l'on vient de l'entraîner aux autels. C'est ainsi que s'est achevé le cours d'un hymen commencé sous de si heureux auspices. Quel exemple ! malheur à qui le voit et refuse d'en profiter !

CHAPITRE VII.

L'ENVIEUX.

Tous les traits les plus odieux et les plus haïssables s'unissent dans un cœur gouverné par l'envie. En effet, est-il une passion plus méprisable à laquelle il puisse être asservi ? Où est l'honnête homme qui ne recule à l'aspect du réceptable des vices où elle puise la vie ? Si elle n'est la sentine de toutes les bassesses, elle est à coup sûr le marche-pied de la diffamation ; car la fange dont elle se couvre est l'égoût inépuisable des ordures où elle croupit.

Jettons les yeux sur Ménalque ; c'est lui qui va nous fournir le caractère de l'envieux. Au sortir d'un lit où a veillé l'agitation, Ménalque court les rues ; il fend la presse d'un air inquiet, franchit en deux sauts l'escalier d'un ministre, et s'élance avec ardeur dans son anti-chambre. Il pénètre jusqu'au distributeur des graces qu'il voit tomber à côté de lui. Ses yeux suppliaus, ainsi que sa contenance inclinée, demandent visiblement un emploi qu'il obtient. Un honnête homme à sa place, s'estimerait heureux d'une telle faveur. Mais, vous ignorez sans doute qu'on vient de combler de bienfaits un homme probe et infortuné dont la fortune outrageait

le mérite. Le prince tout-à-l'heure a versé de grands dons sur le mérite indigent et inconnu qu'il a bien voulu venger des mépris de l'ignorance.

Ménalque aussi plein d'amour-propre que d'ineptie, moins enflé de la science de briguer des emplois, que gonflé d'orgueil à l'espoir d'y parvenir, sait recourir aux armes dont il a coutume d'user; je veux dire, aux supplications, aux bassesses, aux abjections, à l'ignominie, sans sentir monter à son front la rougeur de la honte, ni sans s'étonner de ce qu'il porte empreintes sur le visage les marques flétrissantes du plus vil des esclaves.

Néanmoins les refus, les humiliations, les rebuts pleuvent sur lui de toutes parts; il sent aigrir toutes ses pensées, sans pourtant se détourner de son but. Il recommence l'attaque avec courage, multiplie les assauts, fait des efforts prodigieux et vains, afin de se rendre maître de la feuille des emplois qu'il compte distribuer à son gré. C'est alors que par trop ébloui de la gloire d'autrui, il s'efforce d'en ternir l'éclat. Ses yeux, déjà obscurcis par la trop vive clarté du mérite d'importuns concurrens, ne peuvent soutenir la splendeur brillante qui les environne et reluit autour d'eux, c'est alors qu'une secrète, mais impuissante rage, coule dans ses veines, et que les serpens de l'envie sifflent dans son cœur. Il voudrait,

le lâche intrigant, il voudrait déposséder celui-ci auquel vingt années de travaux constans ont acquis une gloire solide et méritée. Il brûle d'écarter celui-là qui a vieilli dans un poste honorable et blanchi dans un autre plus éminent, qui lui a justement acquis les suffrages inéquivoques de la nation entière.

Dans l'impossibilité d'exercer toute sa rage, il en détache des traits qui vont tomber aux pieds de son ennemi sans l'atteindre. Il en frémit, et jure de s'en venger d'une manière éclatante. Appliquant la malignité des censures à tout ce qu'il rencontre, il noircit les qualités des plus gens de bien, et sait toujours trouver le mauvais côté, cachant avec soin celui qu'on pourrait faire valoir. Sa langue impure est un feu dévorant qui flétrit tout ce qu'il touche, et noircit ce qu'il ne peut consumer; son haleine empestée souille tout ce qu'elle atteint, et toutes les choses les plus sacrées sont corrompues à l'approche de tout son être. C'est un monstre qu'on doit fuir comme l'horreur des honnêtes sociétés. C'est un composé d'animaux informes et malfaisans que la nature a jetté parmi les humains dans la fréquence de ses écarts. Mais heureusement pour la vertu, que la divinité attacha pour toujours au front des envieux la marque de réprobatiou qui sert à manifester leur coupable pensée, et que le bras tout-puissant qui arma nos cœurs contre

la séduction des méchans, imprima de son doigt divin sur leur personne, l'infamie éternelle dont les couvrent toutes les fureurs qui accompagnent la noire envie.

CHAPITRE VIII.

THEOBULE.

QUEL est donc cet être privilégié des dieux, à qui la nature a révélé tous ses secrets? Quel est ce beau génie qui, pénétrant si avant dans ses mystères, fait comprendre aux plus ignorans les choses les moins compréhensibles; qui, d'un œil hardi, perçant les régions éthérées, va mesurer les cieux: qui, comme un atôme sur ce globe, observant avec audace le cours régulier des corps célestes, sort du néant pour s'élever de l'infiniment petit à l'infiniment grand? A ces signes éclatans de la science la plus haute, la plus vaste, et la plus digne d'admiration, je reconnais le puissant génie de Théobule.

Je le suis dans ses méditations; je l'accompagne dans ses promenades solitaires; j'ai le bonheur d'être admis à ses profondes conversations: sa bonté me permet d'user avec lui d'une douce familiarité; il daigne m'en honorer, malgré mes respectueux refus.

Que de trésors cachés au fond de cette grande ame!..... Mais quelle agitation soudaine l'arrache à mes questions? Serait-ce un trait de lumière qui vient de l'éblouir? Est-ce

avec une inspiration divine qu'il semble être aux prises? Ou je me trompe fort, ou son génie, échauffé tout-à-coup des feux les plus ardens, s'efforce de n'en laisser échapper aucune étincelle. Il semble déja murmurer de ma présence; puisqu'elle paraît l'importuner, je me retire. Observons néanmoins Théobule.

Il s'élance dans son cabinet, saisit avec empressement son pinceau. Son trouble ne le quitte point; je crains qu'il ne passe tout entier dans ses tableaux. Mais hélas! que le papier auquel il sort de confier ses savantes et brûlantes pensées, est loin de fomenter cette crainte puérile! Au lieu d'un informe chaos d'idées disparates, quelle sublime clarté j'en vois à l'instant partir! Quel style à-la-fois plus touchant, moins guindé, moins apprêté, plus harmonieux, plus naïf, plus naturel, plus éloquent et plus divin! Quelle plus grande force d'expressions! Quelle plus vive énergie de pensées! Quel coloris plus frais, plus frappant, qui pénètre mieux les ames aussi sensibles aux beautés de l'art qu'aux merveilles de la nature! Est-ce donc bien la main d'un mortel qui traça ces augustes et sacrés caractères? ou ne serait-ce pas plutôt le puissant dieu de l'éloquence, dépouillé de sa forme, qui sort d'emprunter à mes yeux le corps de Théobule, pour fasciner ma vue par cette trompeuse image?

Déjà la trompette aux cent bouches fait voler aux deux bouts de la terre la renommée de Théobule. Chaque lecteur devient son partisan, son admirateur, son enthousiaste. Sur le fondement d'un seul ouvrage, je vois naître et s'affermir une secte qui, par les principes audacieux qu'elle vient de puiser à la source de la nouveauté, doit étonner par leur fécondité la postérité le plus au-delà des tems. Le bronze coule en bustes; des statues s'érigent en son honneur; les places publiques se disposent à les recevoir; l'encens fume de toutes parts, et les sectateurs du grand homme ne sont pas les moins empressés à s'enivrer des parfums qui brûlent en son honneur. Mais plus orgueilleux de la naissance de ce culte, que faits pour en assurer les fondemens, ils sont moins nés pour créer que pour imiter. Leur génie trop étroit pour apprécier même l'intensité de leur mérite, les rend si vains, qu'ils osent louer jusqu'à leur vanité; et ils sont d'ailleurs si faibles, si débiles, qu'à grand'peine peuvent-ils se traîner dans le sentier que leur fraya leur maître, et ramper sur les vénérables traces de vertu qu'ont laissées au monde ses immortels écrits.

Mais ce puissant génie qui converse avec les dieux, ce mortel si fameux qui règle avec assurance la marche silencieuse des globes innombrables semés dans l'espace, qui vient de dé-

terminer d'un trait de lumière l'essence de cet astre éclatant, placé sur nos têtes, comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers, cet homme-dieu est ici-bas le jouet d'un enfant, et la force de son esprit vient tristement échouer à l'écueil de l'amour. La faiblesse dont se prévaut la volupté, enchaîne orgueilleusement à son char celui que la nature ne pouvait se flatter de soumettre à son empire. Les traits de feu que lui décoche la beauté, loin de s'émousser contre l'égide de la philosophie, pénètrent profondément un cœur qui semblait le moins pénétrable à leurs atteintes. L'on voit le plus sage des hommes aux genoux de la folie agitant ses grelots, et se forgeant à plaisir les fers dont il prend plaisir à charger son cœur. Ce mortel si courageux tend, avec le plus lâche empressement, ses bras pour les couvrir de chaînes, et content de ne laisser échapper aucun moyen de garrotter son corps, il lie aux voluptés tout ce par quoi il existe.

Qui ne plaindrait de bonne-foi l'aveuglement de cette ame présentement livrée toute entière aux plaisirs des sens, elle qui naguère prenait d'ici-bas son essor pour embrasser les mondes? Telle est donc la destinée d'un mortel, qu'il unira toujours en son sein deux choses absolument incompatibles, le desir d'être vertueux, avec la faculté de le devenir tout-à-fait, le pouvoir de surmonter les faiblesses, avec l'inclina-

CHAPITRE IX.

LE VIEUX DÉBAUCHÉ.

Il est une époque dans la vie où les glaces de l'âge viennent fondre sur les hommes pour mûrir leur raison. Trois saisons ont précédé cette époque. La première n'a fait que passer; la seconde a été marquée par les orages, la tempête et la foudre ; et la troisième assez tranquille a préparé celle qui finit ici-bas le rôle des humains.

C'est à l'entrée de ce dernier âge qu'est parvenu le débauché Cliton. Ses yeux sont creux et livides, son front est chargé d'ennuis et d'opprobres: les rides qui lui sillonnent les joues déjà pantelantes, les traits qui expriment la débauche et portent la livrée de l'infâme crapule, sont profondément tracés sur toute sa face. Ses pas sont mal affermis ; il marche moins accablé du faix des ans que courbé sous le poids des sales voluptés.

Après avoir, sans en jouir, usé sa jeunesse dans les bras de l'incontinence la plus déréglée, passé l'âge mûr dans le plus honteux libertinage, s'être plongé dans les plus affreux désordres, avoir essayé de toutes les impudicités les plus révoltantes, s'être noyé

dans l'ivresse de toutes les passions, il veut, en terminant sa vie au milieu des crapuleux plaisirs, la couronner par la jouissance des horreurs qu'un long usage lui a rendu familières.

La peinture odieuse que je viens d'esquisser du caractère de Cliton, pour être sévère n'est point exagérée. Ce satyre usé de débauche, en proie à mille vains desirs qu'il ne peut contenter qu'aux dépens d'abominables supplémens, et dont le penchant de l'âge devrait pour toujours l'avoir sevré, joint encore l'effronterie au mérite qu'il n'a plus. Il s'empresse auprès du sexe qui le méprise par des froideurs ou le raille par des rebuts, d'exciter des passions amorties par les ans. Il tâche de jeter l'émotion dans les sens d'une beauté craintive qu'il ne peut dompter, et l'impudique ignore que ses dégoûtantes caresses n'ont d'efficacité qu'à faire soulever les cœurs qu'il voudrait asservir, en inspirant aux jeunes filles bien nées l'aversion qui découle des débordemens d'un voluptueux au déclin de la vie.

Est-ce en gagnant de vîtesse sur l'expérience, que le vieux Cliton va corrompre cette jeune innocente dont la répugnance s'étend sur l'audace de ses entreprises ? Sa témérité, qui offense à-la-fois l'amour et ses dons, l'amour-propre et la pudeur, peut-elle

se flatter en conscience d'attirer à soi le pardon d'un cœur qui rougit même de favoriser un amant?

Quelle idée basse, vile, faut-il avoir de la pureté des goûts, pour oser ainsi contraindre les affections? Comme si les sentimens d'une ame honnête qui s'allient à la chasteté, pouvaient s'exclure! comme si les mœurs qui attachent aux états les intérêts particuliers, n'étaient une sauve-garde de l'honneur qu'on menace d'outrager! comme si les lois sociales n'avaient point garanti des pièges de l'opprobre la décence qui s'indigne qu'on ose douter d'elle, et qui joint aux respects qu'on lui doit la réserve qu'on admire dans ses chastes appas.

L'infâme Cliton qui, tant de fois, mourut sur le bord du plaisir, n'ouvre jamais son cœur qu'aux attraits flétris et corrompus comme ses sens. Ni les regrets d'une vie passée dans la dissolution, ni les remords qui naissent au milieu des criminels désordres, n'atteignent cette ame endurcie aux forfaits de la débauche; et le comble de l'étonnement, c'est qu'au lieu de noyer ses méprisables actions dans l'oubli de ses maux, il prend plaisir à se rappeler jusqu'aux moindres de ses vices.

Mais parmi ces dissolutions sans exemple, rassurons-nous un peu contre la turpitude de ses entreprises. Ce misérable, autant incapable de ressentir d'honnêtes desirs que d'en inspi-

rer, n'est guère à craindre pour la vertu. Jamais ses mains impures n'ont profané les charmes d'une femme aimable, jamais son haleine empestée n'a souillé la pureté d'une belle bouche contournée par l'amour. L'effronterie de ses regards où brillent ensemble tous les desirs lascifs, a pu faire un moment baisser les yeux à la pudeur craintive et offensée; mais l'impudence des siens n'a jamais pu soutenir, et ne soutiendra jamais les vives étincelles d'indignation qui éclatent dans ceux de la fierté modeste; comme un scélérat ne pourra, sans pâlir, résister à l'aspect de l'honnête homme intrépide, car il y a tant de distance entr'eux, que l'un parait un monstre foudroyé par un dieu.

CHAPITRE X.

CHAPITRE X.

L'ORGUEILLEUX.

THÉOPHRASTE a défini l'orgueil, « une passion qui fait que de tout ce qui est au monde l'on n'estime que soi ». Il aurait pu ajouter que c'est un sentiment vrai ou faux de notre excellence, qui nous autorise à faire des comparaisons avantageuses de nous-mêmes à autrui, fondées sur une supériorité qu'on s'efforcerait vainement de nous contester. C'est ce qui fait que l'orgueilleux, pénétré de l'estime qu'on lui doit, se préférant aux autres, en exigera toujours des préférences, mais ne trouvera jamais bon qu'on ose se comparer à lui. L'amour-propre, cette branche de l'orgueil, de la vanité et de la présomption, ne permettra point qu'on attente à ses droits; or, c'est au moins y empiéter que de se croire l'égal de qui se préfère à nous.

Ménippe s'attribue un mérite infini. Malheureusement il n'en a pas assez pour s'assurer qu'il en manque, et le peu qu'il a, gâte d'ailleurs celui qu'il pourrait avoir. Un excessif orgueil le ronge depuis qu'il en est si ridiculement enflé. Pour s'être assez follement imbu de quelques sciences futiles, il se croit sérieusement d'une

nature plus parfaite que celle de ses contemporains, et partant l'homme par excellence de tous les tems. Si, des grands hommes de l'antiquité, quelques-uns sont mis en scène afin de savoir ce qu'il en pense, son sentiment tout haut sera qu'ils ont été, seront toujours de véritablement grands hommes; mais soyez persuadé que tout bas il s'adjuge parmi eux la premiere place, et qu'il croirait déroger à la conscience de sa supériorité, que de descendre modestement au second rang. Ménippe est fier, grave, hautain, d'une stature imposante. Ses yeux lancent au-devant de lui des traits de dédain et de mépris. Il toise de haut en bas ceux qu'il daigne écouter, et leur répond en monosyllabes par une lâche complaisance dont il s'indigne.

Si ses intérêts l'obligent à des démarches, à des visites, à quelques demandes, il a l'abord si brusque, le ton si haut, le regard si fier, qu'on tremble de le payer d'un refus, ou qu'on est révolté de son peu de respect envers les bienséances, et de la brusquerie de ses impolitesses. Lui qui, dans la haute élévation de son sublime orgueil, s'imagine que sa tête touche aux nues, frémit de colère qu'on méconnaisse ses manières du bon ton, et qu'on ne fléchisse pas un genou en terre devant son beau génie. Il est surpris qu'on ait pu prendre le change sur son compte. « Comment, se dit-il, ne suis-je pas Ménippe? D'où vient donc l'abord sec et froid de cet

homme à mon aspect? Pourquoi celui-ci s'est-il effarouché quand j'ai daigné lui parler? Sont-ce des ignorans qui ne savent pas lire dans les cœurs, déchiffrer les pensées, ni interprêter sur le visage les mouvemens de l'ame? Ah! ce sont des ignorans sans doute dans la force du terme; ils m'eussent certainement mieux connu, si leur esprit comme le mien avait cultivé les hautes connaissances. Ces malheureux sont des vers de terre que je foule aux pieds; oui, ce sont de vils insectes que je prétends écraser de mon mépris ».

Le sot et ridicule orgueil dont Ménippe est bouffi, lui fermant les yeux sur les qualités d'autrui, l'aveugle entièrement sur les siennes; je dis les siennes, car à travers son enflure, il perce quelquefois des rayons d'un faible mérite, il est vrai, mais qui indiquent au moins qu'il n'en est pas tout-à-fait privé. S'il se pouvait contenter des emplois dont on l'honore, qu'avec moins de présomption il pourrait peut-être remplir avec assez d'honneur, il ne serait pas en butte à la haine des personnes de distinction sur qui les faveurs tombent de toutes parts. Il ne serait pas incessamment aux prises avec la pénible honte de se voir chaque jour accablé du poids des humiliations dont on le charge à l'envi. Avec moins de vanité, son humeur serait plus supportable. Avec plus de douceur et de modestie, il donnerait moins

de prise aux piquans sarcasmes, et s'épargnerait plus de mortifications sanglantes. Au desir d'estimer les autres, se joindrait leur estime en sa faveur. Dès qu'on verrait qu'il cherche à se rendre aimable, on se porterait de bon cœur à l'aimer. Les basses jalousies qui règnent entre ses concurrens, s'éteindraient dans la franchise d'un homme qui se montre incapable d'être jaloux. Toutes les distinctions s'effaceraient devant celui qui n'en sait point affecter. A la haine qu'aurait allumée sa conduite passée, succéderait l'amitié qu'inspire toujours avec succès l'homme de bien qui met sa gloire à la chercher, et son bonheur à l'acquérir.

Les honneurs qu'il fuirait, s'empresseraient à l'atteindre : sa réputation n'étant point usurpée, écraserait ses envieux; et le frivole avantage de l'attaquer par des satyres, après avoir épuisé tous les lieux communs afin de le rendre méprisable aux regards publics, irait mourir dans l'éclat dont brillerait sa tête. Ainsi avec le sort des grands hommes, rencontrant sur sa route beaucoup de jaloux avec beaucoup d'honneurs, il aurait enlevé l'admiration presque universelle en excitant l'envie, et acquis à la fin une gloire immortelle qui eût anéanti le courroux éphémère de ses vils ennemis.

Mais ce n'est pas ainsi qu'agit l'orgueilleux. Ignorant le vrai chemin qu'il faut tenir pour mériter équitablement le suffrage des hommes,

il en parcourt un faux par lequel il prétend contraindre leurs respects. Il s'imagine qu'en s'élevant au-dessus d'eux par le mépris et le dédain, les hommes reconnaîtront d'une commune voix, que la nature, en le mettant au monde, lui a attaché un caractère de distinction assez puissant pour attirer leurs hommages. Comme si l'espèce humaine n'était pas par-tout la même, et qu'il y eût d'autre distinction que celle qui accompagne les talens et la vertu! Ménippe aurait pu, sans beaucoup d'efforts, changer de caractère; mais comme il se complaît dans son orgueil, il est à croire qu'aucune raison, qu'aucuns conseils ne pourront le guérir de sa maladie volontaire; car comment s'échapperaient d'un vice ceux dont le suprême bonheur est d'y croupir? Comment vivraient affranchis d'une telle passion ceux dont le changement serait plus affreux que la mort? Il faut donc les laisser dans le bourbier du ridicule, eux qui s'égarent assez pour croire que leur tête plane aux cieux; et de tout cela nous finirons par conclure que l'orgueil de Ménippe est un mal incurable.

CHAPITRE XI.

DÉMOCÈDE.

DÉMOCÈDE est puissamment riche : il ne faut pas s'informer s'il a des amis ; car ce serait vraiment un prodige inoui qu'avec plusieurs millions, il manquât de favoris qui se disent des siens. Avec du mérite et de grands biens, on ne peut manquer de crédit ; aussi Démocède est-il un personnage jouant un grand rôle dans le monde. Rien ne se fait ici qu'il n'en soit instruit ; là, ses amis fréquentent les conseils où rien ne se dit, ne se propose, ne se discute, ne se conclut qu'il n'en ait le premier l'éveil. Souvent il est l'ame des vastes opérations qui s'étendent jusqu'aux états voisins. C'est lui dont l'immense crédit agite les ressorts qui font mouvoir l'empire. C'est lui qui, sollicitant telle réforme, établit tel réglement, et fait souvent murmurer le public, dont les hautes clameurs annoncent presque toujours trop d'intérêts froissés, ou trop d'abus introduits par la nouveauté, ou des vexations multipliées par un trop grand nombre d'injustices.

Démocède est un de ces hommes favorisés de la nature et des richesses, qui sont tout étonnés de la faveur des destins. Ils ne com-

prennent pas trop pourquoi cet immense intervalle entre l'extrême opulence et la plus affreuse pauvreté. Ils ont même quelque peine à s'imaginer qu'il existe une sorte de liaison entre ces deux états, et parcourent difficilement, par la pensée, les dégrés qui les unissent. Semblables (qu'on me passe la comparaison) à ces vieux chênes, enfans de la terre, jetés çà et là sur les bords d'une métairie, comparés à cette forêt d'arbrisseaux qui couvrent le penchant d'une montagne; ils étonnent par leur énormité, quand l'œil vient à mesurer la distance qui les sépare. Mais de même que les vents déchaînés soufflant avec furie sur ces colosses antiques, les ébranlent jusqu'à leurs racines, tandis que le frêle roseau ne fait que plier, incliner sa tête sous l'effort de la tempête; de même les grands sont accablés du moindre revers, lorsque les petits savent à peine ce que c'est qu'une disgrace.

Les biens de Démocède lui procurent toutes les commodités de la vie, mais ne lui en épargnent pas les dégoûts. Pour avoir une table somptueusement dressée, il n'est pas moins victime de ses incontinences qu'impuissant à les appaiser. Si dans son palais on voit resplendir tous les trésors de son pays, si l'on voit éclater sur ses vêtemens les perles de l'Asie, on ne pénètre pas au fond de son cœur le fonds de

chagrin qui le mine sourdement. A lui voir le visage vermeil et brillant de santé, l'on n'a garde d'imaginer la plaie secrète dont il est déchiré. Au lieu d'accorder le vrai contentement à son extérieur d'où partent les éclats d'une joie trompeuse, si vous saviez en apprécier la juste mesure, vous ne verriez pas sans surprise que cette apparente gaieté n'est que le fard d'un mortel ennui.

Si, les turbulens plaisirs le chassent de son palais, pour goûter les charmes d'une promenade solitaire, il se considère, s'examine, s'apperçoit en reculant d'effroi qu'il est seul avec lui-même. Quel état ! quel état ! sécrie-t-il involontairement. Alors un vide effroyable s'empare des avenues de son cœur; ses sens sont bouleversés, et son ame devient presque tout-à-coup l'image du plus affreux chaos. Il va, vient, redouble son pas; il s'agite, se transporte, murmure; il est tout prêt de pousser des cris. Inquiet, tracassé, dévoré d'ennui, dans l'impossibilité de supporter plus long-tems cette position si cruelle, il court se plonger dans la société qu'il vient machinalement de quitter, afin de s'étourdir avec elle.

A peine a-t-il mis le pied dans ses vastes appartemens, que cent glaces lui retracent son image : il a honte de se voir sombre, rêveur, taciturne; il pense que sa tristesse fait horreur :

il appelle le conducteur de son char, s'y précipite, ignorant où il va. Son ame, à chaque pas, cherche à s'envelopper dans le calme; il soupire envain après le repos qui semble, ainsi que des feux folets, se jouer de son état et le fuir en tous lieux.

Le peuple que l'instruction n'a point aidé de ses secours, qui est loin de juger autrement que par les apparences, qui par l'écorce de l'arbre estime sa qualité, qui juge d'une liqueur par le vase qui la renferme, le pauvre peuple jalouse avec emportement la situation pompeuse où la nature a daigné placer Démocède. Il ne voit pas que les desirs de cet homme puissant sont encore plus nombreux que ses possessions. Le vulgaire toujours dupe de ce qu'il entend, ouvre avidement l'oreille aux doucereux éloges que chantent avec un insolent orgueil les voix adulatrices. Quand il jette des yeux de surprise sur les masses énormes qu'on vient d'élever à grands frais dans les airs, pour être converties en édifices, il n'a garde de songer aux noirs soucis qui les viendront habiter ni aux cuisans chagrins qui, un jour, iront impunément se ranger et s'asseoir à côté du magnifique seigneur.

Oh! que si les hommes vivant dans une honnête médiocrité, à l'abri de l'indigence, qui savent sans sortir de leur état, s'accomoder à leur fortune, avaient toujours le bon esprit

d'étouffer en leur cœur tous les desirs vagues, insatiables, effrénés qu'on en doit exclure, que ces êtres si remplis de modération seraient heureux dans ce monde si plein de misères! Combien leur bonheur serait préférable à ces vaines richesses qu'étale en tous lieux un luxe insensé qui ne laisse après soi que vide, ambition, inquiétude, tourmens de toute espèce! Quelle sorte d'agrémens plus flatteurs, que de semer sans impatience sur le chemin de la vie, les fleurs qui doivent en embaumer le court passage! Et les attraits qu'on sait trouver au milieu de l'aisance, ne sont-ils pas des fleurs cachées qui ornent le cœur qui les sait cueillir, en usant du bonheur qu'on a pris soin de se ménager? Travaillez donc sans envie, bons artisans des villages, cultivateurs des hameaux, peuple franc des campagnes; par la constance de vos travaux, vous saurez adoucir la rigueur de votre sort, et dissiper par le charme d'une vie rustique, l'amertume qu'on y croit très-faussement répandue. Vivez entre vous comme des frères unis par les liens des besoins mutuels, sans ambition, sans jalousie, et vous jouirez sans trouble d'une félicité parfaite dans cette vallée de larmes.

CHAPITRE XII.

LE TYRAN.

Sur la cime de cette montagne, s'élève un palais qui se perd dans les nues. Des gardes nombreux en défendent l'entrée. Le souverain qui s'y renferme ne permet pas qu'on l'aborde ni qu'on le voie. Il se cache au fond des appartemens les plus reculés Ses propres amis ont peine à pénétrer jusqu'à lui. Il tremble au moindre bruit; tout son corps frémit au plus léger cliquetis d'armes. Si, durant le jour, l'inquiétude, la crainte, le remords versent tous leurs poisons dans son ame, qu'est-ce donc des horreurs qui l'assiègent pendant la nuit? De hideux fantômes troublent son sommeil; il est anéanti dans une foule d'horribles visions où il se trouve à chaque instant égorgé, baigné dans son sang. Voyez-le parmi ses agitations, mille fois plus cruelles que les affres de la mort qu'il croit prête à le frapper; voyez-le, dans ses indignes terreurs, reprocher à ses amis par des cris perçans que le voile des ténèbres rend encore plus terribles et plus effroyables, leur perfide lâcheté de s'assouvir barbarement sur son corps mutilé. Il pense découvrir dans leurs

mains la fatale coupe destinée à recueillir son sang pour le boire en triomphe jusqu'à la dernière goutte. Quel moment ! Quelle heure plus affreuse pour le farouche Dagoras !

Ce tyran, d'une constitution robuste, d'une physionomie mâle, mais féroce, joint à l'atrocité de son caractère un repoussant abord. Ses yeux creux sont pleins d'un feu sombre et âpre ; ils semblent errer de toutes parts d'une manière inquiète où se peignent tour-à-tour ses perplexités. Il tire du fond de son cœur de profonds gémissemens qui font craindre pour sa raison. Dans ces momens où, accablé de remords, il se décharge sur ses favoris du poids de ses noires humeurs, malheur ! malheur à l'audacieux qui lui ose prêter des consolations ! Soudain son ame entre dans des fureurs convulsives ; il s'arrache les cheveux, ensanglante sa poitrine, déchire ses entrailles, et défend par d'inexorables menaces, de mettre un frein à sa rage exhalée par torrens.

Les peuples gémissent sous le nombre d'injustices, de vexations causées par sa tyrannie. Si le sentiment de leurs maux aigris par l'impuissance d'y remédier, soulève les cœurs d'indignation contre son odieux ministère, alors ses menaces sont terribles ; l'effet les suit de près ; ses cruautés sont inouies. Il porte la guerre au sein même de ses états : il veut, dit-il, châtier des rebelles, dont le crime est de soupirer ar-

demment pour la liberté; il s'efforce d'étouffer la révolte qui ne tend qu'à s'affranchir du joug honteux de l'esclavage: il met tout à feu et à sang; son courroux n'épargne personne, pas même l'âge, pas même le sexe. Les flambeaux de la guerre éclairent sa marche : toutes les fureurs de l'ambition, de la cruauté, de la vengeance fondent en son cœur altéré de sang. La terreur précède ses étendards, et la mort les accompagne. Les batailles se donnent; les combats se multiplient; on presse les assauts; on escalade les forts. Les villes sont attaquées, défendues, emportées : des fleuves de sang ruissellent dans toutes les places; tous les quartiers en sont inondés; chaque rue est jonchée de cadavres. Le plus doux des peuples n'offre plus en son sein que blessés, morts, mourans, débris, ravages, ossemens, seules marques de son existence passée. Tout le reste a été la proie des flammes; il n'est rien que le fer du soldat vainqueur n'ait souillé; tandis que la joie barbare du tyran s'assouvit à plaisir sur les sanglans vestiges de ses infâmes trahisons.

Après cette désolation universelle, de lâches courtisans vont de leurs mains impures, placer bassement la couronne triomphale sur la tête du vainqueur plein d'audace. Il sourit avec une bonté mêlée d'orgueil à la fortune qui, en couronnant ses exploits, a daigné couronner son

front. Pendant qu'un sommeil léthargique endort la vigilance de ses ennemis, il rive les fers qui les doivent enchaîner. Dans le dessein de paraître jouir pleinement du succès de ses armes, se forgeant un bonheur imaginaire, il s'efforce de se croire heureux, et va même jusqu'à prétendre qu'on se réjouisse des plaisirs qu'il n'a jamais goûtés.

En effet, est-ce au milieu de la chûte des états qu'on vient soi-même de précipiter, est-ce au milieu du bouleversement du monde que la puissance d'un bras sort d'ébranler d'avance jusque dans ses fondemens, qu'on trouve la paix de l'ame, qui d'ordinaire ne s'achète qu'avec une pureté de conscience où règnent ensemble le calme des sens, le silence des passions, et la douce sécurité de l'innocence ? Est-ce en renversant de fond en comble les loix des empires qu'on espère les y faire fleurir ? Etrange manière de gouverner ! Est-ce en rasant les fortifications qui maintiennent en sureté contre des cohortes de brigands ce bon, cet heureux peuple accoutumé de bonne heure au joug sévère de la justice, que vous acquerrez son amour ? Et massacrer impunément et de gaieté de cœur une foule d'honnêtes gens, faire une horrible boucherie de peuples libres qu'auparavant on a eu l'atroce impudeur de mettre à l'encan ; sont-ce là les fruits d'un pouvoir despotique, ou simplement les droits d'un monstre à étouffer ?

Parlez, vous autres lecteurs, répondez, que diriez-vous, si l'on assommait en votre présence vos parens et vos meilleurs amis, sous prétexte qu'ils ont enfreint les lois de leur pays? si l'on égorgeoit à vos yeux vos pères et vos mères? qu'on violât vos filles et deshonorât vos femmes évanouies dans le sang qui les submerge? et si la flâmme, pour dérober toutes ces horreurs à la clarté des cieux, et ensevelir tant de crimes dans la nuit du tombeau, consumait toutes ces victimes infortunées, que diriez-vous? que diriez-vous? rien, je pense; car la mort vous écraserait à cette horrible image, ou vous ne conserveriez de sensibilité qu'assez pour découvrir le voile de l'éternité prêt à s'étendre entre vous et les monstres. Voilà pourtant, oui, voilà le résultat des beaux triomphes de l'atroce Dagoras. A ce front sinistre, à ces vêtemens tout couverts, tout imbibés de sang humain, peuples! reconnaissez la terreur et l'effroi des nations, la honte et la consternation de l'univers, l'horreur et l'exécration du genre humain dans ce moderne Caligula.

O dieux! qu'avait donc fait, quel crime avait donc commis la France, quand dans un excès de vengeance, vous déchaînâtes contre ses enfans ce tigre à face humaine déifié par des monstres, qui ne sembla vivre, respirer, dormir, s'alimenter qu'entouré d'échafauds,

de supplices et de tortures ; qui ne put étancher sa soif éternellement dévorante, qu'en buvant et s'enivrant chaque jour du sang versé par ses ordres, et qui en mourant, ne s'est acquis une affreuse immortalité, qu'en asseyant son trône sur des monceaux de cadavres, et cherchant un repos impossible en régnant parmi des tombeaux ? Hélas ! nos crimes, oui nos crimes malheureusement trop ordinaires aux peuples policés, méritaient-ils des châtimens inouis dans les annales du monde ? Mais que vois-je ?.... Oui, tout a son terme ici-bas ; nos malheurs enfin ont lassé votre colère, et la clémence succède au courroux. Graces vous soient à jamais rendues, souverain des mondes, que l'encens fume éternellement sur vos autels, puisqu'en des jours plus fortunés, après avoir épuisé le vase de vos bontés ineffables, vous avez daigné susciter parmi nous un bras réparateur de nos maux !

CHAPITRE

CHAPITRE XIII.

RIPHILE.

Riphile est un parfaitement honnête homme, mais il a l'esprit faible, léger, superstitieux. Il donne charitablement; son cœur est même enclin à répandre des bienfaits; mais il ne sait point distinguer l'hypocrite d'avec l'homme d'honneur. Souvent la dupe de qui le caresse avec ardeur, il rebute qui n'est armé que de crainte de déplaire ou de honte de supplier. Riphile fuit le monde, embrasse les plus rigides et les plus austères vertus, et passe une partie de son tems aux pieds des autels. Une profonde attrition l'humilie au point de se méconnaître, en négligeant les biens ignorés qu'attire presque toujours un zèle édifiant. Ses plaintes amères font retentir la voûte des cieux du regret de ses fautes. Au milieu de ses extases mystiques, son cœur se fond et coule comme l'eau dans le sein de la divinité. Toutes ses actions sont couvertes de l'intérêt des cieux; tous ses discours ne tendent qu'au souverain bien; il parle comme il pense, agit comme il parle; il écra-

serait un insecte malfaisant qu'il croirait plaire à l'éternel.

Lorsque le ministre sacré des autels ordonne sur le soir la fermeture des temples, Riphile abandonne avec douleur la demeure des célestes esprits. C'est avec une vive amertume qu'il se voit seul, qu'il considère son néant. Il rentre chez lui le cœur gros de soupirs, poussant au ciel des vœux ardens pour son salut. A son arrivée, ses gens le saluent avec respect : « Finissez, leur dit-il en courroux, finissez, ames damnées, faces de réprouvés maudits, cessez tous ces usages mondains. Ce n'est qu'à la divinité que vous devez offrir vos hommages. Fléchissez le genou devant lui ; lui seul exige le tribut de vos adorations. » Puis oubliant aussitôt les préceptes de la charité chrétienne, il distribue gratuitement dix soufflets à l'un, vingt coups de canne à l'autre, et tout cela pour l'expiation de leurs péchés domestiques.

Mais à peine leur a-t-il adressé cette courte réprimande et appliqué cette légère correction, que du regret de ses emportemens, il court s'infliger des châtimens d'une autre espèce. Dans le vieux réduit d'une alcove enfoncée, il va prendre le cilice et la haire afin d'expier durant deux mois la faute d'un moment d'humeur. Puis, s'enfermant dans un appartement bien isolé, bien solitaire, il se précipite à genoux à la face du ciel, loin des regards

humains, se frappe la poitrine touché de componction, adresse de si sincères vœux au très-haut, qu'ils méritent bien d'être exaucés. Son oraison finie, un de ses amis l'aborde et le complimente selon l'usage. « Mon frère, lui dit-il, parlez plus bas, je vous prie, mes oreilles sont pures comme mon cœur ; elles ne souffrent point les louanges, parce qu'un pauvre pécheur tel que moi n'en mérita jamais. Je craindrais trop que l'amorce de ce poison flattant à l'excès ma vanité, ne corrompît mes sentimens d'humilité profonde, et ne me fît avaler avec trop de plaisir l'encens qu'offrent les vanités mondaines. J'y puiserais peut-être comme dans une source pernicieuse les principes de mon éternelle condamnation. Cessez donc, ô mon frère, des complimens qui m'offensent et m'outragent ; étouffez en vous-même tous ces coupables et honteux propos qui ne déplaisent pas moins à Dieu qui les rejette, qu'aux saints et vénérés personnages qui les ont toujours désavoués et repoussés. La religion, ô mon frère, a ses vérités fondamentales dont la vertu ne peut s'écarter, ainsi que le monde a ses principes fortifiés dans le crime, dont il aurait honte de rougir. Adieu, mon frère, Dieu vous tienne éternellement en sa sauvegarde. »

Le personnage assez surpris, articule, bégaye quelques mots vides de sens, laisse Riphile

enchanté de sa morale dont il croit déjà voir anticiper les heureux effets ; tandis que celui-ci continue son genre de vie, fait maigre, jeûne, prie, se mortifie la chair, se punit de ses fautes, s'attire des railleries en heurtant les usages de la société et en y blessant les bienséances, sait, sans en prendre les vices, y vivre selon son humeur, et n'en demeure point pour cela moins honnête homme.

CHAPITRE XIV.

L' ATHÉE.

Un homme grandement célèbre fait retentir de son nom les nations voisines. La singularité bizarre de ses opinions, jointe au mérite d'une vaste érudition, appelle sur lui l'attention des étrangers. C'est un esprit fort qui se pique d'incrédulité; c'est un docteur présomptueux enivré de ses dogmes, qui en prépare et répand le poison avec toute l'habileté dont l'ont rendu susceptible d'immenses travaux fortifiés par de laborieuses méditations. Voyez cet orgueilleux qui, dévoré d'amour-propre, ivre de gloire, affamé de renommée, court à l'immortalité par des routes paradoxales; qui changeant à son gré les justes notions que nous ayions des choses, s'efforce de renverser les idées les plus claires et les plus exactes pour choquer la raison et le bon sens, en attaquant et blessant tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré dans le monde. Croirait-on que, par des travers d'esprit et des monstruosités inouies, un audacieux eût espéré d'ébranler les sentimens les plus beaux qui soient au fond des cœurs, pour en altérer toute la pureté? Pensa-

t-on jamais qu'il s'éleverait sur la terre un impie armé d'incompréhensibles erreurs, assez extravagant pour prétendre démontrer aux yeux vulgaires les mystères inconcevables de l'être infini qui fixe à l'immensité des mondes son éternelle demeure? Quel autre eût jamais imaginé qu'une créature si chétive, si pétrie d'ignorance, fût tombée dans un tel excès d'égarement et de folie, que de croire de bonne foi pénétrer l'essence impénétrable du grand souverain qui régit la nature en maître? Hé bien! cet homme extraordinaire embrassant tant d'erreurs, dont une seule ne devrait pas même entrer dans une tête heureusement organisée, est l'hétérodoxe Ganathon, le plus fou d'entre les sages.

Ganathon ayant passé la majeure partie de sa vie à pâlir et sécher sur des livres, s'est creusé l'esprit à des réflexions aussi vaines qu'arides. Il a tant rêvé sur le monde et la nature de Dieu, qu'à l'aide d'une imagination déréglée, il s'est formé un système, non pas le plus chimérique qu'on puisse imaginer, mais le plus effroyable qu'on puisse croire. Après en avoir posé les affreux principes, il s'est vu contraint, pour ne pas trop déraisonner, d'en tirer de si horribles conséquences, qu'il n'est pas dans la nature humaine de les concevoir de sang-froid.

Ayant bâti son échafaudage sur les débris de la religion des philosophes anciens, il s'est étayé

du crédit des opinions insensées de quelques autres philosophes modernes. D'abord il prétend comme les Epicuriens, que l'être éternel n'est point la cause de cet univers ; qu'il ne se mêle aucunement de le gouverner, et que réduit à l'inaction, il demeure spectateur oisif de tout ce qui se fait et se passe dans le monde. Comme eux, il assure qu'un assemblage d'atômes inanimés peut former une ame et envoyer des images qui nous transmettent des pensées ; comme si ce n'était pas se payer d'une hypothèse mille fois plus confuse et plus absurde que le chaos d'Hésiode ! Ensuite développant toute la doctrine de Pyrrhoniens, il nous assure d'un air triomphant que nous devons douter qu'une table soit une table, qu'un arbre en soit un, et que deux et deux fassent quatre. Il vous dira comme son maître, que vivre et mourir sont la même chose. Si, justement choqué de cette extravagance, vous lui demandez pourquoi donc il ne meurt pas ? C'est précisément, vous répondra-t-il, parce qu'il n'y a aucune différence entre la mort et la vie, et que ce serait faire un choix.

Delà, sautant tout d'un coup à la doctrine des Marcionites, des Manichéens, des Pauliciens, il embrasse et reconnait ouvertement le dogme affreux des deux principes, l'un bon et l'autre méchant ; c'est-à-dire en termes plus clairs, que Dieu est également l'auteur du bien

et du mal. Quand on professe une telle doctrine, le Socinianisme n'a plus rien qui répugne à la raison ; parce qu'il faut peu d'efforts d'incrédulité pour rejeter tous les mystères de la religion catholique, et nier particulièrement la divinité de Jésus-Christ. Mais Ganathon croirait son ouvrage imparfait, s'il ne mêlait et fondait ses erreurs dans celles de l'athée Spinosa. Il enseigne donc que la nature a nécessairement produit le monde de toute éternité ; que Dieu et l'étendue sont une même chose ; que l'homme est une modification de la divinité. Quelle source d'impiétés va découler de cet abominable système ! Dans quel abyme d'extravagances va se précipiter son auteur !

Nous allons bientôt voir que Dieu et l'homme ne font qu'un, puisque celui-ci étant un accident de l'étendue, Dieu et l'étendue ne sont qu'une même chose. Ainsi, toutes les pensées de l'homme seront nécessairement celles de Dieu. Il n'agira point sans que la divinité ne lui prête son bras. Si l'homme égorge son semblable, il est clair que Dieu qui est tout-à-la fois l'un et l'autre homme, s'égorgera lui-même. Si les armées françaises immolent cent mille Allemands, voilà Dieu renfermé dans l'un et l'autre peuple, qui se tue cent mille fois. Comme Dieu et l'étendue ne font qu'un, il est encore évident que cet arbre qui est un accident de l'étendue est Dieu ; que cet arbre sent, parce que Dieu

qui est l'homme a la faculté de sentir ; que cette pierre pense et raisonne, parce que l'homme étant une modification de Dieu qui est lui-même l'étendue, pense et raisonne. Voilà donc le soleil, la lune, les étoiles, tout ce qui existe en l'univers, dans un état de transélémentation divine, puisque toutes choses sont des modalités de Dieu ; et le plus grand ridicule va donc être versé sur ces modalités ; car la matière qui est évidemment étendue, subissant jusqu'à l'infini toutes les modifications possibles, il s'ensuit évidemment que l'être éternel, immuable, incorruptible, sera muable, corruptible, qu'il naîtra, vivra, mourra, se détruira autant de fois que la matière subira de changemens, tout aussi souvent que les substances transformeront leurs accidens.

Envisageons un peu ce Spinozisme du côté de la morale, et voyons si les petites-maisons renfermèrent jamais d'assez folles têtes pour enfanter de pareils déreglemens. Le Dieu de Ganathon sera un être matériel, d'une substance composée, sensible au froid, au chaud, sujet aux infirmités de sa créature. Il en aura toutes les pensées vicieuses, impies, abominables, impudiques : il se transformera en autant de personnes qu'il y a d'hommes sur la terre. Pour quelques vertus qu'il saura pratiquer, cent mille vices infâmes noirciront le cours de son existence. Il aura le pouvoir d'étaler ici le brigandage, en même tems que la

faculté de le réprimer en d'autres lieux. Il voudra, ne voudra point en même tems, sera tout-à-la fois en tous lieux; c'est-à-dire, qu'au même instant qu'il sera revêtu du corps de l'empereur du Mogol, il sera le bourreau tranchant à Paris sur un échafaud la tête du coupable, qui sera pourtant la sienne propre, avec non moins de fondement que ce qu'on rapporte de St.-Denis, baisant sa tête entre ses bras, après qu'on la lui eut coupée. Comme il est des hommes gais, tristes, menteurs, véridiques, bons, méchans, il sera en même tems triste, gai, véridique, menteur, bon, méchant. Quelle atroce bigarrure de passions dans l'être simple, immatériel, infini, immuable, éternel.

Qui croirait qu'un système où règne un enchaînement d'idées si bizarres, et un fond de démence aussi exécrable, ait pu devenir la production d'un homme se disant être avec orgueil une modification de la divinité? La doctrine de Ganathon se répand en divers lieux. Toute nouveauté plait aux esprits turbulens. Bientôt il s'attire une foule de sectateurs qui, ne comprenant pas trop ses dogmes pernicieux, ne laissent pas néanmoins de prôner le génie transcendant de leur maître. Les grandes sociétés se font honneur de recevoir un personnage dont les talens font tant de bruit parmi le monde. D'un autre côté, les familles vertueuses le regardent comme l'an-

techrist annoncé par l'évangile, comme un monstre d'impiété qui se glorifie hautement d'être sur terre un suppôt d'enfer. Les honnêtes gens le fuient avec horreur, de crainte que sa présence n'inspire aux jeunes gens les maximes du libertinage, et ne souffle la corruption dans le cœur des jeunes filles. Sur la foi de ses détestables principes, on le regarde tour-à-tour comme un incrédule, comme un athée, comme un intolérant, comme un fourbe astucieux, un vil hypocrite grimaçant en tous lieux la vertu. Mais il faut observer en passant à la louange de Ganathon, que malgré ses étranges et abominables maximes, malgré l'autorité de ses affreux sentimens qui déposent par-tout contre lui, sa vie est en pleine contradiction avec son système, et sa conduite exemplaire digne des plus grands éloges. Il serait même à desirer que les membres de l'état se comportassent entr'eux avec la même dignité : la religion en aurait plus de crédit, et son autorité serait à coup sûr mieux affermie parmi les croyans. Il est honnête homme, probe, désintéressé, sobre, frugal, tempérant; peut-être même n'a-t-il aucune inclination vicieuse : il est peu sociable, il est vrai, mais bon époux, excellent père de famille, d'un commerce irréprochable dans l'amitié.

D'après ce tableau si différent de lui-même, quelle honte pour ces hommes que l'usage de

visiter les temples a rendu dévots, mais dont la timide vertu n'a pu refréner les appétits vicieux, d'être contraints de baisser les yeux devant les exemples d'un homme qui mérite à tant d'égards l'indignation de ses semblables ! de reconnoître en lui presqu'autant de vertus qu'ils recèlent de vices ; de prêcher la sagesse, lorsqu'il la met presque seul en pratique ; de vanter la sobriété, la tempérance, quand il montre lui-même l'exemple de ces heureux penchans ; de fulminer contre l'adultère, tandis que lui, sans jamais en parler, se fit toujours, non pas un vrai scrupule, mais eut horreur de souiller le lit d'autrui ! Vous qui, sans cesse nous vantant fièrement les beaux exploits de l'amitié, ne lui avez jamais accordé que ce qu'il vous était indifférent de perdre ou conserver, courbez votre front dans la poussière, en voyant l'impie Ganathon offrir de bon cœur, sans appareil et sans faste, tous ses biens pour conserver l'honneur d'un ami qu'on outrage, et se préparer aux horreurs d'une mort honteuse, afin de ne pas compromettre la sûreté de l'amitié en révélant ses secrets ! Dites-moi, je vous prie, en est-il beaucoup parmi vous d'un si ferme courage, d'une intrépidité si magnanime, qui soient capables d'un si généreux sacrifice ? Apprenez donc par cet exemple, que les opinions les plus extravagantes peuvent quelquefois s'allier avec un bon cœur ; que le

desir de la gloire a pu égarer beaucoup d'esprits forts ; mais qu'assez souvent l'impie ne fut pas dépourvu des grands sentimens ni des vertus sublimes qui ont ennobli la vie des plus saints religieux. Et si le culte d'adoration qu'on rend à l'éternel, produisit tant de martyrs, ne soyez plus étonnés que la carrière de l'impie ait été par fois semée de ces traits si brillans et si rares qui font tant d'honneur à l'humanité.

CHAPITRE XV.

LE DÉFIANT.

Quoi, Timon ! vous serez donc éternellement défiant ? Vous promenerez donc toujours vos regards inquiets sur tout ce qui attire vos injustes soupçons ? Les craintes les plus mal fondées tourmenteront donc incessamment le cours de vos années ? Si vous faites un pas dans votre appartement, et qu'un léger bruit vous frappe l'oreille, tout aussitôt de trembler, vous imaginant que le plafond s'écroule sur votre tête. En sortant de l'hôtel, vous franchissez tous les obstacles qui retardent vos pas, et prenez comme le fameux Nicole, le beau milieu de la rue, de peur d'être englouti sous les débris d'une cheminée volante. Quand une lourde charrette gémissant sous un poids énorme de grosses pierres, vient à vous avertir qu'il est tems de se garantir du danger, vous vous élancez comme un jeune faon, sur ce pauvre goutteux marchant à vos côtés ; et pour éviter d'être écrasé sous les roues, vous ne manquez pas de l'y précipiter.

Après d'indicibles embarras qu'ont accru mille

inquiétudes, vous parvenez enfin au rendez-vous donné. L'on vous y reçoit avec une politesse, une urbanité qui vous étonnent. Votre air chagrin montre assez que votre ame n'est pas tranquille. Plus on vous accueille, plus vous vous défiez des caresses; il semble qu'on vous ait convaincu qu'on veut vous tromper. Vos efforts à pénétrer les cœurs qui vous entourent, indiquent trop visiblement que vous y lisez mal. Moins on vous flagorne, plus vous apportez de réserve à vos discours; plus on étale vos louanges, moins vous y prêtez de sincérité; de telle sorte qu'en vous accueillant avec franchise, est le moyen de vous déplaire; et que c'est justement vous indigner si l'on garde en votre présence une honnête retenue. Comment donc s'y prendre, cher Timon, pour ne pas blesser votre contenance?

Lorsque vous êtes à la promenade, et qu'un peu de loisir vous y retient, pourquoi redouter les regards qui tombent sur vous? Craignez-vous qu'ils soient lancés par la malignité? Veut-on vous surprendre? Epie-t-on vos démarches? Votre maintien doit-il en imposer? Votre imagination s'effarouche, quand on a le malheur de vous approcher de trop près; vous vous imaginez que ce n'est point sans une intention coupable qu'on rit à vos côtés; et dans le feu du courroux, soudain vous allez penser que les sarcasmes de qui

même ne vous voit pas, ne peuvent éclater qu'à vos dépens. Et pour être confirmé dans votre erreur, le hazard permet qu'on vous examine en riant. Je m'apperçois qu'à ce coup votre tête n'y tient plus; car comment soutenir de sang froid l'aspect d'un mal intentionné qui nous raille, sur-tout quand on est, comme vous, victime de l'apparence ?

Mais soyez plus raisonnable, mon cher Timon; ceux qui bourdonnent à vos oreilles, et dont les entretiens, pour être gais, se perdent dans les nues, ne songent guère à vous-même, quoiqu'ils vous sachent présent. Ils ne laissent pas de causer, discourir, parler haut, sourire, rire, éclater, se plaindre, railler, le tout en vous fixant d'une vue assez égarée, quoiqu'au fond ils ne savent trop ce qu'ils disent; encore moins connaissent-ils le plus souvent le véritable sujet de l'entretien. Et voilà pourtant ce qui vous met sur les épines; voici ce qui porte à votre front cette rougeur qu'on prendrait volontiers pour celle d'un coupable; voilà la source des idées bizarres qui jettent votre contenance si mal assurée dans un si étrange embarras.

Croyez-moi, Timon, défiez-vous de la défiance et de l'orgueil; de la défiance, parce qu'il est mal séant d'avoir incessamment une mauvaise opinion d'autrui; de l'orgueil, parce que les louanges mêmes que vous méritez, l'envie sait

toujours

toujours vous les dénier, et que celles qu'on ne vous doit pas, on n'ira point vous en combler. Ainsi, ne baissez point les yeux quand vous croirez que de loin on vous montre au doigt, en disant tout haut : « Le voyez-vous? *Hic est!* C'est lui; » car votre réputation n'a pas encore jeté la surprise aux quatre coins du monde. De la modestie, Timon, et sur-tout point de méfiance; c'est le moyen de faire taire l'envie d'une part; et de l'autre, de nous disposer à recevoir avec reconnaissance et avec bonté les soins officieux qu'on daigne quelquefois nous accorder.

CHAPITRE XVI.

L'AMBITIEUX.

BATHILDE poursuit une carrière semée d'épines. Les rigueurs de la fortune qui semblait devoir l'accabler, n'ont pu le détourner de son but. Né dans les haillons de la misère, son esprit altier a conçu de bonne heure le noble desir d'honorer sa naissance en s'élevant. La nature l'ayant formé pour les agrémens et les plaisirs, l'a doué d'une ame encline aux plus hautes prétentions. Presqu'aussitôt son entrée à la vie, il a donné des marques de sa grandeur future. On remarquait en lui dès sa plus tendre enfance l'agitation naissante des desirs inquiets; on voyait luire dans ses yeux je ne sais quelle ardeur dont on ignorait l'objet: ses mouvemens, ses gestes avaient déjà cette direction qui, dans l'adolescence, annonce de grandes qualités, ou présage l'auteur de calamités funestes.

A peine touchait-il à sa seizième année, que l'aiguillon de l'ambition piquait la fierté de son ame. Afin de pouvoir s'ouvrir plus aisément la route des honneurs, il se jeta dans la société des femmes en crédit. La fréquence des visites, l'assiduité, la galanterie, l'importunité,

les petits soins, l'échange même des faveurs contre les promesses de l'avenir, affermirent bientôt ses pas mal assurés, dans ce sentier encore mal frayé. A mesure qu'il s'est avancé, les obstacles ont disparu. Il se félicitait de son bonheur et voulait toujours l'accroître. L'aveugle déesse qui d'abord l'égarant, l'avait ensuite redressé, a cessé de le combler de biens pour lui apprendre à s'en passer. Mais Bathilde, sans se lasser de ses efforts, dans le dessein même d'aiguiser sa constance, a bravé tout ce qui pouvait traverser ses ambitieux souhaits. Quoique tantôt sechant d'envie de voir un concurrent préféré; tantôt dévoré du serpent des regrets d'avoir laissé échapper l'occasion de se fixer à l'un des rayons élevés de la trompeuse roue; malgré les traits tant acérés de ses ennemis, et les traverses si multipliées qu'ils lui font essuyer à l'envi, sa fermeté se plaît à tout faire plier devant lui, et rien ne peut arrêter sa course, quand il est constamment résolu de triompher de tous les empêchemens.

Cependant, quoique coudoyé, poussé presque renversé dans la foule, il parvient au ministère. Nouvelle rage de la part des envieux; nouveaux efforts de Bathilde, pour se maintenir en son poste. On épie avec attention ses démarches; on examine scrupuleusement sa conduite; on s'efforce de le faire trébucher à

chaque pas. Ses gens sont gagnés pour le perdre; on lui suscite mille embarras pour l'y faire succomber. On verse à pleines mains les dégoûts sur toutes ses opérations; tout est mis en œuvre pour les faire échouer. Toutes les ruses sont employées pour le contraindre d'abdiquer une autorité dont le vif éclat éblouit trop fortement les yeux. La calomnie, la médisance, les impudens mensonges agitent leurs fureurs, font dresser, font siffler leurs serpens, afin d'aliéner, sinon son entendement, au moins son ambition.

Dans ce conflit de déplaisirs, de chagrins, d'anxiétés, Bathilde est loin d'être en paix. Le sommeil fuit de ses yeux; il rêve nuit et jour aux moyens d'écraser ses jaloux. Quelquefois il feint de croire que ses fonctions lui pèsent trop; que trop faible pour soutenir un si lourd fardeau, il se sent incapable de gouverner plus long-tems son vaisseau, pour peu qu'il soit encore battu par les orages. Puis voulant d'un seul coup rompre leurs coupables desseins, il prépare en secret une entreprise qui lui réussit à l'instant même où triomphait la joie de ses adversaires, qui s'imaginaient, d'après l'aveu de sa faiblesse et de ses craintes, le prendre ouvertement en maladresse.

Par malheur, l'ambition ne peut jamais se modérer; jamais elle ne pourra mettre de

bornes à son feu dévorant. C'est un incendie qui, à mesure qu'il éclate, fait des progrès jusqu'à ce qu'il ait tout consumé, et ne s'éteint qu'au défaut d'aliment. Aussi Bathilde né dans la fange, lui qui eut l'audace de porter ses vues au ministère; qui eut en outre le rare bonheur d'y monter, malgré les innombrables détracteurs de son mérite; qui s'est mille fois rappelé avec amertume les indignes bassesses et les brigues honteuses auxquelles il doit ses honneurs et son élévation; hé bien, Bathilde n'est point encore las des dégoûts, des rebuts, des perplexités : ses hautes prétentions, loin de s'amortir, se nourrissent, se fortifient, augmentent avec l'âge, s'agrandissent par les difficultés; son ame altérée d'honneurs aspire à la royauté; et dans l'excès de sa vanité ridicule, il espère même un jour envahir, comme Alexandre, la monarchie universelle; afin de goûter à loisir les hommages de toute la terre. Plus on est riche, plus on souhaite de le devenir, et plus on est puissant, plus on devient ambitieux. La mort, la mort seule peut mettre fin aux desirs des richesses, ainsi qu'à ceux de l'ambition; car ce n'est qu'au bord du monument, dans l'affreuse nuit du tombeau, que toutes les choses périssables trouvent enfin leur terme.

CHAPITRE XVII.

L'INGRAT.

Quel homme ingrat que Philéas! Vit-on jamais moins de délicatesse et plus de noirceur? On l'aime, il est chéri; on le couvre de bienfaits; on l'honore de la plus haute estime. Comme il est aimable et séduisant, rien ne résiste à ses caresses; tout plie à ses instances. On se pique d'honneur de voler au-devant de ses souhaits, de prévenir ses chagrins, d'étouffer ce qui pourrait porter quelque atteinte à ses plaisirs, d'écarter jusqu'aux plus légers soupçons d'inquiétude. Il est très-favorablement accueilli dans toutes les sociétés où reposent la décence et l'honnêteté. Parvenu à l'âge heureux où les grâces se déploient, et où le mérite commence à s'épanouir, on se flatte avec le plus vif intérêt, qu'alliant un cœur formé pour les vertus aux connoissances éminentes qui cherchent à briller à son insçu, l'on ne pourra que s'applaudir un jour de lui avoir prêté d'officieux soins. A-t-il un besoin? l'on n'attend pas qu'il s'en plaigne. Lui faut-il de l'or? vingt bourses lui sont ouvertes. Veut-il trouver des charmes dans un cercle de jeunes

beautés formées par les amours? aussitôt la confiance maternelle lui procure le plaisir d'admirer toutes sortes de talens naissans, et le bonheur inexprimable de contempler à loisir ce que la nature créa de plus aimable.

A ce puissant aspect, il est ému, frappé, morne, stupéfait. L'amour éveille ses sens encore endormis dans le sommeil des passions. Dans son cœur il fait un choix, et quel choix! La reine du céleste troupeau se déclare sur-le-champ la maîtresse de ses penchans. Il brûle en secret; il l'adore; il voit le ciel dans ses yeux. Que ne lui dit-il pas pour l'intéresser? Quel langage pour l'attendrir! Que de soupirs pour tâcher de lui en arracher! Quel maintien désordonné pour déconcerter le sien! Ah, Philéas! que vas-tu faire? Quels criminels desirs naissent en foule au fond de ton cœur déjà disposé à corrompre une beauté timide qui s'ignore encore! Quels artifices odieux couvrent la séduction dont t'arma l'imposture contre l'innocence de ses attraits! Son cœur encore éphèbe est frappé de tes traits victorieux; il est piqué au vif, et tu triomphes orgueilleusement de sa blessure! Dans le charme qu'elle puise à t'aimer, je la vois avec la plus grande sécurité s'abandonner dans tes bras. Comme son cœur n'a jamais trompé, penserait-elle que celui dont les discours furent toujours accompagnés de la plus exacte vérité,

mêlerait à l'imposture des sermens l'outrage déguisé en respects ? Non, non, elle t'aime, et t'en a fait le plus touchant aveu : son ame et sa bouche t'ont nommé son vainqueur.

Dans ce malheureux moment où la tendresse d'une amante s'explique hardiment et sans détour, l'indigne Philéas l'arrache du foyer paternel, l'enlève et s'enfuit dans des contrées lointaines. Malgré ses plaintes, ses cris, ses tant doux reproches ; malgré les larmes si puissantes de la beauté, ces larmes versées par torrens pour attendrir un monstre, il vient à bout de consommer ses abominables desseins. Mais, à peine a-t-il contemplé quelques jours sa timide et trop faible conquête, qu'il délaisse barbarement l'infortunée comme une nouvelle Ariane qui conte envain ses malheurs aux rochers, la laissant seule en ces lieux, condamnée à la honte et livrée toute entière aux horreurs de l'infamie. Ce monstre d'ingratitude inouie fait encore plus : non content d'avoir répandu l'amertume et la flétrissure dans une ame innocente qui l'adorait, parce que le voyant aimable, elle le crut honnête, il accourt au sein de ses bienfaiteurs qu'il outrage par des calomnies, et qu'il perd par le funeste crédit dont il s'est environné par leur confiance, et par sa fortune dont ils ont été les premiers et malheureux auteurs. Aux tendres reproches qu'on lui adresse sans in-

voquer les sentimens de la reconnaissance, mais afin de le rappeler aux sentimens d'équité qu'on le croyait encore chérir, l'exécrable Philéas endurci dans son crime, opposant tout ce que l'imposture compose de plus odieux et renferme de plus atroce, charge avec la dernière impudeur, les modèles de la bonté et de la vertu, qui réchauffèrent avec tant de précaution et de soins ce noir serpent dans leur sein.

A quels signes faudra-t-il donc désormais reconnaître les méchans dont l'extérieur en impose à ce point? Comment déroulerons-nous le voile si bien fardé, qui couvre tant d'hypocrisie, tant de perfidie, et dérobe, si je puis parler ainsi, la clarté de tant de noirceurs?

CHAPITRE XVIII.

LE GOURMAND.

On sait que l'empereur Vitellius était un des plus grands gourmands dont l'histoire ancienne fasse mention; que tous les chemins de l'Italie et les deux mers étaient couverts de gens allant chercher pour sa table les viandes les plus exquises et le poisson le plus rare. Ce prince avait coutume de faire quatre et quelquefois cinq grands repas par jour. Il ruinait les amis chez lesquels il s'invitait sans façon; et l'on se rappelle peut-être que Lucius Vitellius son frère, lui fit servir dans un banquet deux mille poissons et sept mille oiseaux, tous rares, exquis et recherchés. Mais peu satisfait de la bonne chère, ou de son prix, la profusion de l'empereur alla si loin, que dans un festin l'on servit un bassin qui seul coûta plus que le repas de son frère; car il était rempli de foies de faisans, de langues de scarres, de cervelles de paons, d'entrailles de murènes, et de toutes espèces de poissons du plus grand prix. Le fameux Apicius (je parle du plus gourmand; car on sait qu'ils étaient trois renommés à Rome pour leurs

excès) Apicius, dis-je, après avoir dépensé en bonne chère deux millions et demi, et voyant avec effroi qu'il ne lui restait plus, pour continuer son train de vie ordinaire, que deux cent cinquante mille francs, voulut s'empoisonner, de peur de mourir de faim avec une telle somme. Caïus César que la nature sembla porter au trône, pour dévoiler jusquà quel excès un souverain peut pousser les vices, s'avisa un jour de donner un souper de cent millions de sesterces; et malgré les efforts réunis de l'imagination de tous ses courtisans, il eut beaucoup de peine à consommer en un repas le revenu de trois provinces. Parlerai-je de la fameuse Cléopâtre, reine d'Egypte, qui disputait avec Antoine à qui porterait le plus loin le luxe, la mollesse et la dépense? Afin d'enchérir sur son amant, elle fit dissoudre dans du vinaigre et avala dans du bouillon une des perles qui lui servaient de pendans, toutes deux d'un prix inestimable. Elle se préparait à résoudre l'autre, quand un nommé Plancus lui retenant la main, sembla lui envier la gloire unique et singulière d'avoir dévoré en deux coups deux millions. Il est inutile, je crois, de fouiller chez les anciens, dans l'intention d'y chercher des exemples de gourmandise; venons tout bonnement à Mélèce qui de ce côté, vaut aussi bien son prix qu'un autre romain.

Sans être aussi riche que Vitellius, qu'Apicius, que Caïus César, qu'Antoine, que Cléopâtre, Mélèce n'est pas moins fécond que tous ces grands personnages en excès de gourmandise. Dès le matin, tous ses valets se répandent dans les marchés, et vont y enlever tous les plus beaux morceaux qu'on y étale. Sa cuisine regorge des pièces du gibier le plus rare, et sa cave est garnie du meilleur vin. Au milieu d'un appareil pompeux de mets trop recherchés, vous voyez l'intrépide Mélèce armé d'un appétit jusqu'aux dents, engloutir en un moment ce qui a peut-être coûté dix ans de travaux, et a passé par dix mille mains avant d'arriver jusqu'à lui. Il mange avec voracité; son estomac surchargé d'alimens, est contrarié dans ses fonctions: bientôt il n'avale plus qu'avec peine, et ne digère qu'avec difficulté. Déjà sa bouche est assaillie de hoquets impurs et empestés; car les mets entassés dans son ventre vont plutôt s'y pourrir que s'y convertir en sucs nourriciers.

A peine a-t-il quitté la salle du banquet, que ses desirs insatiables croissant en raison de la diversité des sauces qu'il n'a pu goûter, il s'efforce de vomir pour se rendre à jeun; et prenant des remèdes afin de raviver son appétit mourant, il se remet au festin avec une nouvelle joie. Il gronde ses cuisiniers et l'architriclin de ce que son palais blasé méconnait les saveurs. Il

exige de leur savante industrie qu'elle invente de nouvelles sauces qui donnent de nouveaux ressorts à ses goûts émoussés par la corruption. Ne gardant pas plus de mesure dans le boire que dans le manger, au lieu d'humecter il inonde ses entrailles qu'ont dessechées toutes sortes de mets brûlans. Il goûte une volupté pure, lorsque passant de la table dans les bras de l'ivresse, il s'endort au doux fumet d'un vin de quarante ans. Soudain quatre forts valets dont le zèle est soutenu par une longue habitude, transportent leur maître Silène, dans un appartement trop long-tems empreint des marques honteuses de la plus crasse débauche.

Quel sommeil ! et quel réveil ! C'est un nouveau jour qui commence, il faut l'employer à de nouveaux plaisirs. Il faut mettre à contribution des régions éloignées pour se rassasier de leurs produits. « Qu'on charge, dit-il, un de mes vaisseaux ; qu'il soit expédié aux Indes : j'en veux tirer les fruits les plus enviés, et comme un autre Apicius, je serais presque tenté de m'y transporter moi-même, afin de les savourer dans toute leur pureté, en y respirant l'air du climat qui les a produits. »

Mélèce dont le corps est moins appesanti par la graisse, qu'usé par de laborieuses digestions, et dont l'ame exténuée languit totalement dans l'inertie, ne trouve de forces que pour songer de quelle manière il pourra dépeupler la mer

et la terre. Son insatiable avidité voudrait dévorer tout ce qui existe. Il souhaiterait que l'univers fût armé de pièges, de filets, d'hameçons, pour réduire tous les animaux à sa gourmandise, sans leur accorder même le repos quand elle en est satisfaite et dégoûtée. De cette immense profusion de bonne chère, combien s'en introduit-il dans ce ventre malade de tranchées convulsives? Ce gouffre creusé par les intempérances, veut-il donc engloutir ce qu'il ne peut contenir? Ce corps qui a plus d'appétit que d'estomac, ne ressemble-t-il pas à ces volcans embrasés qui vomissent les matières inflammables dont leurs flancs sont surchargés?

Mélèce engourdi, étouffant sous le poids des alimens, a recours au remède ordinaire : après avoir interverti l'ordre naturel par des expédiens qui font rougir la tempérance, il aiguise de nouveau son appétit, préside au festin, sert d'exemple aux gais convives, tout en dévorant ces tas de pâtisseries délicates, amoncelées par étage en sa présence. Il détrempe tous ces poisons par des liqueurs spiritueuses dont l'excès peut bien réjouir un moment, mais dont les tristes effets sont à la longue si déplorables et si pleins d'amertume. Mais à quoi bon toutes ces dépenses excessives, à quoi bon, je vous prie? pour avaler à midi ce qu'il ira le soir déposer à la garde-robe.

Ne vous étonnez pas si cet homme qui croit que tout est créé pour ses plaisirs, se plonge dans le bourbier des vices ; il manquerait encore quelque trait à sa gloire, s'il n'avait pris l'habitude de contrarier l'ordre des saisons, en prenant tout le contre-pied de ce qu'il nous indique. Si, par exemple, en hyver, dans la rigueur des frimats, Mélèce n'avait point ses appartemens parfumés des suaves odeurs du printems ; si sa cheminée n'était couverte de roses et de violettes odorantes ; si sa table n'était colorée de cerises aussi piquantes que dans leur maturité, Mélèce blasphêmerait hautement l'éternel. De même, si au cœur de l'été, l'industrie de ses domestiques ne lui préparait des rochers de glaces qui lui rappellent le sommet du Mont-Perdu ; si le lourd marron ne flattait ses regards, si les primeurs en tout genre, trop souvent inodores et sans saveur, n'étaient anticipées au moins d'une saison entière, toute sa maison, toute sa brillante suite, tous ses courtisans porteraient les marques de son courroux.

La nuit pour lui n'est point sottement employée à dormir. Le jeu, les bals, les conversations amusantes chassent le soleil sur l'autre hémisphère ; et dès qu'il revient à paraître sur l'horison, l'on s'abandonne gaiement à la douceur d'un repos nécessaire. Mélèce, loin de penser comme la multitude qui croit que l'intervalle du coucher au lever de l'astre éclatant du

jour, est le tems marqué par la nature pour nous délasser de nos travaux, Mélèce trouve qu'il est d'un être grand, magnifique, extraordinaire de remonter le cours du torrent qui emporte le vulgaire, et regarde tous ces imbécilles usages comme autant de modes surannées. Il n'est pas du bon ton, selon lui, de faire ce que le peuple fait, de suivre la vieille routine consacrée par nos pères, de paraître imiter ce qu'il nous faut suivre, d'écouter les exemples qui nous tiennent le langage de la raison; et c'est sans doute pourquoi Mélèce est si peu sobre, si peu frugal, si malade dans le cours de ses débauches, si peu chaste en amour, si peu décent et si grand gourmand.

CHAPITRE

CHAPITRE XIX.

LE PRÉSOMPTUEUX.

PENSER trop avantageusement de soi ; se croire né pour applanir toutes les difficultés, et fait pour tout entreprendre, en garantissant tout succès, est le caractère du présomptueux. Aussi Tiburce se flatte-t-il de s'ingérer dans tout et de voir à la longue couronner tous ses soins. A le voir, il peut tout ; à l'entendre, rien ne peut lui résister ; il se déclare hautement bienveillant ; il accorde hardiment ses protections, sans crainte de s'épuiser en promesses. Il se répand dans le grand monde et s'appuie du crédit des puissans. On le voit commencer mille affaires sans en terminer aucune, prendre en main les intérêts de chacun sans beaucoup s'en soucier, se vanter d'éclaircir des contestations que multiplie son ignorance, embrouiller au lieu de simplifier la marche des objets qu'on lui a confiés, égarer un dépôt sacré que lui ont commis d'honnêtes mains, fomenter par son imprudence des dissentions qu'il s'était chargé d'éteindre, et faire sottement éclater aux yeux de tous son impuissance à se

rendre utile, plutôt que de voiler son incapacité sous l'apparence d'un refus honnête.

Les difficultés, les nombreux obstacles échauffent, irritent, enflamment la présomption de Tiburce. Pour parer à un inconvénient, son étourderie lui en suscite mille plus graves. Au lieu d'appaiser le courroux qu'il a fait naître au sein de ses protecteurs qu'il tourmentait d'importunités, il les embrase d'une nouvelle rage, et vient à bout de se faire pour toujours interdire leur présence. Plus il veut accueillir d'empressés, moins il a le crédit de les obliger; moins il compte sur le succès de ses négociations, et plus il est favorisé de la bizarrerie des évènemens; en un mot, moins il y met du sien, mieux il se gouverne, et jouit d'autant plus de son bonheur qu'il lui a coûté moins d'efforts.

Dans le tourbillon de ses inconséquences, Tiburce que la curiosité porte à tout voir, se rend par hazard dans une galerie de tableaux des grands maîtres. A la vue des chefs-d'œuvre qui l'environnent, ses idées s'échauffent, son imagination s'allume, son génie, s'embrase; l'éclair brille dans ses yeux; il se croit animé du divin talent des Raphaël et des Rubens, et s'écrie comme le Corrège dans un ravissement sublime: *Anch 'io son pittore!* Et moi aussi je suis peintre! Tout aussitôt, de peur de laisser disparaître la trace des idées

lumineuses qui viennent d'éclore en son cerveau plein d'extase, il court s'enfermer dans son cabinet, travaille, fait, refait, efface, commence, recommence, et se trouve fort surpris au bout de six mois d'études, de n'être pas encore assez habile à peindre un dessus de porte.

L'imagination, se dit-il, si facile à s'enflammer, si docile aux grandes pensées, n'est donc pas le véritable indice du vrai talent? Pour brûler d'accomplir un dessein, on n'en est donc pas toujours le maître? Il ne suffit donc pas toujours de griller du desir de peindre à grands traits pour se rendre un grand peintre? Quoi qu'il en soit, essayons..... oui, essayons si mon talent ne se déclarera pas d'une autre manière, en s'ouvrant et se prêtant à des beautés d'un autre genre : fréquentons les spectacles.

Tiburce vole aux Français; la pièce est de Racine et Larive joue. La salle retentit d'applaudissemens vifs, redoublés, continus. Tiburce ne tient plus contre cet effroyable vacarme, source de plusieurs sortes de gloire. Dans l'excès de ses transports, sentant bouillonner sa verve poétique, il croit voir les neuf muses, et tout particulièrement Melpomène, fondre dans son ame et l'exciter aux combats d'Apollon. Il est tellement enchanté de ce qu'il voit, entend, conçoit, qu'il pense déjà commencer à la fois la carrière d'un grand poëte tragique et celle

d'un grand tragédien; car il se persuade aisément que les vers de l'illustre Racine ont passé dans sa tête, et que les beaux gestes et les accens sonores de Larive, ont réveillé dans son cœur un talent beaucoup moins ignoré qu'assoupi.

En conséquence de sa folle et très-ridicule présomption, il se met à l'œuvre, essaye, remue, s'agite, sue et s'apperçoit dès les premiers vers de l'indocilité des neuf sœurs, et que Pégase est rétif. Néanmoins, ne perdant point encore courage, et voulant sonder à fond son talent déclamatoire, il récite devant sa glace, d'un ton d'énergumène, les six vers qu'il vient d'écrire à la barbe d'Apollon. Mais, hélas! les hurlemens qu'il pousse vers l'Olympe sont si affreux, que les voisins tout tremblans, tout émus prennent le parti, pour se rassurer dans une paix profonde, d'enchaîner aux pieds de son lit, ce furieux père éternel des petites-maisons. Après ce nouvel échec dans l'un de nos plus beaux arts, Tiburce prend sérieusement son parti, mais en blasphêmant pourtant contre la nature qui l'a frustré barbarement de ses dons, et retourne bonnement à ses affaires, comme revint jadis à ses moutons la gentille Deshoulières, lorsqu'elle osa monter ses légers pipeaux au ton de la lyre héroïque et du luth harmonieux des Eschyle, des Euripide et des Sophocle.

CHAPITRE XX.

L'HÉTÉRODOXE.

ANICET est un de ces penseurs dont les idées, pour être singulières, n'en sont pas moins étonnantes. Après avoir passé quelques années dans les méditations sur la nature de l'homme, par une suite de son système, il les tourna du côté de l'univers; et le résultat de ses conceptions enflant les élémens de sa doctrine, il se proposa des doutes qu'il résolut ainsi : « L'être éternel dirige-t-il le monde par des loix générales, et daigne-t-il abaisser sa grandeur aux détails particuliers ? Si l'homme est fait à son image, et qu'il agisse en petit comme l'éternel en grand, je réponds que non; car l'architecte d'un grand édifice se contente d'en créer le plan, abandonnant aux ouvriers subalternes le soin de l'exécuter. Quels seront donc les ouvriers du monde ? des esprits et des intelligences invisibles que le créateur aura mis au-dessus de l'homme, en leur laissant ainsi qu'à lui le franc-arbitre. De même qu'il existe des animaux qui surpassent de beaucoup l'homme en grosseur, de même il en est dont la petitesse lui échappe. Nous connaissons bien par l'organe de la vue ceux qui n'excèdent pas le volume du ciron.

Nous voyons bien à l'aide du microscope l'organisation de ce dernier. Nous y remarquons, comme le dit Pascal, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes. Mais si l'art nous fait découvrir une foule d'animaux qui échapperaient à nos yeux, n'est-il pas à croire que la nature qui multiplie tout à l'infini, en a créé une infinité d'autres qui se refusent à nous par le secours de l'art même le plus ingénieux ?

Sans doute, avant d'arriver aux intelligences, il doit y en avoir prodigieusement dont la petitesse augmente par degrés. Refuserons-nous à ces intelligences le don de penser ? Non, ce me semble ; car l'éternel n'a pas dû s'asservir à placer la pensée seulement dans un animal doué d'un cerveau. Au contraire, si la matière apporte des entraves à la pensée, il est évident que les pensées seront plus fertiles, plus grandes, plus pures dans un esprit dépouillé de matière. Il est donc possible d'admettre ces esprits ; et la raison ne répugne pas plus à croire à leur création, qu'à celle du monde qui fut fait de rien ; car faire de rien presque rien n'est pas, je pense, plus difficile que de produire un tout de rien ; ce qu'on a pourtant nié en répétant l'axiôme antique : *ex nihilo nihil fit*, rien ne se fait de rien.

Voilà donc les ouvriers célestes peuplant invisiblement l'air que nous respirons, qui entrent pour quelque chose dans la conservation de cet univers. Je ne les nommerai point anges ou démons, mais seulement bons et mauvais génies; parce que n'étant guère plus parfaits que les hommes, ils ont sans doute les bonnes qualités des uns et tous les vices des autres. Comme moins matériels et plus puissans, ils doivent jouer un rôle étonnant sur nos bonnes et mauvaises actions. Adieu, pour ainsi dire, le libre arbitre; car je crois voir tel mauvais génie qui, se glissant dans le cerveau de tel homme, soit par la bouche ou par le nez, modifie tellement ses idées, qu'il les détermine vers telle méchante action. Tel autre bon génie s'empare de la tête de tel autre homme, ébranle telle fibre qui, le portant à telle pensée louable, le fait agir d'une manière qui lui mérite des louanges.

En effet, qu'est-ce que tous ces pressentimens le plus souvent vrais qui nous assaillent durant le cours de la vie, si non un avertissement secret de ce qui nous doit arriver? N'est-ce point l'œuvre d'un génie charitable prenant part à nos peines et à nos plaisirs? Pourquoi me suis-je dit cent fois: Telle personne est à cent lieues d'ici, j'en suis presque assuré, et cependant il me semble que je la verrai chez moi dans la journée, et qu'à peine

la réflexion était achevée, j'ai vu réaliser avec étonnement ce que mon imagination m'offrait comme chimérique ? D'où vient que vous étiez hier frappé de l'idée du malheur qui vous accable aujourd'hui ? Qui vous a dit que ce jeune homme bien portant avant-hier, malade aujourd'hui, ne se relevera cependant pas de sa maladie ? Malgré toutes les apparences contre vous, pourquoi en paraissez-vous si certain que vous risqueriez très-volontiers pour cet objet un pari très-sérieux ?

Comment, d'un autre côté, ne pas croire aux mauvais génies, quand il nous arrive précisément le contraire de ce que nous espérons ? Suis-je à présent dans la joie ? tantôt je serai plongé dans la tristesse. Demain serai-je triste ? le jour suivant, une flatteuse nouvelle caressera mes souhaits. Comptai-je sur le bonheur ? c'est quelque indice du malheur qui se prépare à m'atteindre. Si je ne songe point à la fortune, elle vient me sourire : si je veux courir après, la cruelle se moque de moi, fuit et m'échappe. Est-elle dans mes bras ? semblable à un enfant prothée elle est toujours en mouvement pour s'esquiver. Suis-je dans l'élévation ? je vois à mes pieds un gouffre s'entrouvrir. Si, me disposant à sortir de mon foyer, quelqu'un s'efforce de me retenir pour une affaire, je n'écoute rien, je brave les reproches, je cours comme le roi d'Epire chercher dans la rue une

tuile qui me fend la tête ; et le peuple de s'écrier soudain : » L'on ne peut fuir son malheur. »

Voyez un peu comme les génies malfaisans agissent d'une manière conforme à leurs principes. Qu'un coquin, un fripon, un brigand se laisse tomber d'un troisième étage, il semble que la terre s'incline pour le recevoir mollement en son sein. Qu'un honnête homme, bon père, bon époux, qu'un excellent citoyen passe auprès d'une voiture prête à rompre, il en est soudainement écrasé. La foudre qui frappe à peine un individu sur un million, est sur le point d'éclater, et c'est sur un vertueux chef de famille que tombent ses coups ; au lieu de réduire en poudre ce scélérat vagabond qui ne tend qu'à s'alimenter des misères d'autrui. Trois enfans dans la maison paternelle laissent appercevoir leur caractère, percer et jaillir les premières étincelles de leur raison ; l'un est aimable et l'amour de ses parens ; les deux autres méchans n'aspirent qu'à secouer le joug pour errer en liberté. La mort, l'impitoyable mort doit faire un choix, et c'est précisément sur les délices de ces bons parens, qu'elle va verser sa cruelle amertume, en le leur arrachant dans la fleur du bel âge, moment précieux où ils fondaient avec une entière sécurité la plénitude de leurs espérances.

Dans cette maison, deux époux sont unis par les plus doux liens: l'amour dans toute sa pureté a présidé à leurs chastes plaisirs. Aux transports voluptueux a succédé une amitié durable: un bonheur sans mêlange leur promet pour la vie les jours le plus heureusement filés. Le premier aiguillon de l'inquiétude n'a pas encore effleuré leur ame plongée dans l'ivresse d'un état si digne d'envie; hé bien! ce modèle d'union conjugale touche à son terme. Le tendre époux revolant dans les bras de sa bien aimée, de sa douce amie, de son inséparable, va recevoir dans une émeute populaire, le coup mortel destiné au plus grand des scélérats. Et voilà, voilà comme ces esprits agissent dans le frêle édifice des humains! C'est donc pour plier sous leur magique pouvoir qu'est pétri ce vase d'argile? Ils surpassent donc en méchanceté les mortels, comme ceux-ci excellent en adresse sur les autres animaux?

Tous les esprits forts se piquent orgueilleusement de nier l'existence des larves, des fantômes, des spectres, des lémures, des farfadets, des lutins. Ils ont raison quant à l'existence intrinsèque, l'*ens per se subsistens*; mais ce qu'ils ne peuvent nier, c'est l'apparence souvent aussi effrayante que la réalité. Par exemple, cet homme accourt vers moi tout hors d'halcine et tout-à-fait troublé: « Sauvez-

moi, me dit-il, de cet objet qui me suit : de grace, délivrez-moi de la présence importune de ce fantôme si hideux ! » Je me retourne, je regarde, ne vois rien et me mets à sourire de sa méprise. Mais j'ai tort, je l'avoue ; et cet homme qui se trompe sur la vérité, n'est pas moins dupe de l'apparence ; puisqu'il est hors de sens, il est loin de la tranquillité, et pour ne rien sentir qui le blesse, déplorable victime de ses illusions, il n'est pas moins à l'heure présente rempli du plus grand effroi; quoique d'ailleurs il ne pense pas comme Platon, que les fantômes sont des ames errantes parmi les cimetières, qui vont se revêtir de leurs dépouilles mortelles au fond des tombeaux; d'autant que ce jeu de la nature serait un peu trop bizarre et par trop choquant.

Serait-il donc hors de la vraisemblance, serait-il impossible qu'un génie qui s'attache à troubler notre repos, modifiât le nerf optique, la rétine et l'iris d'un individu, de la même manière qu'ils sont disposés quand il voit tel objet qui l'effraie, ainsi que le nerf acoustique et le tympan, lorsqu'ils sont ébranlés par des sons dont il est ému d'une façon qui l'offense ? Que, par exemple, un homme ait vu un monstre qui ait blessé ses regards ; si la manière dont ils étaient alors disposés, vient à se reproduire en l'absence de l'objet, n'est-il pas clair qu'il en verra l'image qui lui rap-

pellera la présence du monstre? Il ne faut donc, pour effrayer quelqu'un, que produire une modification dans les organes, semblable à celle existante lorsque son esprit gémissait dans de morte'les transes. Ainsi, les génies, esprits très-subtils siégeant dans nos cerveaux, ou seulement se réduisant à ébranler leurs fibres, pourront à volonté nous faire apparaître et entendre les plus horribles spectres, quoiqu'ils ne soient pas positivement peints dans nos yeux; mais seulement parce que nous serons affectés de la même manière que s'ils étaient présens. Nous croirons voir marcher des furies armées de couleuvres, un fantôme menaçant, des larves poussant d'affreux mugissemens; nous nous imaginerons voir couler du sang. Dans une obscurité profonde, un arbre contourné de telle façon nous paraîtra un géant qui nous attend de pied ferme. L'imagination blessée lui prêtera une physionomie, des traits, des armes et du courroux. Nous frémirons de crainte sans pouvoir ni reculer, ni avancer; ni avancer, parce que la mort semble trop près de nous, ni reculer, parce que c'est multiplier les avantages que nous laissons, et qu'on peut tirer de notre impuissance et de notre poltronnerie. La terreur nous rendra stupides d'étonnement, et nous ne serons bien assurés, bien convaincus de notre erreur, que quand l'affreuse image ayant

fait place à la raison, la cause sera détruite. Alors nous toucherons, nous embrasserons l'objet de si futiles craintes, et notre jugement sera sur-le-champ rectifié. »

C'est ainsi que raisonne Anicet. Comme on le voit, il est assez d'accord avec ses principes, et son système ne laisse pas les mêmes prises aux inconséquences que l'effroyable dogme de l'athée Spinosa. Les idées d'Anicet peuvent être erronées, mais à coup sûr elles répugnent moins à la saine raison que certains mystères dont l'incompréhensibilité est le moindre de tous, et qui, sans la foi qu'il faut savoir respecter, l'autorité sacrée à laquelle on est forcé de soumettre son entendement, et où l'esprit de tout croyant doit acquiescer, paraîtraient peut-être éclos du cerveau de quelques moines du quatorzième siècle. Mais gardons-nous de verser le ridicule sur ce qu'on doit révérer. Ne touchons point à l'arche sainte, de peur que nos mains impures venant à la profaner, n'attirent exemplairement sur nous le courroux céleste. Au seul David appartient cette gloire. Pour nous, pauvres pécheurs, baissons nos regards, humilions-nous dans la poussière, et n'allons point audacieusement porter la vue sur ce qu'il nous importe de ne pas voir. Que d'hommes brûlés, dont les cendres n'auraient point été jettées au vent, si chez eux la prudence eut pu surmonter la démangeaison de tout dire!

Que de crimes, que de forfaits épargnés à la terre! Que de cris, combien de pleurs de moins dans le sein des familles! Peut-être fallait-il de rigoureux exemples, pour assurer l'empire des lois encore mal affermies dans ces tems de troubles où se commirent tant de cruautés. Il y a tout-à-l'heure trois siècles, qu'Anicet n'eût pas sans danger, publié sa profession de foi; car l'exemple d'humanité de Calvin à l'égard de Servet, de Jean Hus, dévorés par les flammes, et celui du conseiller Anne du Bourg, pendu pour avoir opiné à la douceur envers les réformés, aurait certainement ralenti et refroidi son zèle à confirmer de pareilles déclarations.

CHAPITRE XXI.

L'IMPÉRIEUSE.

MÉLITE est jolie, belle, pleine de graces et d'agrémens. Sa taille un peu plus qu'ordinaire, est aussi séduisante que son minois. Svelte, déliée, flexible, aussi souple qu'un rameau d'olivier, on la voit s'élancer et bondir avec toute la légèreté d'un jeune faon. Vive, gaie, folâtre, elle s'abandonne à toute la pétulance de son âge, et se livre sans réserve à tous les plaisirs. Quelle serait charmante, hélas! si la nature, au lieu d'ajouter à ses dons, ne lui avait refusé le plus précieux trésor auquel on puisse constamment porter envie, la bonté d'un caractère égal, uniforme, invariable. Avec cette heureuse qualité, le complément de toutes les autres, elle eut fait le bonheur d'un époux qui s'efforce de s'en rendre digne. Elle aurait mérité l'estime publique, et se fut attirée les hommages dus à la vertu qui s'honore de ses charmes. Elle eut puisé dans le sein d'un heureux ménage, tous les biens qu'un commerce

d'affections mutuelles sait y renfermer, et n'aurait point elle-même goûté ni fait savourer au doux objet de sa tendresse, l'affreuse amertume qu'il prit tant de soin d'écarter de ses lèvres.

Mélite, avec toute sa beauté, fait envier la douceur de caractère qui va le plus souvent se dérober sous les traits de la laideur. Figurez-vous une belle femme, méchante, impérieuse, acariâtre, tracassière et bizarre comme Xantippe, épouse de Socrate, emportée et violente comme une femme accusée d'infidélité, aussi furieuse et aussi pleine de rage qu'une mégère; tantôt boudant sans sujet, tantôt accablée de vapeurs sans motifs, tantôt d'une humeur aussi noire que les ombres de la mort, et tantôt surchargée du poids de son ennui, querellant à plaisir le très-équivoque objet de ses chagrins : telle est en deux mots la peinture assez imparfaite de l'aménité de son humeur, et l'on voit par-là combien de beaux visages feraient pitié, si les cœurs qu'ils masquent, se montrant à découvert, se lisaient visiblement sur le front.

Un billet d'invitation sollicite Mélite au bal. Son époux qui, balançant les avantages, n'en ignore pas les désagrémens, la laisse aller en murmurant. Madame s'en apperçoit et laisse percer son dépit. Toutefois elle s'y rend. Comme

Comme elle est belle, elle est louée, fêtée; car les louanges et les hommages s'adressent toujours à la beauté. Son mari la suit; mais dès qu'elle l'apperçoit, son mécontentement éclate en injures; car accompagner ses pas, c'est la soupçonner capable d'enfreindre les lois de l'honneur. Monsieur a beau se plaindre avec discrétion, supplier tendrement, caresser avec amour, madame se croit offensée, et ne trouve point en son cœur ulcéré la lâcheté de pardonner cette piquante étourderie. Tout le monde est frappé du trouble qui se peint si visiblement dans leurs regards, et l'orgueilleuse Mélite prend congé du bal, fortement résolue de se venger de l'affront sanglant produit par ce funeste contre-tems.

Il ne faut pas demander si, en mettant les pieds dans l'appartement, les robes sont déchirées, si la coiffure est en pièces, si la colère toujours aigrie agit sur tous les ajustemens qui tombent sous sa main, et si par-dessus tout le pauvre mari est chargé d'odieux noms. Cela se conçoit sans le dire. Et quel est celui qui, dans le cours d'une vie médiocrement longue, n'a pas été au moins une fois témoin de quelque catastrophe à-peu-près semblable? Quel est celui qui n'a pas vu deux beaux yeux se gonfler de larmes, et la poitrine se soulever pour une contrariété dont la pointe acérée pénétrait

jusqu'au cœur? Qu'il se reporte donc à l'état de l'infortunée Mélite; qu'il la voie enflée d'amour-propre et de dépit, déchirée de regrets, couverte de honte, abreuvée d'humiliations, verser des pleurs de rage, exhaler en fiel tous ses discours, pousser au ciel des vœux coupables, repousser avec fureur les bras de son époux qui ne tend qu'à l'appaiser, et souffrir qu'il s'abaisse pour réprimer un courroux dont il n'est pas l'auteur.

Madame s'élance d'une salle à l'autre, franchit en trois sauts les escaliers, et produit un horrible vacarme en portant la main sur les portes. Et ces pauvres domestiques tout consternés, que vont-ils devenir en sa présence? De quel œil soutenir l'étincelle de ses regards? Comment répondre de sens rassis à celle dont la fureur dicte mille questions en désordre? Sur quel ton répliquer aux demandes d'une forcenée? Cependant il faut parler, ou bien s'attendre à être irrémissiblement chassé; dans ce cas, l'alternative est assez cruelle. On répond d'un air soumis, timide et tremblant. Mélite s'appaise un moment; mais son impatience marchant au gré de son humeur, l'excite à s'enfermer dans un appartement pour la journée, qui ne se peut passer sans que Madame querelle la société qui s'empresse de la complimenter, ou sans qu'elle

boude contre ses propres bizarreries qui la rendent si souvent maussade, en la tourmentant sans cesse d'une si étrange manière. Quelle compagne pour un époux qui chercha toute sa vie et crut trouver pour toujours le bonheur dans le mariage! Quel fut son désespoir, ô ciel! lorsque jouissant de tous les apparens trésors de son épouse si belle et si charmante, il vint à découvrir toute la laideur et la malignité de son caractère! Que ne fit-il pas pour adoucir sa fantasque et bizarre humeur? Que de combats il eut à rendre avant d'essuyer tous ses caprices! Et combien de fois dévora-t-il ses chagrins, à mesure qu'il en vit augmenter la source? Quel langage ne prit-il point, afin de montrer à son ingrate épouse tous ses torts envers lui? Les accens flatteurs de l'amour, les séduisantes caresses d'un cœur qui s'enflamme aux rayons de la volupté, les doux et touchans efforts de la tendresse tournant un œil mourant d'ivresse sur l'innocence des fugitifs plaisirs; les douleurs, les regrets, les larmes, les sanglots, les soupirs tranchans, les vives émotions, tout ce qu'on croit capable enfin d'ébranler le cœur humain; tous les artifices même permis pour conquérir un cœur offensé, tout fut vainement mis en usage pour dompter l'humeur farouche de cette orgueilleuse beau-

té, dont le malheureux ascendant finit par conduire lentement au tombeau le meilleur des époux, auquel il ne manqua, pour être heureux sur la terre, qu'une meilleure compagne.

CHAPITRE XXII.

ZÉLIE.

QUELLE prodigieuse différence de Zélie à Mélite ! Autant l'une est chargée d'imperfections, autant l'autre réunit de qualités estimables. Mélite est belle à la vérité ; mais personne n'ignore que la beauté s'efface avec les années : ce qui ne perd jamais son prix et son éclat, c'est une raison éclairée puisée dans un caractère de douceur et de bonté constante, uniforme, inaltérable. Aussi ce précieux avantage est-il toujours préféré aux charmes fugitifs qui n'ont aux yeux du sage guère moins d'inanité qu'un songe. La physionomie de Zélie inspire d'abord peu d'intérêt aux regards de qui ne la connaît point. Elle n'est ni belle, ni jolie, ni même gentille. Sa taille, au-dessous de la médiocre, est peu propre à relever ses attraits, et sa démarche simple comme son cœur ne lui gagne point d'adorateurs. Mais, si la nature lui a refusé les dons extérieurs, sondez son ame, ouvrez-la toute entière, et voyez quels plus riches tré-

sors y sont recelés. La rosée du ciel n'est pas plus pure que son cœur. Le silence des déserts présente l'idée d'un calme moins profond que celui dont elle jouit. L'agneau qui se joue avec tant d'innocence sur l'herbe tendre et fleurie, est moins doux que son maintien. La brebis bêlante allaitant son enfant, est moins paisible que son humeur. Sénèque compare au cours du Méandre l'incertitude et la fureur d'Hercule, et moi je ne vois qu'un beau lac que jamais Zéphir n'agita, qui ressemble au caractère imperturbable de ma Zélie.

Sa famille offre le plus touchant tableau qu'on puisse peindre. Au fond d'un salon très-simplement mais proprement orné, l'on apperçoit cette intéressante mère entourée de ses enfans, sourire à son mari qui, dans un transport d'allégresse, la presse contre son sein. Aussitôt elle prend sur ses genoux le plus jeune de tous, l'embrasse, lui baise le front, et trouve en ses traits enfantins la vivante image de son père; tandis que l'aîné baissant les yeux, semble de dépit rougir des caresses qu'on prodigue à son cadet. Mais la mère attentive à tous leurs gestes, les prend alternativement dans ses bras, et sent avec joie passer dans son cœur tous les mouvemens qu'elle croit découvrir en le leur. Jamais les querelles, les reproches, l'impatience même n'ont troublé l'harmonie d'une si douce union. L'époux ne respire que

le bonheur de son épouse et de sa famille, et Zélie n'est heureuse que de leur félicité. Elle jouit de la présence de son mari, le contemple, lui sourit tendrement, et s'assouvit par ses yeux du plaisir de lui trouver de nouvelles raisons de l'aimer. Celui-ci sentant accroître sa tendresse, en l'état d'époux fortuné et d'heureux père, éprouve qu'il est encore plus doux de chérir une amante épouse, que de brûler des feux dont aucun nœud ne peut garantir la durée.

Zélie, toute adorable qu'elle est, a pourtant le défaut des mères trop tendres, de s'attacher plus intimement à l'un de ses enfans. Quoiqu'elle partage à tous son affection, un sentiment de préférence qu'elle n'a su maîtriser, a toujours gourmandé sa raison. Hélas! à l'approche du bel âge, la cruelle mort, aux mains de fer, vient de le moissonner. Zélie qui touche trop souvent aux excès, marque une sensibilité presque sans exemple: elle pousse des cris, verse des torrens de larmes, se plaint amèrement au ciel de ses rigueurs, accuse d'envie les destinées, maudit l'impitoyable mort d'être sourde à ses vœux, et dans la profonde amertume de ses cuisans chagrins, elle adresse des reproches à l'éternel d'avoir sitôt flétri dans ses mains cette fleur à peine éclose, en arrachant au cœur maternel sa plus chère espérance.

Le père moins affligé de cette perte inopinée, qu'accablé du désespoir de la plus chérie des femmes, s'efforce de fléchir les douleurs de cette mère inconsolable. « Pourquoi, » chère épouse, lui dit-il, t'affliger ainsi? Quel » remède apporter à des maux qui n'en ont » point? Pleurer amèrement la mort de ton » fils, arroser de larmes son tombeau, n'est » pas le moyen de le rendre à la vie. Mon » cœur paternel sait estimer la perte qui vient » le déchirer, mais la raison m'apprend à la » supporter avec courage. Ne te laisse point » abattre, ô ma Zélie, aux angoisses passa- » gères dont toute ame sensible est la proie; » et tâche d'opposer une ferme résignation aux » penchans trop faibles qui prennent leur » source dans ton bon cœur. »

A ces mots qu'énonce un vif et touchant intérêt, Zélie baissant les yeux, laisse échapper quelques soupirs tranchans, s'appuie sur le bras de son mari, qu'elle mouille de pleurs, et tourne sur lui-même un regard d'affliction plus modérée. Elle combat ses pensées qui, comme le croisement des éclairs, fondent sur elle en tous les sens; mais on s'apperçoit trop visiblement de l'état horrible où la plongent mille sentimens divers dont un seul est capable d'altérer sa tranquillité.

Cependant, cet immortel vieillard, le seul qui vit toujours sans vieillir, le tems détrui-

sant tout à la longue, laisse patiemment agir son empire. Les jours s'écoulent, les saisons se renouvellent, les années se succèdent rapidement, les autres enfans grandissent, et font enfin oublier jusqu'aux traces de l'existence de leur frère. Le genre de vie qu'ils ont tous embrassé, leur conduite digne d'éloges, couronnent le reste des vieux jours de leurs parens, qui ne soupirent qu'après l'heureux moment où la main filiale leur fermera les yeux.

CHAPITRE XXIII.

L'AVARE.

Que nous devons déplorer ce vice qui, jetant dans l'ame de si profondes racines, flétrit, absorbe, éteint toutes les facultés de quiconque s'en laisse atteindre ! Quelle passion plus malheureuse, plus insensée, fait plus de progrès que l'avarice ? Toutes les autres s'usent par le tems, celle-là se fortifie avec les années, gourmande la vieillesse décrépite, et ne trouve d'extinction qu'au cercueil. Les vices les plus honteux ayant pris leur source dans des causes n'existant plus, s'effacent ordinairement avec les motifs qui leur avaient donné naissance; mais celui-ci, le plus odieux de tous, fondé sur la soif hydropique d'amasser et de conserver ses trésors, ne peut mourir qu'avec l'espoir d'en jouir; or cet espoir n'abandonne l'avare qu'au dernier souffle.

C'est donc là le fond du caractère de Basilide septuagénaire. Ce vieillard qui passa cinquante ans à thésauriser, sans rendre par échange à la société ce qu'il en emprunta, sèche de regret de n'avoir pas encore assez accru ses richesses.

Afin de se récupérer de ce qu'il pense avoir perdu, il hazarde en tremblant de prêter quelque argent à triple usure. Il n'a point d'amis, parce qu'il craindrait de leur être trop souvent nécessaire. Si son ame était capable d'aimer autre chose que le métal, échange de nos besoins, son amitié ne s'étendrait que sur ceux qui, par leur crédit ou leur industrie, seraient en puissance de lui en fournir sans cesse.

Quoiqu'il jouisse de plus de cent mille écus de rente, il murmure contre le tems qui ne lui permet pas de doubler son revenu. Néanmoins, il ne laisse échapper aucune occasion de s'enrichir ; car bien qu'il possède trois hôtels magnifiques, dans un brillant quartier, il préfère aux éclats du luxe la simplicité qui dégénère en sordide avarice. Au lieu d'occuper une douzaine d'êtres dont il pourrait noblement récompenser les services, il garde avec peine un vieux domestique qui le sert depuis un demi-siècle. Sa demeure consistante en un troisième étage, dans une rue isolée, offre le coup-d'œil le plus révoltant, lorsqu'on songe à la fortune de qui l'occupe. L'escalier en est étroit, rapide et sombre. Les meubles à l'antique décorant les pièces, se ressentent de l'outrage des tems. Les tables, les fauteuils vermoulus aussi mal étayés que les chaises, chancellent sur leurs frêles appuis. L'on y voit des glaces dont une crasse épaisse, noircie par

les siècles, dérobe ou masque la ressemblance de qui veut s'y contempler ; et jusqu'aux viles traces d'un ménage en désordre, tout décèle le genre d'esprit du maître qui gouverne. Au beau milieu du plafond menaçant ruine, est une lampe suspendue qui ne s'allume jamais que pour l'économie des flambeaux : hors quelques rideaux qu'a décousus inégalement la main du tems, qui masquent des coins où la confusion des objets blesse les regards, et des cabinets moins bizarrement que salement ornés, le reste du salon est couvert de tapisseries fort en vogue au règne de Louis XIII.

Ces détails peut-être puériles, n'offenseront la crédulité que de ceux qui n'ont vu les avares que dans les livres ; mais quiconque a vécu dans l'étroite familiarité de ces malheureux êtres, n'aura guère sujet de blâmer d'exagération leur portrait.

Basilide paie assez régulièrement les gages de son vieux serviteur ; mais il a soin de le solder en pièces de monnaie douteuse. Rarement le compte se trouve-t-il juste ; presque toujours quelque erreur est à l'avantage du maître. Si quelque vase fragile a perdu sa forme dans les mains du valet, il ne faut pas s'enquérir si le prix en a été déduit sur ses émolumens, car Basilide ne veut rien perdre ; et il aime mieux voir porter à ce brave homme ses vêtemens en lambeaux, que de lui débourser quelque

avance pour les remplacer. Vingt fois par jour il touche ses écus, palpe son or, le compte, le recompte, le pèse et sourit chaque fois qu'il retrouve son poids. Il les change de sac en les changeant de place ; tantôt ici, tantôt là ; hier en haut, en bas aujourd'hui. Dans sa folie, il s'imagine qu'en déplaçant à toute heure son trésor qu'il ne cesse de couver des yeux, qu'il porte incessamment en son cœur, auquel il songe jour et nuit, pour lequel le moindre bruit l'effarouche, qui trouble éternellement son repos, il pense que par ces ruses, c'est donner pleinement le change à quiconque oserait tenter de le lui dérober.

Avec toutes ces richesses qui ne sont qu'un vil amas de boue, quand on n'ose y toucher, Basilide est sec, maigre, décharné, prêt à mourir. La vie mesquine qu'il mène, de peur de dépenser, prend étrangement sur sa santé. Chaque jour il gronde son valet de ce qu'il n'apporte point assez de réforme dans sa cuisine. La lecture des mémoires qui n'excèdent point la dépense d'un ouvrier, lui cause mille maux qu'il exprime d'ordinaire par des cris d'indignation ; et c'est cruellement aggraver ses tourmens, que de lui présenter avec confiance le bordereau des réparations. C'est alors qu'il s'élève sur l'horison un violent orage, que Basilide tempête, injurie, outrage avec menaces, jure par les dieux qu'on le vole et le trahit.

« Adieu mes espérances ! s'écrie-t-il en sanglotant, le frêle édifice de mon bonheur a croulé ; je mourrai misérable. »

A la nouvelle d'un horrible incendie qui vient d'éclater et dévorer en cendres plusieurs bâtimens situés sur l'une de ses fermes, Basilide tombe en syncope dont il ne revient que pour laisser à craindre qu'il ne tombe en démence. Il voudrait s'arracher la vie, sans scrupule de faire, par un honteux éclat, un vol au genre humain : mais rassurons-nous ; avant de quitter la vie, il embrasse l'opinion de Dinargues Philon, dont l'avarice était si prodigieuse, qu'il aima mieux abandonner le dessein de se pendre, que d'employer deux liards à se procurer une corde, cherchant la mort à meilleur marché. Basilide sait qu'il en coûte toujours pour mourir, et son projet n'est point de franchir le pas fatal par des dépenses ; et je ne doute aucunement que près d'expirer, sa folie n'imite celle d'Hémocrate qui, en mourant, se constitua lui-même l'héritier de tous ses biens.

Si, pour lui dessiller enfin les yeux sur son triste état, on lui raconte gaiement une anecdote qui ait quelque rapport avec son avarice, cherchant à l'instant le bon côté, il taxe de témérité coupable le soin qu'on s'impose de lui découvrir l'infamie où il se plonge. Par exemple, après lui avoir dit que Cuttler était un chevalier anglais aussi riche qu'avaricieux,

qui voyageait ordinairement à cheval, sans domestique, afin d'éviter toute dépense; que le soir, en arrivant à l'auberge, il feignait d'être indisposé pour qu'on ne lui servît point à souper : qu'il ordonnait au valet d'écurie d'apporter dans sa chambre un peu de paille qu'il mettait dans ses bottes, faisait bassiner son lit et se couchait; que lorsque le domestique s'était retiré, il se relevait brusquement, et avec la paille de ses bottes et la chandelle qu'on lui avait laissée, il allumait un petit feu où il grillait un hareng tiré doucement de sa poche : qu'il usait toujours de la précaution de se munir d'un morceau de pain, de faire monter une bouteille d'eau, et qu'il soupait de cette manière à peu de frais; si, dis-je, on rapporte avec sel cette historiette, il entre soudain dans une grande colère, en s'écriant que le chevalier Cuttler savait comment on doit vivre; qu'il connaissait la tempérance et la frugalité, et qu'en un mot, il était né l'homme du monde le plus propre à fonder la secte des économistes.

Mais, si en poursuivant le même sujet, on vient à lui citer le malheureux exemple du trop bafoué Chapelain qui mourut d'une oppression de poitrine, pour n'avoir pas voulu donner deux jetons qu'on lui demandait un jour de pluie, pour le salaire de son passage sur une planche traversant le ruisseau; parce qu'il préféra passer dans l'eau jusqu'à mi-jambe; qu'il eut honte de

se chauffer à l'académie où il se rendait ; Basilide vous répondra que l'auteur de la *Pucelle* fut un sot qui devait attendre, pour passer, que l'eau fût écoulée, et que deux jetons sont trop nécessaires à l'usage de la vie, pour les jeter ainsi à la tête des manans.

Il faudra donc encore essayer quelques traits, et lui en décocher au vif de plus acérés. On n'oubliera point de lui représenter qu'un vieux usurier agonisant, lorsque le prêtre lui présenta le crucifix, ouvrit ses yeux mourans, le considéra, le soupesa, et s'écria avant d'expirer: « Il est bien léger; ce sont de faux diamans; je ne puis prêter sur ce gage que dix pistoles. » En continuant de s'égayer à ses dépens, on lui dira qu'à Londres un fameux ladre touchant à sa dernière heure, fit chercher quelques magistrats auxquels il remit un billet de cent livres sterlings payables après sa mort, et qui, selon ses intentions, devaient être employées en usages charitables; mais qu'à peine l'avaient-ils quitté, il les rappela pour leur proposer de recevoir au lieu d'un billet, de l'argent comptant, en rabattant cinq livres sur la somme. On lui apprendra en outre qu'un autre avare des plus renommés dans les contrées du Nord, voulut frauder ses héritiers, en destinant ses biens à la construction d'un hôpital; mais qu'il différa de jour en jour la déclaration authentique de sa dernière volonté, et que si ceux qui s'intéressaient à son exécution,

n'en

en eussent payé les frais, on croit qu'il serait mort sans testament. Ensuite, on lui remettra sous les yeux les dernières paroles d'Euchio, cassé de vieillesse. Il fait son testament. « Je donne et lègue (il soupire à ce mot) mes fiefs à Edouard. — Et votre argent, monsieur ? — Mon argent ? quoi ! tout ?..... Ah ! puisqu'il le faut, ajoute-t-il en pleurant, je le donne à Paul. — Et votre château, monsieur ? — Arrêtez ; mon château ? Pour cela, non....., je ne puis m'en dessaisir..... » et il rend l'ame.

On pourrait encore lui citer une foule de semblables traits aussi piquans que véridiques, s'il n'était démontré que les railleries non plus que la raison n'ont assez d'empire sur l'esprit des avares, pour les ramener aux principes naturels de la modération qui nécessairement exclut tout excès. Si Basilide était possédé d'autres passions que l'avarice, on pourrait espérer de lui donner le change en tempérant l'une par l'autre. Mais malheureusement elle est le plus dominant de tous ses vices ; il y sacrifie tout, honneur, probité, bonne foi, vertus, décence, santé. Toutes ses affections, toutes ses vues se tournent de ce seul côté ; et il s'enveloppe tellement de cette bassesse, il s'enfonce si avant dans ce bourbier, qu'il ne ressent pas même la honte de manifester aux regards publics l'infamie de sa conduite. Tout homme susceptible de violentes passions,

s'efforce de les cacher, ou sauve au moins les apparences ; mais Basilide l'annonce en lui, la montre à découvert ; il la porte écrite dans son langage, dans ses yeux, dans ses actions, dans toute sa conduite, et pour ainsi dire, sur son front. Rien ne pourra l'en guérir, car les glaces de l'âge, loin d'amortir son feu, ne tendent qu'à multiplier ses insensés desirs ; tandis que les biens immenses qu'il ne peut emporter dans la tombe, écherront peut-être en partage à de prodigues et dissipateurs héritiers qui, chaque jour, rendront grace aux soins bienfaisans des Parques qui, sur d'immortels fuseaux, dévident en fils d'or leurs longues et brillantes destinées.

CHAPITRE XXIV.

LE PRODIGUE.

Un homme touchant à son sixième lustre, vient d'éclater dans le monde. Des bruits scandaleux attaquent vigoureusement la régularité de sa conduite. Une foule de personnes au sein desquelles il semblait avoir déposé sa confiance afin d'obtenir la leur, réclament hautement contre la surprise de leur religion. Toutes ont à se plaindre d'avoir été trompées, jouées, trahies. L'œil de la justice suit Paulin dans ses obliques détours, et la sévère main des loix va s'appesantir sur lui. Heureux encore ! s'il sait expier en silence ses étourderies passées, et s'il ne tente point de regimber contre le sort qu'il a mérité. Ni les éclats d'un parti violent, ni les murmures de l'orgueil qui se croit offensé, ne pourront atténuer l'énormité de ses fautes. La constance qui doit accompagner le coupable dans l'adversité, est alors le seul remède assez puissant pour le guérir de ses maux, et la patience qu'il doit invoquer l'empêchera d'aggraver ses tourmens.

Paulin né avec des passions irascibles, s'est

laissé de bonne heure emporter au torrent accru de tous les orages qui fondent sur la turbulente jeunesse. Son imagination sulfureuse, dans l'impuissance de contenir tant de feux, a laissé échapper ce qu'elle était incapable de surmonter. L'éducation servant à développer les organes et à modifier le caractère, n'a pas peu contribué à l'embrasement de cette ame qui déjà soufflait au dehors tant d'étincelles. Son cœur d'accord avec sa tête a suivi ses penchans. Il aimait les plaisirs, il se les est procurés. De grandes jouissances l'attendaient-elles dans des lieux et des momens difficiles? il s'est précipité au-devant d'elles pour les savourer à son aise, au risque d'échouer avec des êtres malencontreux. Possesseur de très-grands biens, il les a dissipés. Son libertinage, en deux années, a englouti ce qu'avaient en trois siècles amassé ses ayeux. Non content de disposer de son propre fonds, le scrupule ne l'a point retenu dans l'usage du bien d'autrui. Accablé de dettes formées à l'ombre d'un grand nom, dont le crédit n'était pas moins étayé que ses immenses richesses, il s'est vu menacer par l'autorité souveraine justement incitée à réprimer sa prodigue audace. Mais loin de conjurer la foudre prête à le frapper, il en a bravé le pouvoir, a vu tranquillement crever le nuage sans en être atteint; et pour mériter, selon lui, le châtiment qu'on se disposait à lui infliger, il

a commis sans scrupule sur une personne de la plus haute estime un rapt qui, dans les circonstances, appelle sur le coupable toute la rigueur des loix. Après ce crime, craint-il encore ? non certes ; bien loin de laisser paraître quelques signes d'émotion, il compte adoucir l'inflexibilité de ses juges, en méprisant tous les conseils que peut en pareil cas suggérer la prudence.

Cependant il dispose follement de tout ce que la crédulité surprise par de belles promesses, lui a mis en main. Sa figure, son esprit, ses talens, sa bouillante éloquence lui ont attiré des admirateurs qu'il n'a pas récompensés selon leur zèle, mais qu'il a dupés d'après leur ferveur à l'obliger. Lorsque leur bourse tarie, ils ont été réduits à lui marquer encore toute leur officieuse volonté, il ne s'est pas mis en peine de leur en témoigner sa gratitude ; car le poids de la reconnaissance est trop gênant à quiconque fut jamais incapable d'en ressentir, et Paulin sut toujours secouer son joug à tems, de peur d'en être écrasé.

Néanmoins, les espions préposés à son arrestation le suivent, le guettent, l'épient, le circonviennent de fort près. On lui dresse des embûches de toutes parts. On le pousse adroitement dans les pièges les plus sûrs ; on le mène à son insçu par des détours qu'il ignore. Les rets les moins visibles vont l'enlacer : sa prudence est en défaut, son courage l'aban-

donne, il est arrêté..... Quelle est sa contenance en ce moment inattendu? Frémissant de colère, bouillant d'indignation, bondissant de fureur, il veut ôter la vie à ceux qui le tiennent enveloppé, ou se l'arracher à lui-même. Les mesures sont si bien concertées, qu'aucun danger n'est imminent. Il s'en irrite encore plus, et l'on appréhende que son courroux inouï n'aliène sa raison, ou même n'éteigne en lui tout sentiment.

On le sépare de l'objet que lui avait asservi sa passion. Il reprend ses sens pour éclater en invectives contre ses gardiens. Ses emportemens n'améliorent point sa position, et l'on n'écoute pas plus ses menaces qu'on ne redoute ses violences. Fondant encore une lueur d'espoir sur un moyen qui lui parut en tout tems infaillible, il veut en user; et versant comme de coutume l'argent à pleines mains, il s'épuise en promesses afin de se débarrasser du fardeau qui l'oppresse, en rompant ses chaînes. Mais tout est inutile, demandes, prières, supplications, instances, tout est éconduit. Il est livré sans pitié aux tribunaux qui font éclater sa conduite au grand jour de l'évidence. Il en résulte qu'outre sa fortune engloutie depuis longues années, il a décuplé ses dettes, s'est noyé dans un océan de plaisirs, prodiguant l'or aux voluptueux étourdis qui calculaient leur profit à l'encourager dans ses excès; qu'après

avoir essayé de toutes les jouissances, les trouvant à la longue insipides et monotones, il a voulu échanger des plaisirs soufferts contre d'illicites voluptés, cueillant sans honneur par les rues des fleurs flétries, journellement offertes à la crapule; que se piquant d'arracher d'une main profane et sacrilège les fruits de l'arbre sacré, il a tenté de semer les divisions dans un paisible ménage en souillant le lit conjugal.

Paulin marche droit au cachot : il reconnait trop tard ses fautes, et les déplore avec une profonde amertume; il se trouve abandonné des compagnons de ses beaux jours. Son esprit s'use dans le loisir, s'enfonce dans l'inaction. La ressource des livres ne lui étant pas permise, l'activité de son imagination perd son ressort; et dans cet état d'anéantissement, l'être le plus vif et le plus passionné, mort aux agrémens de la vie, ne sent son existence qu'en pensant à la consumer d'une manière horriblement ennuyeuse. Au fort de cette idée, son être moral et physique est tout prêt à crouler sous le poids de ses fers. Le tems qui, dans le cours fortuné de la saison du bel âge, courait sur sa tête d'un pied si léger, se traîne aujourd'hui si lentement que chaque heure qui frappe ses oreilles, et qui n'est qu'un point de la durée, lui parait la mesure d'un siècle. Il boit à longs traits l'amertume des regrets; des pleurs de rage coulent en ruisseaux

de ses yeux ; et ce qui achève de mettre le comble à ses tourmens, est le trop doux et trop déchirant souvenir de ses prospérités passées, qui lui laisse au fond du cœur le ver rongeur qu'il s'efforce vainement d'étouffer. « Encore, se dit-il, si les belles-lettres m'offraient leur consolation, je pourrais échapper à la crainte de devenir fou, je conserverais sain et sauf mon entendement par l'exercice habituel de mes facultés morales, en maintenant dans l'ordre leur liaison naturelle. Mais me priver d'encre, de papier, de plumes et de livres, et par-dessus tout de la liberté, c'est vouloir m'ôter jusqu'à la ressource du désespoir ; car c'est moins m'exciter au desir de mourir, qu'éteindre en moi jusqu'à la conscience de la mort et de ses affreuses angoisses. C'est donc dans ce cachot que je rongerai mon frein, que je le couvrirai d'écume, que pourriront mes os ! C'est donc là le tombeau qui doit ensevelir ma dépouille ! moi qu'une brillante fortune avait destiné à tant d'éclat ; et par ma faute j'irai, comme un vil scélérat, grossir le nombre des infortunés qui gémissent et soupirent leurs malheurs dans ces antres voués aux horreurs de la misère et du trépas ! Oh ciel ! que n'eus-je moins de bien avec plus d'expérience, la sagesse m'aurait découvert le précipice où m'ont si cruellement plongé tous mes égaremens, et sur les bords duquel j'ai trop long-tems sommeillé. Et cette

femme, objet de ma tendresse, que mes remords accusent, et que de perfides conseils ont livrée à mes penchans, qu'est-elle devenue? La douleur, la honte, l'ignominie accompagnent sans doute ses pas; et c'est moi, moi qui suis le malheureux auteur de tous ses maux; moi qui l'arrachai du lit nuptial. Ah! je frémis d'horreur à d'aussi cuisans ressouvenirs! Puisse-t-elle, après mes funestes écarts, appaiser le courroux d'un époux outragé, essuyer ses larmes, toucher son cœur et reconquérir sa tendresse! je sens qu'à ce prix la perte de la vie me sera moins amère.» Ainsi raisonne Paulin: laissons-le déplorer à son aise son aveuglement, et qu'il apprenne par ses longs repentirs, qu'il est des fautes tellement inexcusables, qu'un châtiment exemplaire et rigoureux peut à peine expier.

CHAPITRE XXV.

LE CURIEUX.

La curiosité est ce desir qui nous porte à connaître les choses rares, merveilleuses, extraordinaires; à voir, examiner, retenir les singularités; à posséder ce qui, recherché par les savans, frappe ordinairement les yeux vulgaires. C'est une passion, une soif d'apprendre qui nous fait triompher de la paresse, en doublant l'activité de notre être, qui échauffe l'imagination en vivifiant nos facultés, et nous communique ce degré d'impulsion qui, nous précipitant au sein des connaissances, y verse quelques fleurs, pour nous en faire surmonter l'aridité.

Qui plus que Ladislas fut curieux? Quel homme eut plus d'ardeur à s'instruire? Chaque jour il admire les chefs-d'œuvre dont il est entouré; il court les bibliothèques, visite les antiquaires, fouille de vieux monumens, transcrit de vieilles inscriptions, et rapporte de l'emploi de son tems une foule de reflexions qui l'animent au travail. A mesure qu'il acquiert des notions, ses desirs se multiplient: bientôt son pays n'offre plus rien à dévorer à son

impatiente ardeur. Tout-à-coup l'utilité des voyages se montrant à son esprit dans tout son jour, il parcourt diverses régions dont il s'est rendu la langue familière. Son courage croît avec ses desseins. Il s'embarque sur les mers, franchit les écueils, brave l'inclémence des airs, défie l'intempérie des saisons, affronte les plus violentes tempêtes, supporte le poids de la chaleur, et va jusqu'au cœur des plus brûlans climats, au milieu d'une foule de cadavres où triomphent les horreurs de la peste, chercher une nouvelle pâture à sa curiosité. Tantôt, dans le dessein de les écorner il gravit les rochers; tantôt il s'élance au bas des montagnes, longe un terrein pierreux dont il tire d'immenses matériaux pour accroître ses connaissances en histoire naturelle; tantôt il herborise au pied d'un vallon; tantôt il fouille au fond d'un marécage, y cherche des fossiles, calcule la quantité de couches étalées au sein de la terre, et croit par là trouver avec certitude le nombre d'années écoulées depuis l'antique submersion de ce pays.

Ici, coupant horisontalement un tronc d'arbre; par les couches ligneuses qu'il apperçoit il en découvre l'âge et la crue de chaque année. Là, il suit la trace des reptiles désignés par Buffon. Plus loin, sont les plantes qui croissent dans la fente des rocs, et qu'on nomme par cette raison saxifrages; déjà il sait distinguer

les deux genres, et reconnaître la saxifrage dorée et la pyramidale.

Après avoir parcouru les trois parties du monde, Ladislas revient en Europe borner ses courses à d'autres objets plus importans. Ayant considéré tel pays par son côté physique, il veut examiner tel autre par son côté moral. Il visite en passant l'Angleterre, cherche d'où provient le phlègme de ses habitans; si les brouillards qui y sont fréquens, et si l'air grossier quoique sain qu'on y respire, influent sur leur caractère; si les épaisses vapeurs qui s'exhalent quelquefois de la Tamise, du Humberg, de la Trente, de l'Ouse, du Medway et de la Saverne, ses rivières principales, ne seraient point une cause médiate qui les porte à la suicidomanie, et si les préjugés de l'orgueil qui naissent en foule parmi ces fiers insulaires, ne viendraient pas de leur penchant à la réflexion qui leur enfonce dans l'ame le sentiment vrai ou faux de leur supériorité.

En traversant la Hollande, il admire l'industrie de ses habitans, la propreté de leurs villes, l'activité de leur commerce. Il s'étonne des prodigieux travaux qui tiennent la mer suspendue sur les campagnes, et coupent si peu de pays par tant de canaux. Il ne peut se lasser de vanter la forme de ce gouvernement qui exclut l'intérêt, bannit le luxe, étouffe l'ambition, fait rejeter les emplois dont on ne se

croit pas digne, où l'honneur et la probité peuvent seuls aspirer, et où vient mourir l'espoir d'y acquérir des richesses. Rien ne lui parait plus beau, plus grand, plus près des mœurs antiques, que la conduite du peuple, l'intégrité des magistrats, et sur-tout la rigide observation d'une police dont l'inflexibilité déconcerte tout malveillant, et à l'œil de laquelle le plus adroit fripon ne peut se flatter de se soustraire.

Ladislas se transporte en Suisse : examinant de près les mœurs helvétiques, il pénètre avec une sorte d'horreur dans ces précipices ombragés d'une forêt de noirs sapins, où des manufactures semblent enfouies. Ensuite il apperçoit sur la crête d'une montagne le gai domicile d'un commerçant isolé de ses commettans. Plus loin, sont les montagnons qui, renfermés dans des maisonnettes de bois construites par leurs mains, n'imaginent pas d'autre pays que le leur, et dans une heureuse et paisible ignorance, bornent à quelques lieues leur univers. Il voit avec assez d'étonnement que ce bon peuple plein d'industrie, de bon sens, de droiture, de courage, d'amour pour la liberté, voyage peu, s'instruit au sein de sa patrie, et que n'allant point au-dehors recueillir les vices de ses voisins, il cultive en paix chez lui les vertus que fait germer l'heureuse fertilité de son sol.

Ladislas frappé de l'association de leurs qualités éminentes, fouille dans les siècles reculés; et recueillant les principaux traits de l'histoire de ce peuple célèbre dont les limites bornaient jadis le territoire où régna Cécrops, il trouve que de tous les peuples modernes, l'helvétien est celui dont les mœurs agrestes ressemblent le plus à celle du valeureux spartiate.

Delà, le voyageur franchissant les monts, promène avec délices ses regards sur la belle et gracieuse Italie. Il étudie avec soin le génie de ces modernes Etrusques. Mais ce ne sont plus ces hommes qui, dans les champs de Lavinie, déployant un courage féroce, disputaient à Enée le coin de terre où Romulus fonda sa ville souveraine du monde. C'est un peuple amolli, point farouche, ni cruel, ni grossier, ni sauvage, mais un peuple dont le génie est propre aux arts, un peuple doux, poli, gracieux, spirituel, rempli d'amabilité, mais qui malgré ces qualités, n'est pas exempt des défauts, disons même des vices qu'on lui reproche : car, vindicatifs, dissimulés, traîtres, jaloux et peu scrupuleux d'enfreindre leurs sermens, les Italiens embrassent avec ardeur l'occasion favorable de les éluder, et même d'abuser des choses sacrées pour consommer leurs desseins et tromper leurs ennemis.

Tantôt Ladislas habite leur capitale, fréquente

le théâtre de St.-Marc, observe attentivement la réunion qui s'y forme, et tire des conjectures de tout ce qui a pu alimenter ses réflexions. Tantôt il essaie de démêler le fil de leur astucieuse politique; et tantôt accablé du poids de la chaleur du jour, il court loin de Venise, chercher le repos et le calme dans les fraîches grottes de Tarente.

Après tant de voyages, dépouillé du desir de nouvelles recherches, il revient enfin se fixer en France: il communique à ses compatriotes les connaissances acquises en divers climats, et leur apprend par son exemple, que quiconque voyagera uniquement en vue de s'instruire, peut espérer de voyager avec fruit.

CHAPITRE XXVI.

CÉLIMÈNE.

O vous ! jeunes gens bien nés, qui soupirez pour un objet aimable, et dont les desirs tendent à vous enrôler sous les drapeaux de l'amour, accourez tous en foule, armez-vous d'attraits, disputez d'agrémens, brillez des plus rares connaissances; mais sur-tout déployez les trésors de votre cœur, et venez ainsi parés conquérir l'incomparable Célimène.

Elle est née de l'amour qui lui a transmis sa beauté. Pallas avec son maintien, lui a communiqué quelques traits de sa taille, et le reste de sa personne est tempéré par le mélange des grâces de Vénus. Les dons qui accompagnent l'immortalité, n'ont point orné son esprit de la science des déesses; mais la nature aidée du secours de l'art, l'a douée de quelques talens qui, pour une beauté mortelle, sont loin de déparer ses charmes. Elle n'a point comme les fabuleuses divinités le privilège des vices, et ne sait être immodeste et impudique comme la mère des amours, ni orgueilleuse et jalouse comme l'épouse de Jupiter, ni haineuse, infidèle

fidèle et perfide comme la fille de Rhée. En revanche, elle est modeste, douce, timide, craintive, sait rougir d'indécens propos. Son cœur honnête ignore l'art de feindre; elle ne contrefait point la vertu pour paraître vertueuse; mais elle foule aux pieds le masque, afin de briller par elle-même. L'ingénuité, la candeur naïve, bannies depuis si long-tems de nos sociétés, raillées si malignement dans nos maussades entretiens, relèvent l'éclat de ses tendres propos. Elle ne s'efforce point de répondre aux traits malins décochés par la perfide équivoque; mais elle sait apprécier en secret le mérite de leur auteur; et dans une tranquille indifférence, payant par un regard de mépris le sel attique de son esprit, elle lui ôte pour toujours l'envie de retoucher cette misérable corde, unique ressource d'un mérite sans étoffe.

Célimène soumise à ses parens, en est adorée. Leur espoir se fonde sur ce trésor naissant: leur bonheur dépend du sien; ils voudraient unir sa main à celle d'un homme aimable qui sût la mériter. On répand Célimène dans le grand monde; on la montre aux cercles brillans: des bals magnifiques où les plaisirs ne cèdent qu'à la pompe de l'ostentation, lui sont offerts en tous lieux. Les plus beaux spectacles étalent à ses yeux tous leurs prestiges; rien ne la peut séduire; toute illusion s'évanouit devant les tendres sentimens dont son cœur paisible-

ment se repaît. Elle regarde tout et ne voit rien ; elle applaudit à tout sans rien entendre. La foule des concurrens lui présente à l'envi ses hommages ; elle ne les rebute ni ne les dédaigne, mais les reçoit avec indifférence. Beaucoup de jeunes gens lui plaisent à l'extérieur, mais aucun ne va jusqu'à son cœur ; et ce n'est point là l'aliment qui lui convient. La danse, l'agilité, la grace, la parure, le maintien de cette jeunesse folâtre ne fascinent point ses regards ; ses sens ne sont aucunement émus de leurs attraits ; elle se trouve même gênée, embarrassée, contrainte en leur présence : sa poitrine s'oppresse ; elle soupire tendrement ; ses beaux yeux se gonflent ; elle verserait presque des larmes, si une honte native n'en arrêtait la source dans son cœur.

Tout ce fracas l'étourdit, l'ennuie, l'importune et la fatigue : elle sait trop qu'aucun de ces hommes n'est fait pour partager sa félicité, bien loin d'en être l'artisan. Elle se retire en gémissant tout bas du sort qui la rend si difficile en goût, et se promet pourtant de conserver la chasteté jusqu'au trépas, plutôt que de joncher d'épines cette courte carrière parsemée de quelques roses, avec un de ces êtres dont le moindre défaut serait d'être inconstant, volage ou jaloux. Eh ! le moyen en effet, quand celui qu'un pur caprice détermina à lier sa destinée à l'objet dont il ignore les sentimens et les goûts, vient tout-à-coup à reconnaître ses erreurs, à

se dépouiller de sa première tendresse, à substituer peut-être la haine à l'amour ou le mépris à l'amitié; le moyen, dis-je, de lui applanir les chemins raboteux, hérissés de rocs, par où doivent tristement s'écouler les longues heures d'une vie entière!

Célimène qui n'est point de ces filles à modes. tement avouer à leurs parens les pénibles tourmens d'une virginité trop long-tems gardée, qui d'ailleurs n'eut ni combats à rendre, ni résistance à faire essuyer, Célimène ne courberait point volontiers sa tête sous le joug d'un mari bizarre, impérieux, et plein de fantaisies. D'avance, elle est convaincue que si la rigueur la contraignait à recevoir pour époux celui qu'elle eut dû mépriser amant, elle lui refuserait le don de son cœur et de sa personne. Mais sa dignité s'offenserait de porter ses plaintes aux magistrats; son ame élevée s'indignerait de faire retentir de ses clameurs les tribunaux; d'aggraver l'infamie de ses délations, en révélant au public les mystères cachés dans la nuit du mariage, et n'irait point s'avilir comme certaines femmes déhoutées qui vont tranquillement et de sang-froid, exposer des outrages faits à leurs époux, comme une raison d'en être séparées.

O Célimène! quel sera donc l'heureux mortel que la fortune doit enchaîner à votre char? Ah! je le vois, ce n'est point dans les grandes

villes que vous l'irez chercher ; parce que le mauvais bon ton qu'on y voit régner, répugne à la simplicité de vos mœurs ; ni parmi les campagnes et les hameaux ; parce qu'un berger ne doit pas être le héros du roman de votre vie, mais au fond d'une province reculée, où le vice de la contagion n'a pas encore répandu son venin. Oui, c'est-là, qu'éloigné du foyer des exemples pernicieux, votre ame accoutumée aux bonnes actions, nourrira ses affections du plaisir de bien faire. C'est-là, que votre esprit simplement cultivé, gagnera en droiture ce qu'il aurait acquis en érudution ; que votre sagesse libre de préjugés, s'épurera au creuset de l'expérience, et que dans le commerce mutuel des plus tendres sentimens de l'amour, ouvrant à votre époux les trésors de votre ame, il y joindra tous les siens avec les plus doux transports ; et de deux êtres parfaitement distincts, vous offrirez au monde le rare exemple de n'en composer qu'un simple parfaitement uni. Vous serez épouse et mère, heureuse Célimène ! comme vous avez été fille sage et vertueuse ; et le ciel toujours juste, versant la consolation dans votre innocente famille, exaucant tous vos vœux, leur accordera des enfans qui vous ressembleront, et tiendront du père la douceur et la bonté, de leur mère la sensibilité, l'attachement, la tendresse et les vertus.

CHAPITRE XXVII.

L'IVROGNE.

QUEL est ce malheureux engourdi dans l'ivresse, dont les membres chancellent, et dont la tête mal assurée va heurter les murailles? Peut-on le demander? O dieux! qui ne connait pas le misérable Gaétan, n'a jamais ouï nommer le plus digne support des enfans de Bacchus. Depuis l'instant où le soleil éclaire notre hémisphère, jusqu'à celui où ses rayons vont se décolorer dans l'onde, on entend chanter à l'ivrogne des monosyllables sans raison, dictées par le fumet du vin. Mais l'excès de boisson venant à le frapper d'une paralysie momentanée, sa langue enchaînée cesse de bégayer des sottises, et son corps cuve son vin sous l'indécente image d'un pourceau sommeillant dans la fange. Cet état de croupissement n'est pas seulement une diversion qui émousse et suspend la sensibilité, mais une mort passagère, dont le moindre appareil révolte également la raison et les sens. Quel plus grand égarement considéré dans ses suites? Je vois pour toujours un nuage jeté sur l'entendement de Gaétan; un faisceau d'infirmités qui s'attachent à ses facultés, pèse chaque jour

davantage sur la santé de cet emporté ; et dans ce cruel état, je le vois avec horreur donner le premier branle à l'infortune de sa postérité. A quoi bon renouveler l'extravagance monstrueuse du vieux Silène ? Comme s'il ne suffisait pas, à la honte des hommes, de laisser éclipser son jugement par la paresse, sans prendre plaisir à l'éteindre par des moyens inconnus aux plus vils animaux.

Gaétan a passé une partie de sa vie dans cette délicieuse crapule ; mais semblable aux coquettes qui s'efforcent de ranimer encore un visage flétri et suranné, par des artifices qui rappèlent plus leurs ans que leurs attraits, il tâche, avec l'ingénieux artifice des ivrognes, qui est de s'enivrer completement pour recouvrer leur raison, de mériter à jamais la haute réputation que lui acquirent jadis tant d'années glorieuses dans une profession si digne d'éloges. Ses oreilles accoutumées aux traits les plus vifs de la débauche, applaudissent aux obscénités de ses aimables compagnons. Comment, au milieu d'une troupe aussi gracieuse, aussi polie, aussi pleine de gaieté, ne pas s'affermir dans le système d'une aussi agréable conduite ? Il faudrait haïr le jus de la treille, comme l'animal hydrophobe prend en aversion l'élément liquide, pour mépriser les puissans attraits d'une jouissance aussi belle, aussi pure, aussi pompeuse. En effet, est-il au monde quelque chose de plus doux, que de vuider vingt fois d'un seul trait, la coupe

renfermant avec la liqueur enchanteresse des humains tant de divins plaisirs?

Voilà les beaux raisonnemens de Gaétan; mais cet ivrogne ne nous dit pas que le fumet de sa bonne humeur s'étant exhalé avec la vapeur vineuse, il rentre chez lui le cœur noyé de bile; qu'il chicane d'abord sa laborieuse épouse qu'ensuite il injurie; que des injures passant aux coups, il lui en administre de si violens, qu'elle n'a de refuge assuré contre la mort, que sous les ailes de ses voisins. Gaétan ne nous dit pas que ses enfans infortunés d'avoir pour maître un tel père, et pour exemple un tel modèle, quoiqu'endurcis dès le bas âge aux plus rigoureux travaux, n'implorent de sa bonté qu'un morceau de pain trempé de leurs sueurs; mais qu'ayant le cœur aussi dur que les entrailles, il va dissiper en vin dans une taverne le salaire de ses malheureux enfans, auxquels il arrache avec les bras la subsistance.

O monstre pétri de vices inouis! qui dans tes bourbeuses orgies, crois que le monde participe à tes sales plaisirs; si le feu sacré répandu sur la nature humaine pour éclairer sa raison, y a laissé seulement une étincelle afin d'empêcher l'entière perversité de la tienne, rougis, ô infâme! rougis de la dépravation de tes goûts, et meurs de confusion à l'examen de ta propre conduite qui scandalise si étrangement tous ceux qui ont le malheur d'en être si

désagréablement frappés ! Le tems viendra bientôt, où ta pauvre famille se verra contrainte au milieu de son deuil, de remercier le ciel de t'avoir ôté de dessus la terre, où tu pesais pour son infortune, d'un poids plus accablant que les remords vengeurs.

CHAPITRE XXVIII.

ANODILE.

TANT qu'Anodile fut comblé de biens, le mensonge et la flatterie ne cessèrent de l'assiéger, vantant avec pompe ses qualités, et transformant avec adresse ses défauts en vertus. On exaltait ses talens avec une ridicule emphase; on grossissait son crédit; on lui montrait étourdiment son esprit au microscope, ce qui ne le rendait ni fin, ni subtil, et l'on ne manquait pas, selon l'usage, de l'assommer de protestations d'une amitié franche et totalement désintéressée.

Anodile, homme d'esprit et de jugement, plus attaché à la vérité qu'aux bienséances, et moins dupe de la fourberie qui se voile, qu'attentif à la démasquer, feint d'en croire aux apparences pour n'être point séduit. Il laisse imaginer aux officieux flatteurs, qu'il partage avec joie les sentimens de bonté qu'ils font ouvertement éclater envers lui, et que l'étendue de sa reconnaissance ne peut assez payer leur tendresse.

Il se préparait à épurer leur caractère à la

coupelle de la sincérité, lorsqu'un de ces malheureux évènemens qui brisent d'un seul coup les fortunes, lui en épargna la peine. Le vent de l'adversité souffle sur lui de toutes parts; l'orage gronde sur sa tête, tandis que ses amis le laissent aux prises avec les débris de la tempête. Ses biens sont dévorés par un affreux incendie; deux faillites engloutissent coup sur coup le frêle espoir d'une fortune qui s'éteint. Dans cet effroyable gouffre de maux capables de froisser l'ame la plus stoïque, pas un seul favori qui daigne lui tendre une main secourable; pas un qui essaie de lui prêter quelques consolations, pas un enfin dont le bras reconnaissant veuille bien verser sur ses cruelles plaies quelques gouttes de ce baume qui nous soutient jusqu'au bord du tombeau, en adoucissant l'amertume d'un état désespéré.

Que ces prétendus amis outrageant l'amitié, abandonnent, délaissent un infortuné au milieu des plus douloureux, des plus cuisans revers, cela se conçoit à peine; mais comment imaginer que ces mêmes hommes assez bas, assez vils, assez abjects pour le tromper, soient encore assez lâches, assez méprisables, assez perfides, pour le décrier, le calomnier, noircir sa vie d'odieuses imputations? Quel nom faudra-t-il donc inventer qui désigne ces monstres d'ingratitude tout couverts de ses bienfaits, et dont on a lieu de s'étonner qu'ils n'étouffent pas de

honte ? Est-ce pour se délivrer du poids de la reconnaissance, qu'ils ont recours aux serpens de la médisance? Veulent-ils achever d'écraser un malheureux qu'à leur confusion tout voyageur inconnu s'empresserait de relever de sa chûte? Ah ! ce sont bien là malheureusement les hommes ; aujourd'hui la fortune vous porte-t-elle au faîte de la grandeur ? Vous sourit-ellè sur le pinacle ? La multitude se prosternant à vos pieds, vous encense, et vous élève aux cieux, et même trouve les cieux trop bas pour votre élèvation. Demain la foudre qui ne respecte aucun pouvoir, vient-elle frapper cette tête altière ? Tout s'agite, tout tremble, tout craque et s'écroule à vos côtés. Totalement déchu de vos superbes titres, dépouillé de votre grandeur sublime, vous rampez dans la boue de l'humiliation ; et ne pouvant alors se rassasier de vous voir traîner, étouffer dans la fange de la diffamation et de l'opprobre, la tourbe insensée vous fait avaler jusqu'au fond du vase la coupe tant amère de l'ignominie.

La sensibilité double les peines, comme les malheurs sèchent le cœur, et Anodile est assez sensible aux siens pour s'en laisser abattre. Cependant l'excès de son infortune vient encore moins de sa misère présente, que du souvenir affreux de ses ingrats calomniateurs. A cette seule idée qu'il ne peut envisager sans frémir, son sang s'allume, s'embrase, bouillonne d'in-

dignation dans ses veines, et porte à ses yeux tout le feu des Gorgones. Mais, lorsqu'il songe au misérable sauvé du supplice par ses bontés, à cet être si vil, trop enveloppé de criminelles ruses, encore tout flétri des fers qu'il a portés; quand les preuves en main ne lui permettent plus la moindre incertitude, ni le plus léger soupçon sur ses odieuses trames et ses machinations infernales, ourdies avec tant d'art et d'astuce, en vue d'empoisonner à plaisir l'innocence de son bienfaiteur en le couvrant d'infamie, alors la colère jointe à l'horreur lie ses facultés, comprime et resserre l'étendue de ses sentimens, glace et tue ses premières affections; il reste muet et stupide d'étonnement; il demeure navré, atterré, anéanti sous le poids horrible de la méchanceté des hommes. Eut-il jamais cru qu'un jour ses bienfaits devaient lui attiser les feux ardens d'une haine aveugle et atroce? Lui qui jamais ne chercha la récompense d'une bonne action que dans l'unique plaisir de la faire, méritait-il qu'un scélérat consommé dans l'ingratitude, lui fit boire jusqu'à la lie le calice de l'infortune?

Cependant, les douleurs de l'ame ont leur intervalle comme celles du corps. Dans un de ces momens où la raison écartant les chagrins, tend à reprendre son empire, Anodile envisage de sens rassis son état. Il tourne autour de lui des regards tranquilles, et s'appercevant qu'il

n'est point à sa place dans une grande ville où naguère il brillait avec tant de splendeur, maintenant que le luxe d'appareil qui l'entoure, ne sert plus qu'à lui montrer le spectacle de sa misère, et ne peut qu'aggraver chaque jour les tourmens de sa détresse, il prend aussitôt la noble et courageuse résolution de s'aller confiner dans une retraite où désormais il compte être à l'abri des fréquens outrages de la fortune.

Sur ces entrefaites, un de ces individus malheureusement trop communs, qui trouvent avec une admirable aisance mille ressources contre le désespoir, vient lui conseiller d'amitié de ne pas survivre à ses malheurs en s'ôtant la vie. D'abord Anodile l'écoute froidement ; mais entrant soudain dans un transport de colère difficile à peindre, ses yeux pleins de feu lui lancent des regards où perce l'accent d'un courroux magnanime. « M'ôter la vie ! malheureux, que dis-tu? Apprends que j'ai plus de courage, que je la sais supporter, elle et tout le poids de l'adversité. C'est à vous autres à mourir, vous qui ne savez pas vivre. Enfoncez-vous tout vivans dans la tombe, débiteurs insolvables qui, vous délivrant de leur présence importune, fuyez pour toujours vos créanciers : coupables indolens, jetez, puisque vous le voulez, jetez donc à terre votre fardeau pour vous reposer. Allez, lâches ingrats que méconnait la patrie, qui n'avez pas seulement le

courage de lutter contre un malheur inopiné, allez, vils troupeaux d'esclaves de vos passions funestes, courez en foule dans les forêts faire une hécatombe de vos corps pour expier vos crimes, ou éteindre à jamais le souvenir de vos souffrances passées; mais sur-tout, dérobez à nos yeux ces sanglans sacrifices, et ensevelissez dans la nuit du tombeau la honte et l'opprobre qui doivent un jour accompagner et flétrir votre mémoire ».

Anodile se rend dans sa nouvelle habitation. Ses mains apprennent à cultiver la terre. Il a quitté les habits de l'opulence pour se revêtir de ceux plus conformes à sa profession. Comme ses mœurs sont douces, et qu'il a l'esprit orné d'assez belles connaissances, il se plie aisément au joug que sa raison lui impose. L'impétuosité des desirs qui d'ordinaire aiguise le tourment des privations, vient échouer à l'abondance des biens que lui procure la terre défrichée par ses mains. Il s'affranchit sans peine de tout ce qu'il connait lui être superflu, Son tempérament robuste enchaîne les inquiétudes aigües; un travail assidu charme les prévoyances, et la tempérance, mère de la santé, lui assure de longues années.

Les laboureurs du canton entendant parler d'un étranger vanté, sans éclat et sans faste, tous brûlent de le voir, de le connaître, et s'honorent de son amitié dès qu'ils l'ont connu. Chacun l'aime, le

sert ; l'oblige ; il rend à chacun dans une douce familiarité, tous les offices qu'en a su tirer la bonté de son cœur. Dans les beaux jours où la nature parée des plus brillantes couleurs, porte la livrée du printems, il folâtre avec les enfans, joue avec la jeunesse, s'amuse avec l'âge mûr, et trouve le moyen de dérider l'austère vertu des vieillards.

Là, menant une vie douce et paisible, conforme à ses goûts et à l'uniformité de ses nouveaux penchans, Anodile qui, dans ses palais dorés, ne connaissait du bonheur que le nom, sent graduellement mourir ses regrets. Ses bras endurcis au travail, ne peuvent plus durer dans l'inaction, et trouvent le repos pénible. Ses jambes accoutumées tous les jours d'arpenter son terrain, resteraient engourdies dans l'indolence, s'il lui fallait attendre un carosse pour voiturer son corps. Au milieu des champs, la nature lui étale à nud ses beautés et sa magnificence : ses productions sans cesse renaissantes sont la source d'un éternel hommage qu'au fond de son ame Anodile adresse à son divin auteur. Sa constance dans les travaux s'affermit de jour en jour ; son cœur s'épanouit à l'aspect d'une bonne récolte. La joie brille dans tous ses repas comme dans son maintien Il va cueillir de sa propre main, le fruit qu'il a planté, faucher le trefle que lui-même a semé, moissonner dans le meilleur terroir le bled germé dans la meilleure des sai-

sons; et c'est enfin par le renversement inattendu d'une immense fortune soutenue d'un plus immense crédit, qu'Anodile bénit le meilleur, le plus utile, le plus savant et le plus beau cours de philosophie que puisse jamais ouvrir aucun grand maître, excepté la nature et ses lois.

CHAPITRE

CHAPITRE XXIX.

LE CONQUÉRANT.

QUEL est donc ce mortel étonnant qui semble né pour la gloire et fait pour asservir la terre? D'où lui vient cette ardeur insensée de ravager les empires pour contenter son fol orgueil? Quoi Théocle! ne mettras-tu donc de bornes à ton ambition que celles de l'univers? Dans la soif des conquêtes, diras-tu comme un autre Alexandre, ce digne émule du premier vainqueur des Indes, diras-tu que tu brûles d'assouvir la fureur de tes armes sur un nouveau monde à conquérir? O Théocle! Théocle! que je plains cette ame de feu si peu faite pour animer un corps si débile! Combien le repos te sera fatal après tant d'exercices violens.

Guerriers, qui dans les camps soupirez après l'éclat des armes, volez sous les étendards de votre maître, et suivez la fortune qui s'attache à son char. Voyez-vous Théocle commander les armées, attaquer ses ennemis, fondre sur leurs bataillons épars, renverser leurs légions débandées, mettre en fuite leur phalange? Suivez de l'œil ce fameux capitaine plus vîte que les aigles

et plus courageux que les lions, qui court se précipiter dans la gloire. Avec quelle rapidité il s'élance sur les villes que menace son courroux ! Quels sauts hardis, et quels bonds ! Il ne s'avance que par vives et impétueuses saillies ; ni précipices, ni torrens, ni montagnes ne peuvent retarder l'impétuosité de sa course. Il brûle, saccage, dompte, soumet tout ce que lui résiste. Tous ses pas sont marqués par la terreur et l'effroi. Les peuples consternés implorent son assistance. Les vaincus embrassent les genoux du vainqueur : ceux même que ses coups n'ont pu atteindre, sont réduits sous ses loix, et la terre entière pâlissant aux étincelles de ses regards, se tait devant lui.

Théocle, dans son vol extraordinaire, allume l'incendie aux deux bouts du monde. Plus agile qu'un faon de biche qui s'élève au-dessus des plus hautes montagnes, il porte le feu et la flamme au cœur des plus lointains états. Les supplices dont il remplit les cités qui défendent courageusement leur liberté, précèdent ou accompagnent la terreur de son nom. Tout empire qui, fuyant l'oppression, méconnaît le pouvoir de ses armes, ruisselle du sang de ses braves défenseurs. Alors l'orgueilleux Théocle, rempli d'une ambition farouche, veut épouvanter les mortels pour consommer ses desseins. Il livre à l'incendie et au pillage les capitales des

provinces, jonche les rues de corps morts, comble les fossés de funérailles, afin que tant d'horreurs soient un éclatant témoignage de la puissance de son courroux. Après avoir jeté dans les fers la moitié de l'univers, il lui impose un joug de fer, et le met dans l'impuissance de le secouer.

Jamais les Totila, jamais les Tamerlan n'imprimèrent autant d'effroi. Jamais le vainqueur de Darius, ni le grand Scipion n'étonnèrent le monde par de si subites, de tant rapides, de si prodigieuses conquêtes. Au milieu du carnage, Théocle établit la pompe de son triomphe sur les débris qui couvrent son passage. La tête ornée des trophées de la victoire qu'ombragent d'éternels cyprès, il recueille avec fierté les acclamations de ses troupes, et sourit avec intérêt aux chants de gloire, précurseurs de son apothéose. Il se plonge dans l'ivresse des jouissances, livre son cœur aux excès de l'intempérance, bannit ouvertement les loix sacrées de la justice et de l'équité, brise la règle des mœurs, qui est le premier principe de la félicité et de l'affermissement des empires, maintient les désordres versés de toutes parts dans les tems calamiteux, étouffe sans pudeur les plaintes de l'opprimé, approuve et proclame jusque sur les toits les maximes du libertinage; et tranquillement assis au fond d'un palais où brillent à chaque porte des milliers de glaives, il boit

avec autant d'ostentation et d'avidité que d'orgueil, le sang des infortunés dans la coupe du plaisir. Hélas ! c'est donc de tout tems qu'on a vu les plus brillantes réputations échouer contre les mœurs des héros, et leurs lauriers flétris par leurs faiblesses, leurs vices et leurs crimes !

Au milieu de ses dégoûtantes orgies, quelques peuples affaissés sous le poids de l'esclavage, essaient de s'en affranchir. La misère porte au désespoir, et leur courage endormi dans la servitude, se réveille aux fiers accens de l'honneur outragé. De toutes parts on prend les armes ; l'affreux tocsin de la guerre sonne l'alarme en tous lieux où la terre nourrit des habitans ; le démon des combats souffle ses poisons avec une nouvelle furie, et le bruit effroyable d'un soulèvement général, va retentir jusqu'aux oreilles de Théocle auquel des succès inouis inspirent la plus haute présomption.

En effet, à peine a-t-il tiré le fer, à peine s'est-il montré, qu'il a lavé dans le sang des peuples jusqu'aux moindres traces de leur rebellion. Après avoir signalé ses fureurs sur ces infortunés, combattant pour la plus juste et la plus belle des causes ; après avoir versé tous les poisons de la rage dans le cœur de ses compagnons d'armes, s'être noirci de forfaits en ravageant le monde entier, brûlant les villes, saccageant les villages, dépouillant les campagnes de leur beauté présente et de leur antique richesse,

semant l'horreur et la mort sur tout être vivant, il a passé comme un torrent, laissant après lui des monceaux de boue, recueillant l'opprobre, l'infection, et tous les trésors d'une haine implacable et d'une trop juste malédiction.

O Charles XII! dont la renommée commença par la déroute de près de deux cent mille Moscovites à la bataille de Nerva; héros dont l'inflexible opiniâtreté vit flétrir les lauriers à Pultawa; demi-dieu qui, par une valeur inouie, autant que par une folie inconcevable, voulus montrer à Bender, ce que peut le courage en délire ou plutôt la gloire d'un éclatant désespoir, et qui, après avoir fait et défait à son gré des souverains, dédaigna ridiculement de porter le poids de la souveraineté, pour aller avec une tranquillité plus que stoïque, chercher le trépas sur l'un des parapets de Fredérick-hall; dis-moi, dis-moi dans quelle balance on doit peser les bienfaits sans nombre qu'attendait la patrie d'un être tel que toi, ou les maux infinis semés par la terreur de tes armes au milieu des nations consternées? Réponds-moi, grande ombre! n'eût-il pas mieux valu signaler ton règne par la justice que par d'injustes combats, honorer les vertus de tes Suédois que d'en former d'heureux brigands, et faire la guerre aux vices de ton peuple, plutôt qu'aux soldats de Pierre-le-Grand, héros comme toi, mais plus grand homme? Hélas! je t'entends; l'histoire n'aurait rien dit

de tes exploits ; elle n'eût pas compté tes jours par tes victoires ; rien de magnanime n'eût orné ses annales, et de plus il fallait que les oreilles de l'un des successeurs de Gustave-Adolphe, fussent agréablement chatouillées par la trompette d'une renommée universelle. Je reviens à mon sujet.

Que va donc devenir ce fier conquérant ? Ah ! je le vois déjà, sur le déclin des ans, sécher comme l'herbe des prairies. Semblable à la fleur des champs qui perd à midi avec son éclat, sa fraîcheur du matin, et qui languit et meurt dans la journée; il cesse de s'envelopper des vapeurs de la gloire qui vont s'exhaler dans les airs. Ses jours s'évanouissent comme l'ombre : sa mémoire ayant trop fait de bruit, va se perdre dans un silence éternel, ainsi que des eaux qui disparaissent sans retour; sa couronne flétrie dans ses mains, chancelle et tombe d'elle-même, et un nuage sans fin s'élève entre lui et le théâtre de ses sanglantes victoires. Déjà son pied touche au cercueil ; déjà la main glacée de la mort s'apprête à lui clore les yeux ; et tout près de s'endormir dans la poussière, reconnaissant enfin, mais trop tard, les crimes innombrables d'une ambition si demesurée, et si funeste, il se dispose à rendre compte de ses exploits au Dieu des batailles, souverain des êtres, devant qui coule à jamais le torrent des âges, et par qui roulent les mondes avec nous et les siècles.

CHAPITRE XXX.

LE GRAND MINISTRE.

O vous ! hommes destinés par les lois à faire régner la justice sur les peuples, venez apprendre d'un grand ministre l'art de mériter des nations, en remplissant avec intégrité tous vos devoirs.

Philosis dont la tête fut long-tems dévouée aux fureurs civiles, a déployé toute lagrandeur et l'énergie de son caractère, dans les emplois dont l'avait chargé l'état. Au milieu des crises les plus périlleuses, ses talens et son courage croissant avec les dangers, il a surmonté tous les obstacles, évitant les écueils où l'entraînaient avec rapidité la bizarrerie et la fatalité des événemens. Après avoir rendu à l'état des services immenses, porté par la reconnaissance publique au faîte de la grandeur, en changeant de poste, il n'a point voulu changer de sentimens ; et beaucoup plus touché de la faveur que chargé de son poids, il pense aujourd'hui beaucoup moins à s'en décharger qu'à mériter ses fonctions.

Son ame grande, forte, magnanime, extraordinaire, se maintient dans les travaux et s'anime dans les dangers. Sa justice produisant cette première fleur de réputation qui répand son odeur plus suave que les parfums, sur les commencemens d'une belle vie, démêle déjà les intrigues, sait appaiser le conflit tumultueux des diverses sortes d'intérêts. Armé du glaive de l'équité, le voyez-vous comme il poursuit le crime dans sa marche tortueuse, en couvrant à la-fois l'innocence, du bouclier des lois et de l'égide de l'autorité royale? Avec quel courage il foudroie l'iniquité! Comme il brise le bras de chair qui l'appuyait! Avec quelle sagacité, quelle perspicacité son œil découvre la vérité au travers des voiles du mensonge et de l'imposture! Il arme son zèle contre les méchans; mais pour l'erreur, il sait tempérer l'austérité des lois, par tous les adoucissemens qu'elle inspire. Il ne cherche point à rendre les fruits de la justice amers comme de l'absynthe; mais en pénétrant tous les détours de l'iniquité, il s'efforce de la couvrir de confusion.

Si son esprit n'est pas assez rampant pour consumer son tems à mendier les graces du souverain, en revanche, étouffer en leur source tous les ressentimens, rompre les ressorts de la haine, recueillir en paix l'orphelin délaissé, consoler une veuve éplorée, essuyer ses larmes, appaiser les clameurs de l'opprimé,

appuyer du poids de son crédit l'innocence persécutée, écraser l'injustice du puissant qui, dans ses voies obliques, se repose tranquillement à l'ombre de son nom; ce sont autant de titres de reconnaissance immortelle qu'on n'osera disputer aux vertus de Philosis.

Sur-tout, n'allez pas donner une cause équivoque à ses actions, en ôtant à son cœur tous motifs de pureté. De crainte de confusion, en reconnaissant votre erreur, gardez-vous de croire que ses desirs montent plus haut que sa tête; car jamais l'équité n'habita dans les ames où l'ambition domine, parce que tout cœur inquiet et ambitieux, est incapable de règle. Repoussant d'ailleurs les accens de la flatterie, toujours si chatouilleux à nos oreilles, sa modestie se fait un rempart contre les louanges justement accordées à sa rigide intégrité. Si l'envie armée de ses serpens, infecte par fois de son fiel quelques-uns de ses favoris qui s'honorent de sa confiance, alors il ouvre son cœur et ses entrailles à ses frères, et se contente d'écraser ainsi ses envieux. Que les feux de la sédition viennent à souffler auprès de sa personne, il voit sans inquiétude frémir à l'entour les flots irrités, et n'est pas même touché de leurs importuns murmures. On ne le voit point porter son encens sur les autels de la fortune, de peur que sa douce et maligne odeur n'empoisonne son imagination encore assez tendre. Il révère la grandeur et la majesté

de son roi ; mais il prouve par son ministère qu'il est homme libre comme les potentats, et qu'il n'est esclave que de la seule nécessité.

Toutes ses actions sont marquées au coin de la plus scrupuleuse attention ; chacune de ses démarches porte empreinte le caractère de sa prudence, et jamais dans ses augustes fonctions, un délit volontaire ne fit envisager l'autorité comme une usurpation sur la liberté des hommes. L'amour-propre n'aigrit point ses penchans, ne corrompt point ses goûts, et la première impression de son cœur est toujours pour la sévérité de la règle. Si, lorsqu'une émeute populaire menaçant les lois d'infraction, son devoir rappelle les mutins à l'observation de l'ordre, sa grandeur d'ame éclatant à l'heure même, fait passer dans le cœur de ses concitoyens, la noble fierté dont il est animé. Tout rentre dans le calme, et sa conduite lui attire l'innocent tribut de leurs acclamations. Si quelque faute grave part du sein même de sa famille, vous le voyez aussitôt dédaignant les supplications, repoussant les prières, prendre le parti de la vertu contre ses plus chers penchans, afin de remplir un devoir sacré devant lequel disparaissent les liens du sang unis même à la plus pure tendresse. Par cette sévérité pleinement équitable, mais inflexible, qu'on ne s'étonne plus qu'il ait acquis sur le cœur des hommes, la même autorité qu'il a sur leur personne.

Philosis toujours ferme dans ses vues, toujours constant dans ses démarches, court d'un pas intrépide où la raison d'état le détermine; et parmi les divers mouvemens qu'on lui a vu tant de fois opérer, jamais on ne lui a remarqué un pas douteux. La première fois qu'il fut introduit dans les secrets de la politique, on vit en lui, comme le dit Bossuet, un magistrat opposé non-seulement aux brigues et aux partialités qui corrompent l'intégrité de la justice, et aux préventions qui en obscurcissent les lumières, mais encore aux voies irrégulières et extraordinaires, où elle perd avec sa constance la véritable autorité de ses jugemens. Philosis ne se laisse pas emporter comme le reste des hommes, aux mouvemens de l'orgueil. Celui qui peut germer dans sa grande ame, est le noble orgueil des passions sublimes, de ce feu céleste fait pour allumer l'enthousiasme du génie. C'est en un mot (qu'on me passe ce tour d'expression) l'aliment de son cœur, enté sur les débris de la vanité déracinée. L'amour-propre ne se fait pas plus sentir dans ses actions, que la hauteur dans ses discours; et il n'est pas plus difficile de connaître par ses bienfaits la bonté de son ame, que de lire sur son visage les traits heureux qui forment le fonds de son adorable caractère. Jamais la prévention n'a fermé ses oreilles; parce que la justice a toujours établi dans son esprit son temple, et son

sanctuaire dans son cœur, et qu'il a prêté constamment son attention à tout ce qui ressortissait de son département. Mais comme la nature enfante en tout tems une multitude d'êtres jaloux, s'il a dispensé les biens sans intérêt, on ne l'a pas vu sans envie accorder des bienfaits. La médisance, cette tache qui flétrit les plus grandes actions, et jette un nuage sur la plus belle vie du monde, s'est enveloppée de ses couleuvres, pour en ternir le cours; mais le sage ministre, toujours au-dessus des petites passions humaines, toujours magnanime, sans cesse un pied sur la terre et la tête dans les astres, n'a jamais opposé aux sifflemens aigus et redoublés des serpens, qu'une conduite sans reproche, un cœur impénétrable, pénétrant tout, un zèle qui rallume sa ferveur au foyer des contradictions.

O heureux! trois fois heureux! celui qui comme Philosis, dédaignera dans la sévérité de son glorieux emploi, de changer en une souplesse de cour, le rigide et inexorable ministère de la justice, de peur de faire naufrage contre ses écueils! Bénie soit à jamais la main fortunée qui, semblable à la sienne, guidera le vaisseau de l'état au milieu des mers; conjurant avec une fermeté stoïque, les orages, la foudre et les tempêtes; évitant soigneusement les rocs escarpés et les dangereux promontoires! O Philosis! quand la tranchante faulx coupera les fils d'or de tes jours aussi heureuse-

ment tramés que dignement remplis, la vorace mort qui révèle les secrets des cœurs, ne pourra tirer ni arracher du tien que celui d'être un de ces mortels plus qu'humains, nés pour le bonheur des nations, et dont les noms glorieux également inscrits dans les annales du monde, et gravés en lettres d'or au temple de mémoire, désigneront dans l'immortel cours des siècles les bienfaiteurs du monde.

CHAPITRE XXXI.

LE GRAND MONARQUE.

PUISSANCES des nations, monarques de la terre, dominateurs souverains de l'univers, ô vous tous! dont les exploits éclatans ont fait en tous lieux voler la renommée, si vous avez tout à l'heure admiré les éminentes qualités, les talens transcendans du ministre Philosis, prosternez-vous en terre, courbez vos fronts dans la poussière, devant la majesté sacrée de l'immortel Cléomène. C'est de lui qu'il faut apprendre, non l'art d'arrondir ses états, de s'engraisser de conquêtes, de s'enrichir de dépouilles, d'orner sa tête de triomphes, mais l'art de conserver son empire, d'y faire fleurir le commerce, la justice et les lois, mais l'art divin de rendre les peuples bons, doux, pacifiques et heureux.

O grand homme dont l'ame est découlée du sein de l'être des êtres! qui dans sa propre essence, puisas avec la vie la bonté qui t'anime, et qui est sans doute le plus bel attribut de la divinité, reçois mon faible tribut de louanges qu'accroîtront le cours de tes vertus et le

nombre infini de tes bienfaits marqués par tous les jours de ton existence ; reçois ce pur hommage à la vérité, et daigne ton oreille sacrée n'en pas repousser les accens ! Combien dans ces courts momens d'enthousiasme, me seraient nécessaires la bouche aux cent voix, la trompette aux cent bouches et les cent langues de fer, pour publier dignement et les merveilles de ton règne, et la grandeur de ton nom ! Mais gardons nous d'oublier que les règles de l'épopée, ne furent en aucun tems prescrites par les insipides longueurs d'une froide prose, et qu'Apollon parlant aux muses, n'employait que le divin langage des vers. Sur-tout dans nos fréquens écarts, n'imitons pas ces animaux, viles grenouilles des marais bourbeux du Permesse, qui s'efforcent par des coassemens redoublés, à se faire entendre au sommet du Parnasse. Mais il est tems d'abandonner les figures, pour viser directement à mon but qui est d'orner la vérité de son unique beauté.

Cléomène monté sur le trône de ses ancêtres, a bientôt effacé par les lumières de son puissant génie, jusqu'aux moindres traces des règnes précédens. Tous ses états étaient en feu, lorsque ses ennemis profitant du trouble qui agitait les esprits, et de l'insurrection qui échauffait les plus turbulens, lui suscitèrent d'inconcevables difficultés. On tâchait de corrompre ses sujets par la débauche, en leur indiquant les canaux

où ils pouvaient sans risque et sans reproche puiser l'argent. Les chefs corrompaient les troupes par un luxe prodigieux : les grands se laissant flatter d'une nouvelle distribution d'honneurs, défiguraient la face du royaume déjà soulevé par l'ambition désordonnée de ses membres, au milieu desquels on jetait à plaisir une semence éternelle de division. Les partisans des abus de l'ancien tems, embarrassés dans les rênes d'un état chancelant, souillés de perfidies et tout couverts de meurtres, s'animaient mutuellement à la vengeance, à l'aide des mouvemens qu'on croyait inspirés par l'ombre du dernier roi L'empire se voyant déchiré des fureurs des guerres civiles, prêt à noyer son courroux dans des flots de sang, n'attendait son salut que de la main divine. Cléomène paraît être le bras tout puissant qu'elle destine à l'extinction des haines et des vengeances. Il voit toutes les discordes qui fermentent au cœur de son pays ; il en gémit sans en être ébranlé.

Tout-à-coup se montrant à la terre, il semble aux nations stupéfaites aussi radieux que l'astre qui les éclaire : les ténèbres couvrant en plein midi la face de l'état, disparaissent comme un léger nuage, devant cette éclatante lumière. Nourri dans la guerre sous un grand conquérant, il en conserve tout le bouillant courage, et s'en montre avec orgueil le digne émulateur. Il porte la guerre chez des voisins séditieux qu'il

châtie par des coups décisifs; il marche à grands pas vers des bandes révoltées que défait sa présence, mais auxquelles sa générosité pardonne. Des armées étrangères, jalouses de sa grandeur, se soulèvent à la fois pour borner ses limites; mais cet affront enflammant son courage qui méconnaît des bornes, lui fait porter ses conquêtes sur des régions qu'il voyait sans envie; et augmentant d'un tiers ses états, il laisse aux vaincus la confusion d'avoir osé sans utilité traverser ses desseins.

Glorieux et triomphant, il laisse derrière lui ses vertus guerrières, et rentré au sein de ses états pour étaler avec grandeur ses vertus pacifiques. Il embrasse avec joie l'occasion de relever le culte sacré des lois et la religion de ses pères. Plein d'un génie qui prévoit tout, saisit tout, conçoit tout, il ramène à l'étude des bonnes mœurs, la philosophie étouffée dans les agitations; il brise les fers qui enchaînaient l'éloquence; et son courage ferme et opiniâtre, achevant de ruiner les plus redoutables partis que n'avait pu tout-à-fait subjuguer la terreur de ses armes, il sauve sa patrie des feux que lui préparait la foule des grands partisans de l'intrigue, et vient très-heureusement à bout, par le caractère unique des ses bienfaits, de joindre durant un siècle l'olive aux lauriers.

A mesure que ses jours se précipitent, Cléomène acquiert plus d'empire sur le cœur de ses

sujets; il trouve chaque jour d'immenses trésors en leur bonté. Chaque jour ils répandent à ses pieds leurs biens et leur reconnaissance. Confessant tout haut leurs erreurs passées, publiant leur repentir, ils abjurent à la face du ciel, la haine âpre et farouche qui les aveugla. Ils cachent avec soin les vices de leurs frères, et demandent avec instance que le repos des égarés ne soit plus troublé par les artifices de leurs ennemis. Conjurant le monarque de ne pas faire céder la constance de quelques compatriotes aux ennuis de l'exil, ils fléchissent son courroux par leur humanité; et lui-même promettant d'oublier à jamais leur ressentiment, pour ne se ressouvenir que de leur faiblesse, les reçoit avec franchise au nombre de ses amis, tout en déplorant l'aveuglement qui leur fit perdre son amitié. Cléomène est le dieu tutélaire qui porte ses enfans à l'ombre de ses ailes. Il ne faut plus à ses vengeances d'offrande propitiatoire : ses ressentimens sont appaisés; il verse les trésors de sa justice et de sa clémence sur tout son peuple, et y déploie toute sa bonté qu'il tient du souverain des êtres dont il est l'image.

Comme au matin d'un été brûlant, la douce rosée humecte la terre fumante de sécheresse, et lui communique une vie nouvelle, de même la présence de Cléomène épanouissant l'ame de ses sujets, porte à leurs gestes, à leurs yeux, à leurs accens l'admiration qui les trans-

porte à l'aspect d'un si bon père et d'un monarque si auguste qui pleure de tendresse, en goûtant dans leurs joyeux regards tout le fruit de ses bienfaits. Sa gloire déjà plus haute que les cèdres du Liban, s'accroît à chaque heure, et fatigue les ailes de la renommée. L'étranger la lui envie en frémissant de jalousie. Les potentats qu'il a vaincus, rugissent comme des lions aux pieds de sa couronne; ils couvrent d'écume les fers dorés qui les captivent; et faisant retentir de leurs rugissemens leurs antres obscurs, ils pensent dans leur impuissante rage, effrayer Cléomène qui ne les entend pas assez pour mépriser leurs bourdonnemens.

C'est par une conduite si belle, si ferme, si magnanime, que ce grand homme va recueillir les acclamations universelles de ses contemporains, et mériter le tribut si justement acquis des louanges de la postérité. C'est en laissant au monde l'exemple de son courage et de ses vertus, qu'il doit emporter dans le sein de la gloire la reconnaissance d'un si noble héritage. C'est enfin par ces généreux et sublimes efforts, que quelques grands hommes, dévorés de la soif du bien public, sacrifiant leur repos à l'étancher, occuperont un jour la place des dieux sur la terre.

P. S. Après avoir relu cet écrit, j'en ai mieux reconnu l'imperfection qu'en le composant. Il est vrai que je ne

m'accorde point de grace, et que je suis à moi-même, mon plus sévère Aristarque. Mais je vais tâcher de rendre moins imparfait et plus digne des lecteurs pour la morale et le style, un petit ouvrage intitulé : *Les Journées d'un Vieillard*, auquel je travaille depuis quelque tems. Puisse-t-il trouver grace devant le tribunal des hommes de goût, qui reprochent sans aigreur, critiquent sans amertume, et savent honnêtement relever nos fautes, en nous éclairant de leurs sages conseils !

ERRATA.

Page 14, *ligne* 17, rappèle, *lisez* rappelle.
Pag. 16, *lig.* 3, d'énivrer, *lis.* d'enivrer.
Pag. 22, *lig.* 25, à à la fin, *lis.* à la fin.
Pag. 55, *lig.* 3, les secours, *lis.* le.
Pag. 38, *lig.* 24, jetté, *lis.* jeté.
Pag. 56, *lig.* 10, si, les, *lis.* si les.
Pag. 71, *lig.* 14, de Pyrrhoniens, *lis.* des.
Pag. 96, *lig.* 5, imbécilles, *lis.* imbéciles.
Pag. 109, *lig.* 29, jettées, *lis.* jetées.
Pag. 142, *lig.* 8, celle, *lis.* celles.
Pag. 165, *lig.* 15, dédaigna, *lis.* dédaignas.

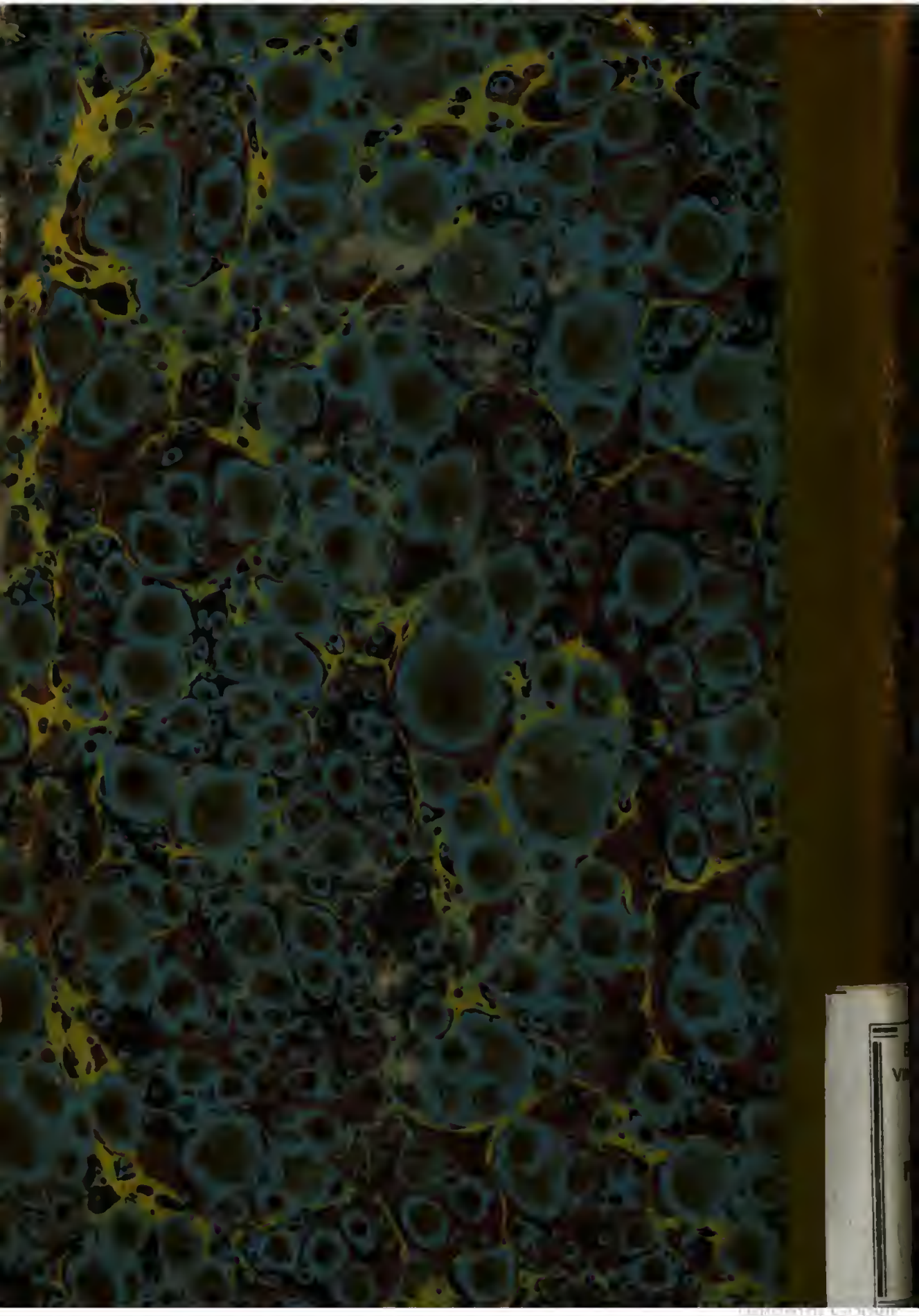
FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

	page
PRÉFACE,	v
CHAPITRE I. Le Solitaire,	7
II. L'Étourdi,	12
III. L'Insouciant,	17
IV. Le Furieux,	20
V. Damis,	24
VI. Le Jaloux,	31
VII. L'Envieux,	36
VIII. Théobule,	40
IX. Le Vieux débauché,	45
X. L'Orgueilleux,	49
XI. Démocède,	54
XII. Le Tyran,	59
XIII. Riphile,	65
XIV. L'Athée,	69
XV. Le Défiant,	78
XVI. L'Ambitieux,	82
XVII. L'ingrat,	86
XVIII. Le Gourmand,	90
XIX. Le Présomptueux,	97
XX. L'Hétérodoxe,	101
XXI. L'Impérieuse,	111
XXII. Zélie.	117
XXIII. L'Avare,	122

CHAP. XXIV. Le Prodigue, *page* 131
XXV. Le Curieux, 138
XXVI. Célimène, 144
XXVII. L'Ivrogne, 149
XXVIII. Anodile, 153
XXIX. Le Conquérant, 161
XXX. Le grand Ministre, 167
XXXI. Le grand Monarque, 174

FIN DE LA TABLE.

627983